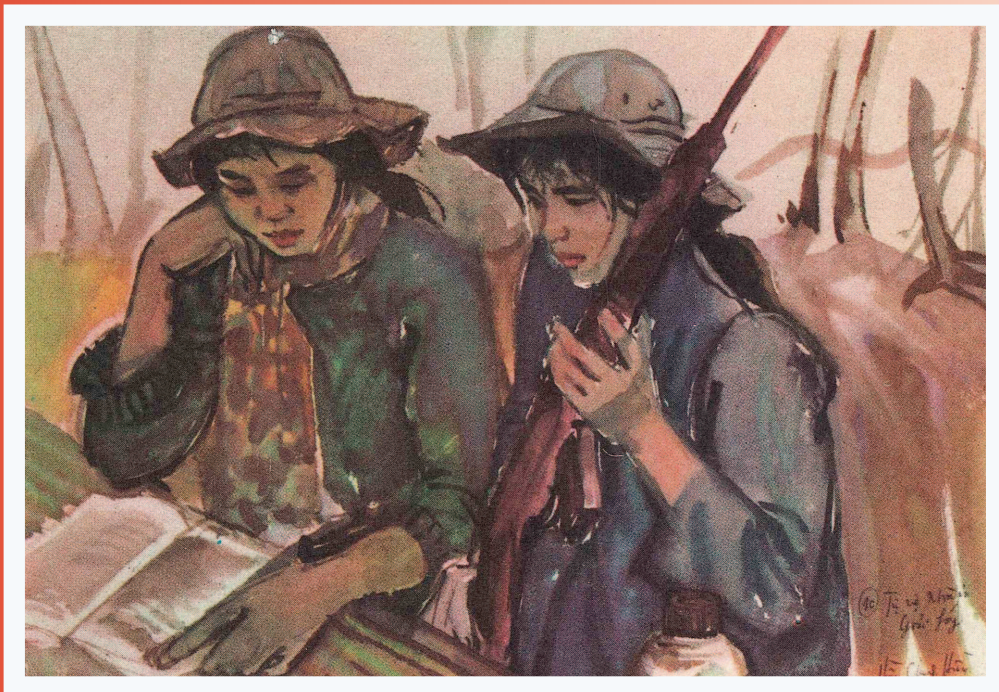


Actualités du Patrimoine Autobiographique



Ont participé à la rédaction de ce numéro :

Claude Buchkremer (APA-AML), Nadine Dekock-Hardt (APA-AML), Myriam De Weerd (APA-AML), José Dosogne (APA-AML), Paul Doyen (collaborateur extérieur), Raymond Du Moulin (APA-AML), Emanuel Guise (APA-AML), Guylaine Liétaert (APA-AML), Michèle Maitron-Jodogne (APA-AML), Colette Meunier (APA-AML), Francine Meurice (APA-AML), Anne Mingeot (APA-AML), Jean Nicaise (APA-AML), Mara Pigeon, Marc Quaghebeur (AML), Louis Vannieuwenborgh (APA-AML).

Coordination de la rédaction et composition du numéro :

Francine Meurice

Relecture :

Claude Buchkremer, José Dosogne, Michèle Maitron-Jodogne, Christophe Meurée (AML), Louis Vannieuwenborgh.

Graphisme de la couverture :

Claudine Vandewoude

Éditeur responsable :

Marc Quaghebeur, Directeur des AML, Archives et Musée de la Littérature, Bibliothèque royale Albert 1^{er}, Boulevard de l'Empereur, 4 - 1000 Bruxelles – Belgique.

La revue est consultable en ligne sur le site des AML :

<http://www.aml-cfwb.be/archives/fondsapaaml>

Contacts et/ou commande:

Francine Meurice : fmeurice@4email.org

Louis Vannieuwenborgh :

Louis.Vannieuwenborgh@belgacom.net, vannieuwenborgh.louis@gmail.com

Par courrier : Archives et Musée de la Littérature/ pour l'APA-AML

Bibliothèque Royale (3^e étage)

4, boulevard de l'Empereur

1000 Bruxelles

Belgique

Tél +32-2-519-55-75

Fax +32-2-519-55-83

Prix du numéro : 12 euros (frais de port compris pour la Belgique)

Sur le compte IBAN des AML : BE14 0014 5212 7483 -

Code BIC : GEBABEBB

Couverture : Fonds François Houtart, *Correspondance François Houtart/Geneviève Lemercinier, Vietnam du Nord, 1974* [MLPA 00249/0010/010]

Présentation du numéro

Ce bulletin de liaison annuel du groupe de lecture APA-AML, le sixième déjà, fait la synthèse d'une année de travail sur les nouveaux arrivages dans nos archives. Aux côtés de l'habituel *catalogue raisonné*¹ de notre fonds que sont nos échos de lecture et leur index, nous ouvrons un dossier consacré aux journaux personnels. Deux d'entre eux appartiennent aux collections des AML². Leur découverte nous permet d'initier un inventaire des inédits autobiographiques qui se trouvent dans d'autres fonds d'archives.

Puisque ce catalogue raisonné s'élabore au fil de la lecture des échos de l'année, certains intitulés sous lesquels nous les rangeons deviennent récurrents ou sont renouvelés d'un bulletin à l'autre.

Nous retrouvons **les correspondances singulières** se prêtant à l'invention d'un langage : artistique pour le *Mail art* et les joutes verbales de *Chorégraphies de la lettre* de Laurence Amaury et de Jean Chasse ; crypté, pour l'échange épistolaire entre le comte d'Ursel et Albert Jean De Wée.

La liste se complète pour **les récits de voyage et les journaux de voyage** avec de nouvelles destinations : le Tassili et l'Atlas pour les randonnées de Roger Ramsdam, la Syrie en guerre pour le journal de Marie-Ange Patrizio ; ou des retrouvailles dans le cas de la Semois de José Dosogne et son *Journal de Paris*. Parfois le lieu du voyage est hissé au centre du récit comme miroir autobiographique. Tel est le cas de Paris et de Venise chez Fiorella Giovanni et chez Henri de Régnier, relu par elle.

Les leitmotifs comme **l'enfance ou le traumatisme** sont toujours bien représentés. L'enfance est évoquée avec ses tout premiers souvenirs au sein de la constellation familiale chez Sara Huysmans ; à Bruxelles et pendant la guerre chez Nancy Delsaux ; dans d'après régions ouvrières chez Pierre Ruelle et chez Odette Philippart ; dans les balbutiements de la construction de l'Europe après la guerre en 1946 ; dans les camps de jeunesse de l'immédiat après guerre racontés par Raymond Du Moulin ; dans la réminiscence éblouie des vacances en Gaume rurale chez Marie Fizaine. Le

¹ C'est par ces termes que Philippe Lejeune désigne *Le Garde-mémoire*, publication de l'APA française accompagnant la revue *La Faute à Rousseau*. Il rassemble régulièrement les échos de lecture des documents de leurs archives et comporte jusqu'à présent 8 volumes. Cf. Philippe Lejeune, *Écrire sa vie, Du pacte au patrimoine autobiographique*, Éditions du Mauconduit, Paris, 2015, p. 57.

² Celui de Sara Huysmans et celui de Paul Spaak.

traumatisme est intimement lié à l'écriture dans les *Souvenirs d'égotisme* de Jean-Paul Hubin avec la perte du fils ; dans *Le triangle de Berlin-Schonholz* de Katalin Lakatos avec la guerre, la perte de la mère et la détention dans les camps de concentration de 1944 ; dans *Le grand voyage* de Marie-Josée Bailly avec la guerre, l'exode de 1940 ou dans *La Guerre et moi, Sarajevo 1992-1994* de Zlatko Petrović avec la guerre fratricide.

La guerre, outre le traumatisme qu'elle provoque, réclame du témoin un récit pour l'Histoire. C'est le cas de celui de Marcel Vincent sur le maquis de Gedinne.

Les archives familiales ouvrent l'écrin de **récits** ou de **témoignages** plus anciens **remontant au début du siècle dernier**, et même au-delà, et à son contexte. Contexte artistique, pour le peintre Jules Clément Vosch évoqué par sa fille Simone Bellière Vosch. Contexte de la Première Guerre mondiale, pour les journaux de 1914 du jeune Albert De Wée, et pour celui de Lucette qui témoigne de la vie des militaires internés aux Pays-Bas en 1917 et 1918. Témoignage à rapprocher de celui de Raymond Du Moulin relatant l'histoire de son grand-père, le colonel Charlier interné dans les mêmes conditions. Contexte colonial : le Congo des années 1920 et 1930 pour les récits d'Yves Burhin et de Georges Van Slijp, l'Indonésie du XIX^e pour l'histoire de la famille Kievits.

En filigrane de ce numéro, aussi bien dans les autobiographies inédites que dans celles éditées à compte d'auteur, **les thèmes des migrations et des réfugiés** sont très présents : les exodes plus anciens de la Belgique vers la France en 1940 et leur itinéraire, chez Marie-Josée Bailly et aussi chez José Dosogne qui évoque le bon accueil de certains réfugiés belges en France à l'époque ; le tracé d'une route désormais douloureusement bien connue, du Sénégal vers l'Italie en passant par la Grèce et la Turquie chez Bay Mademba.

Le numéro rend compte également **d'autobiographies éditées** qui nous parviennent. Cette sélection dénote un intérêt pour l'histoire : celle du militantisme pour *Filles de mai, 68 mon Mai à moi, mémoires de femmes* et pour *Militer au xx^e siècle* de Georges Dobbeleer ou pour l'histoire politique relatée par un sujet individuel dans le cas de *L'ami encombrant* de Merry Hermanus.

Certains chantiers qui concernent **nos grands fonds** sont en cours. Ce numéro montre notre intérêt pour des déposants qui deviennent nos familiers – certains d'entre eux comme **Jean De Wée** et François Houtart ont le souci de compléter régulièrement leurs archives. Ces fonds familiaux ou personnels ont l'avantage d'offrir un corpus d'étude plus vaste sur une personnalité et à travers elle, sur la société. Par leur singularité, ils signent, en outre, autant de modes de configuration de l'archive personnelle. Une équipe de cinéastes, Denise Vindevogel et Jean-Jacques Mathy, travaillent sur un film consacré à **François Houtart**. Il fallait des images d'archives pour illustrer des interviews enregistrées de François Houtart qui habite en Équateur depuis 2010. Ce fut l'occasion pour l'APA-AML d'entreprendre l'inventaire de ce fonds très important, initié en 2012, pour aider les réalisateurs à trouver les images permettant de construire le récit filmique de la biographie du personnage, et, à travers elles, de témoigner de tout un pan du militantisme pour une société plus égalitaire et plus juste. François Houtart le représente aux niveaux belge et international.

Deux autres projets sont en construction. Notre participation au **réseau européen d'archives de l'autobiographie** qui se met en place, l'EDAC (European Diary Archives and collections <http://www.edac-eu.eu/>), dont nous sommes membres. Chaque association est invitée à alimenter le site en y publiant les pages d'un journal personnel de juin 1950 au moment où les bases de l'Europe unie se mettent en place lors de la signature de la déclaration Schuman. Louis Vannieuwenborgh postera bientôt les pages du journal d'André Leroy³ qui correspondent à cette date.

Nous travaillons au projet d'une exposition de notre belle correspondance de *Mail art*, œuvre d'Agathe Eristov et de Monique Paul, pour le premier semestre de 2017.

Francine Meurice et Marc Quaghebeur

³ André Leroy, *Journal intime, Extrait du 29 mai 1950 au 16 juin 1950* [MLPA 00424].

Publications

- *La Faute à Rousseau, L'amitié*, n° 70, octobre 2015.
Dans le sous-thème « L'amitié à travers les textes déposés à l'APA, *aux portes de l'amour* » :
 - Francine Meurice, *Nikaó, le journal de Chouette et Lapinos* (p. 50-51).
[À propos d'un journal de jeunes filles, anonyme et à deux mains, du fonds Simone Bellière.]
 - Louis Vannieuwenborgh, *Une déclaration d'amour en même temps lettre de rupture* (p. 52-53).
[À propos d'une lettre d'Amélie Latour du *Journal intime* d'Amiel en 1853.]

- Sur le site des AML, dans les actualités :
 - Guylaine Liétaert, *Quatorze ans de correspondance mail art*, (<http://www.aml-cfwb.be/actualites/263>).
[Présentation illustrée et analyse de la correspondance d'Agathe Eristov⁴ et de Monique Paul.]
 - Francine Meurice, *Focus sur une archive : Le journal inédit de Sara Huysmans*, (<http://www.aml-cfwb.be/actualites/260>).
[Croquis de lecture illustré de photos.]

- Philippe Lejeune, *Écrire sa vie, Du pacte au patrimoine autobiographique*, Éditions du Mauconduit, Paris, 2015.
[Pour s'informer sur l'APA, son histoire, ses fondateurs, son fonctionnement, son fonds d'archives spécifique, ses protocoles de lecture-écriture : *les échos de lecture, les transcriptions*.]

- Marc Quaghebeur, *Histoire, forme et sens en littérature, La Belgique francophone*, Tome I – L'engendrement (1815-1914).

Dans son étude de ce qu'il définit comme une extraordinaire narration autobiographique de Maria Van Rysselberghe, dont le titre est *Il y a quarante ans*, Marc Quaghebeur pose deux questions de recherche dont pourraient s'emparer les études sur les fonds APA.
On pourrait reformuler la première comme la réhabilitation par l'histoire des

⁴ Un site de l'artiste, décédée en 2015, conçu par sa sœur, est désormais consultable : <http://agathe-eristov.jimdo.com>

femmes écrivains et de leurs trouvailles stylistiques pour négocier leur rapport genré à la figure de l'auteur à laquelle elles s'identifient. Marc Quaghebeur montre à ce propos que la signification du choix du pseudonyme *M. Saint-Clair* par Maria Van Rysselberghe va au-delà de la seule qualification d'*asexué* proposée par la préfacière de l'édition de 1968. Ce pseudonyme renvoie « aux termes par lesquels l'auteure se définit – et définit son style – dans l'autoportrait qui clôt son œuvre : « C'est dans les portraits du XVIII^e siècle et plus encore parmi les portraits d'hommes qu'on lui découvrirait le plus aisément une parenté »⁵.

La seconde question, Marc Quaghebeur la formule explicitement en esquissant ce que pourrait être une histoire de l'autobiographie à travers les fluctuations du dire et du taire, à travers les différentes configurations discursives de l'aveu, des confessions, dans leur rapport ou leur opposition à la fiction. « La propension contemporaine à tout dire de soi devant tout le monde, processus qui fait de la projection des secrets les plus intimes dans l'arène publique un véritable projet collectif, mis en scène à foison par les médias, n'a rien à voir avec la forme d'aveu d'*Il y a quarante ans*. Le lien – comme la rupture – avec ce type de confession constitue un sujet qui serait à creuser à l'intérieur de l'histoire occidentale, comme des histoires littéraires française et francophones. »⁶

Francine Meurice

⁵ Marc Quaghebeur, « L'inoubliable figure d'Émile Verhaeren. *Il y a quarante ans* de Maria Van Rysselberghe », in *Histoire, forme et sens en littérature, La Belgique francophone*, Tome 1, p. 391.

⁶ *Idem*, p. 390. C'est nous qui soulignons.

Les correspondances singulières

Amaury, Laurence, Chasse, Jean, *Chorégraphies de la lettre. Correspondance 1982-2002*, extraits choisis [MLPA 00386]

Écho de lecture

« Le surréalisme est une terre d'espoir et une terre à pies »
 « L'asphyxie guette l'arc-en-ciel »
 « Pour échapper à l'absurdité marginale de mon quotidien, je partis en quête de renaissance, seul et téméraire »
 « S'immerger pour émerger plus loin »
 « Être le porteur de troubles et le pourfendeur d'infini »
 « L'important n'est pas la rigueur des mots mais la souplesse du cœur »
 « Je vous souhaite de vivre dans un monde où les gens ont le genre humain »

Cet ensemble de textes, d'images, de dessins de photos constitue le fruit de la rencontre de deux êtres, Jeanine Abrassart dite Laurence Amaury, bibliothécaire, poétesse et de Jean Chasse, peintre, poète, lors d'une exposition d'artistes du Hainaut suscitée par l'organisation d'une cérémonie de remise de prix littéraires à Cuesmes.

Le courant passe immédiatement entre Laurence et Jean : idées communes, idéal de vie, besoin fondamental d'écrire. L'amitié s'installe.

L'humour, l'imagination, la farfeluterie, la légèreté, le surréalisme caractérisent cette écriture tantôt cursive tantôt imprimée qui noircit les pages et les enjolive.

Approcher le document, le feuilleter, c'est pénétrer dans un univers mystérieux, onirique, déstabilisant, voire inquiétant résultant de la perte de repères ; les temps se mêlent, passé et présent, avec la part belle accordée au Moyen Âge ; les mots ne sont plus les mots du quotidien ... seules des représentations répétitives de trèfles à quatre feuilles ou de coussinets de pattes de chats ou autres ornant les pages accompagnent l'exploration de cette forêt épistolaire énigmatique, mystérieuse, poétique tantôt grave ou joyeuse qui se livrera à qui trouvera la clef.

En l'an de grâce (variable selon les dates des écritures), on découvre à pas feutrés, au gré des projections, des apparitions : nobles demeures, tours, phares, mer et campagnes, Dédé le nain de jardin, l'ophélique bateau Chabra (contraction des noms Chasse et Abrassart), sorcières et archanges, belles dames et beaux seigneurs en des falaises amygdaliennes ...

Dans cet univers fantasmé, s'engagent une joute, de brillants tournois, des jeux délicieux entre les deux protagonistes où poèmes confettis sont à reconstruire tels des puzzles.

Les mots, matières premières, sont alors, à qui mieux mieux, écrasés, déchiquetés, étirés, enfantés, réajustés et jaillissent telles des chrysalides de leur initiale signification. Ils atteignent une vérité ou une réalité supérieure, peut-être la seule... les mystères de l'être. De l'enfance à l'âge adulte, en une grande complicité, on joue au plus fort, au plus cocasse, au plus surprenant. Qui désarçonnera l'autre ? Tous deux sont gagnants.

Cependant bien que ténue parfois la grise réalité s'infiltrer, ombre au tableau... Des décisions politiques, des contingences matérielles surgissent... Qu'à cela ne tienne... L'imagination, le ravissement, la fausse brune à la botte verte, cette dame de la Haute-Cothurne et son chevalier brillant, Jehan des Verts Chemins, triomphent hautement.

Myriam De Weerd

**Eristov, Agathe et Paul, Monique, *Correspondance Mail art, 2001-2015*
[MLPA 00300]**

Écho de lecture

Monique Paul et Agathe Eristov se sont rencontrées à Grignan, en 2001, lors d'un stage de Mail Art au festival de la Correspondance, animé par Agathe.

Monique, née en Belgique en 1939, est régente en sciences mais l'expression artistique est sa passion dominante. Elle a pratiqué intensivement la peinture au sein d'ateliers bruxellois en privilégiant les techniques mixtes sur supports variés : toiles, cartons récupérés, papiers et cartons marouflés. Sable, mica, ciment, pastels dynamisent ses œuvres maintes fois lavées au brou de noix, réenduites, poncées... Ces expériences artistiques l'ont rendue réceptive à sa rencontre avec Agathe à Grignan et à la pratique intensive de l'art postal ou Mail art. Monique et Agathe sont devenues amies et ont entamé une correspondance artistique de manière abondante et régulière.

Agathe est née en France en 1948. Licenciée en arts plastiques, en histoire de l'art et lettres classiques, elle a enseigné à Paris et à l'étranger ; elle a fréquenté l'Atelier de la Grande Chaumière et a été pensionnaire à la Villa Médicis. Animatrice de stages de Mail art, sa rencontre avec Monique, on ne peut plus réceptive à son enseignement, fut à l'origine, pour toutes deux, d'événements qui éclairèrent leur vie : la pratique intensive du Mail art et la naissance d'une profonde amitié.

Tour à tour auteurs et destinataires, elles se sont échangé une quarantaine de lettres par an. Entre juillet 2001 et mai 2015, date du décès d'Agathe, Monique a écrit 354 lettres à Agathe. Celle-ci, durant la même période, en a envoyé 379 à sa correspondante belge. Si l'on tient compte des lettres perdues, on peut penser qu'en près de 14 ans, elles se sont écrit environ 750 lettres. En 2013, elles ont décidé de déposer cette correspondance à l'APA-AML, dont Monique a eu connaissance lors d'une présentation publique par Marc Quaghebeur (AML) et Francine Meurice (APA) de notre fonds d'archives des autobiographies inédites à la Maison du Livre.

Amies très liées, la pratique de leur art diffère cependant. Les envois de Monique sont placés sous le signe de l'abondance et de la récupération : prospectus, trouvailles de brocantes, invitations à des expositions, feuilles de calendrier ou d'agenda périmés, feuilles d'emballages, publicités, photos de famille, cartes géographiques, transparents, affiches, images, papiers calques, pochettes, tissus, papier Kraft, papier pelure, fil de fer, raphia, ficelle, partitions musicales, se transforment sous sa main en enveloppes originales couvertes d'images, de citations, de bouts de photos ou de textes évocateurs

tirés d'on ne sait où. Elle ne cesse de glaner, dit-elle, de grappiller de quoi créer : *mes envois sont bourrés de glanages, pleins, trop pleins comme mon existence* (24/01/2003).

Si le contenu des lettres est centré sur le récit de la vie de tous les jours, liste des courses à faire, problèmes de santé, deuils, toutes choses très accaparantes, sources d'agitation, de stress et de plus d'amertume que de plaisir, les descriptions de la nature, de la vie végétale et animale, donnent lieu à admiration et à actions de grâces : *Et si on disait que c'est un envoi zen où rien n'est en trop, où rien n'est indépendant du tout, où tout se tient... Et si on disait que le plaisir de l'été s'installe entre les branches, dans les brins de perce-neige, sur les murs de la maison, dans l'air, que l'été respire à grandes bouffées de soleil et tout se tient... Et si on disait que les matières les plus folles se prennent les pieds sur de grands tableaux où tout se tient...* (01/03/2003). On voit que Monique est poète, poète et imaginative : *Il faut toujours avoir un petit vélo d'enfant dans sa tête* (18/08/2001). Quant à l'angoisse existentielle, elle est maintenue à distance grâce à la création : *On continue de créer car il n'y a que cela qui peut nous sauver* (06-07/05/2004). L'écriture a pour Monique un effet d'exorcisme : *Exit la douleur puisqu'on l'a transposée sur le papier* (29/09/2003). Sa correspondante apprécie : *J'adore tes écritures, comme tu racontes la vie, et la vie aussi* (08/09/2003).

L'art d'Agathe est plus torturé. Les bras de ses personnages, fins et démesurés, souvent levés vers le haut, les doigts écartés, et les corps décharnés, paraissent désarticulés, comme effrayés et voulant se protéger de quelque catastrophe. On imagine leurs cris d'écorchés. Quoique savamment maîtrisés, ils ressemblent à des dessins d'enfants. En les retrouvant des années plus tard, Agathe elle-même en est frappée : *Je range [...] les photocopies des dessins d'il y a longtemps. Quelle violence !* (17/02/2015). Certains de ses personnages semblent asexués, d'autres sont manifestement des groupes d'hommes ou d'adolescents turbulents, mais la plupart sont des femmes aux bouches parfois muselées, parfois hérissées de dents, aux crânes, mentons et chevelures pointues dont le graphisme en apparence simpliste, nerveux et efficace, ludique et caricatural, a par moments un air de famille avec les héroïnes de Bretécher. Ce sont des *nanas à frisettes ou tignasses* (01/07/2002), des *voyageuses du genre libres de tous liens, un peu marginales* (24/07/2002).

Monique exprime son admiration à Agathe : *Et c'est toujours magie tes personnages hurlant, se débattant, s'interrogeant, explosant et devant lesquels je reste hypnotisée et paralysée d'admiration* (22/02/2008) ; *je suis époustoufflée, sidérée, anéantie devant tes dessins* (19/03/2002) ; *dépassée par ton imagination indéfinie et délirante* (24/05/2013) ; *L'artiste en toi ne sommeille donc jamais ?* (09/03/2014). Elle a le sentiment de ne pouvoir rivaliser avec Agathe. *Oub là là, jamais je n'arriverai à la cheville de la petite-fille de Gengis Khan* (22/11/2002). Néanmoins, elle est reconnaissante à Agathe de l'avoir initiée au Mail art : *Au ciel, j'adresse mes remerciements pour avoir, par toi, été initiée à cette grande déraison, lumière des jours de pluie* (19/02/2002) ; *Heureusement qu'il y a tes petits mots, tes fils rouges pour rester à flot* (25/07/2004).

La douceur de l'amitié habite leur correspondance. Agathe : *je t'envoie des couleurs et des forces et des gommages à douleurs, et des effaceurs à soucis, et des bidons de sommeil et des onguents à paupières* (05/10/2003).

Dans leurs échanges, les épistolières se donnent des surnoms. Agathe se désigne comme la petite fille de Gengis Khan et Monique est *L'amarquix*, en référence à Madame de Sévigné à Grignan, et, si le vague à l'âme la prend, elle se dit une *markix enchagrinée*.

Le désir de reconnaissance et de publication de leur correspondance, leur *Enfant des mots*, est partagé par les deux amies : *Agathe, dis-moi qu'on va essayer de se faire publier toutes les deux* (31/07/2002) ; *Alors, le silence et le vide. On fait quoi, ici-bas, sans reconnaissance ?* (28/09/2002) ; *aqua ça sert de faire des œuvres qui s'entassent dans une chambre ?* (30/01/2003). Le dépôt des lettres à l'APA-AML, au début de l'année 2013, premier pas pour sortir de l'isolement, leur procura du bonheur et stimula leurs échanges.

Et puis vint l'année 2015, la mauvaise année, l'année du cancer d'Agathe. L'amitié de Monique, bien qu'impuissante, adoucira les angoisses de son amie. Dans sa dernière lettre, alors qu'Agathe vit les derniers jours de sa vie, l'écriture de Monique s'emplit d'émotion. Écoutez ces mots provenant de leur profonde entente et dictés par la tendresse humaine : *c'est une petite lettre que j'ai voulue légère car il faut voyager léger. J'y ai accroché un gri-gri chinois [...] il y a même des pièces au cas où tu rencontrerais un passeur [...]. Mes pensées sont sans cesse avec toi... 14 années de profonde amitié, cela fait un fameux viatique. Gengis, pense à moi de temps en temps. Merci pour TOUT. Mille et mille kiz. T'Amarkiz préférée* (29/04/2015).

Agathe est décédée le 8 mai 2015. Ses carnets d'artiste sont conservés à l'APA France. L'APA-AML (Bibliothèque royale de Belgique), conserve la correspondance qu'elles ont échangée.

Guylaine Liétaert, Louis Vannieuwenborgh

d'Ursel (comte), De Wée, Albert Jean, *Lettre adressée par le comte d'Ursel à Albert De Wée, 31 septembre 1939 (date fictive), 2 p.*, et sa minute manuscrite cryptée ainsi que la version originale non cryptée, 2 p., et sa minute manuscrite [MLPA 00420/0009]

Écho de lecture

Le comte Louis d'Ursel, ministre de Belgique à Berne, adresse à son ami Albert De Wée une lettre apparemment anodine qui est datée du 31 septembre 1939. Il y est question d'une petite fille du destinataire qui lutte contre une mystérieuse maladie incurable puisque le professeur Druet est dans l'impossibilité de la traiter et qu'il juge abusif le projet de pratiquer 82 ou 79 séances d'ultraviolet ou une opération chirurgicale, comme le préconise le professeur Seebrechts, ce dernier ayant néanmoins *toute latitude d'agir au mieux des intérêts de la petite*. Le comte d'Ursel, préférant un traitement plus doux, a consulté un certain Frédéricq pour expliciter *l'évolution vers l'issue fatale*. Il constate qu'il n'y avait *ni accord complet ni responsabilité individuelle des médecins*.

Dès la première lecture, on se rend compte du caractère étrange de cette maladie dont souffre la petite et des non moins surprenants remèdes qui sont envisagés. Tout s'éclaircit lorsqu'on se réfère à un code de correspondance de certains mots-clés que devaient posséder l'auteur et le destinataire de cette lettre codée. En fait, on constate que la minute manuscrite de l'auteur avec ses nombreuses ratures et surcharges a été transposée dans un langage anodin par une autre personne, sans doute un secrétaire, car l'écriture est différente. Le courrier a été antidaté à l'improbable 31 septembre 1939 alors que, de surcroît, la missive porte sur un sujet postérieur à la

capitulation du Roi, à savoir le 28 mai 1940. Cette astuce visait sans nul doute à ne pas éveiller les soupçons d'un lecteur importun...

Une comparaison des deux versions de la lettre révèle que la petite malade figure tantôt l'armée dont la situation était désespérée, tantôt la patrie malmenée ou encore le Roi Léopold III qui était prisonnier. Derrière les médecins se cachent des ministres. Le professeur Druet n'est autre que le ministre des Affaires étrangères Paul Henri Spaak et le professeur Seebrechts représente le Premier ministre Pierlot qui, dès lors que la Constitution belge ne prévoit pas l'éventuelle captivité du Roi, *a toute latitude d'agir au mieux des intérêts de la patrie* en application de l'article 82 de la Constitution, fait que le comte d'Ursel désapprouve car il serait à son avis préférable d'invoquer l'article 79. On retrouve là les 82 ou 79 séances d'ultraviolet ! Bizarrement Monsieur Frédéricq, chef de cabinet du Roi, figure sous son vrai nom dans la lettre cryptée. C'est lui qui avait été consulté pour expliciter *le mécanisme des troubles de la petite évoluant vers l'issue fatale*, c'est-à-dire les circonstances ayant conduit à la reddition du Roi.

Le comte d'Ursel estime au surplus que, puisque la Constitution ne délègue pas à l'un ou l'autre ministre le soin de gouverner en l'absence du Souverain, Spaak et Pierlot n'étaient pas autorisés à le faire. Vu les implications majeures de cette prise de position dans une question aussi controversée, on comprend pourquoi l'auteur a envoyé une lettre codée à son ami qu'il met toutefois en garde en nuançant son propos : *je vous écris cela avec toute l'hésitation de celui qui sait combien de chemins mènent à l'erreur et qui ne voudrait pas qu'un ami le suive dans la direction qu'il croit bonne sans avoir soumis le cas à la lumière de son propre jugement.*

Note explicative

La complexité des questions abordées par le comte Louis d'Ursel dans la lettre précitée mérite quelques éclaircissements qui peuvent être fournis, notamment, par le témoin privilégié que fut le comte Capelle, secrétaire du Roi Léopold III. Dans ses mémoires (*Au service du Roi*, tome II, 1940-1945, Charles Dessart, 1949), il évoque *une période où les nerfs étaient tendus, les opinions arrêtées, les oppositions virulentes*. Les questions les plus disputées étaient nombreuses. Le Roi devait-il capituler ? Devait-il se considérer comme prisonnier de l'occupant ou se mettre à l'abri en terre étrangère comme le préconisaient ses ministres ? Qui était habilité à gouverner le pays en son absence ? Le Premier ministre Pierlot et le Ministre des Affaires étrangères Paul Henri Spaak avaient pris la relève en s'appuyant sur l'article 82 de la Constitution belge de 1831 qui prévoyait que *si le Roi se trouve dans l'impossibilité de régner, les ministres, après avoir fait constater cette impossibilité, convoquent immédiatement les chambres. Il est pourvu à la tutelle et à la régence par les chambres réunies*. Cette position se heurtait à un double écueil : l'article 82 envisage uniquement l'impossibilité physique ou mentale de régner, ce qui n'était nullement le cas du Roi, et il requiert la convocation des chambres alors que certains représentants de la nation étaient mobilisés, prisonniers, expatriés en France ou en Angleterre, et ne pouvaient donc faire entendre leur voix. C'est pourquoi le comte d'Ursel préfère invoquer l'article 79 en vertu duquel *à dater de la mort du Roi, et jusqu'à la prestation du serment de son successeur au trône ou du régent, les pouvoirs constitutionnels du Roi sont exercés, au nom du peuple belge, par les ministres réunis en conseil, et sous leur responsabilité*. Il termine sa lettre en décrétant que de toute façon la Constitution ne prévoit aucune

délégation de pouvoir applicable au cas d'espèce, une thèse legaliste dont il ne se départira jamais et qui lui vaudra de ne plus recevoir aucune affectation diplomatique. Après la Libération, ces sujets de controverse débouchèrent sur la Question royale, avec les conséquences que l'on sait. S'ils n'alimentent plus les conversations de nos jours, ils n'ont jamais fait et ne feront sans doute jamais l'unanimité.

Claude Buchkremer

L'écriture autobiographique et l'intimité du traumatisme

Hubin, Jean-Paul, *Débarras. Souvenirs d'égotisme*, Charlie Brown éditeur [Charlie Brown, pseudonyme de l'auteur], 172 p., s.d. [MLPA 00431]

Écho de lecture

Débarras. Sous ce titre un rien provocateur (comprenez : ce n'est qu'un bric-à-brac, mais j'aimerais qu'il suscite votre intérêt !), Jean-Paul Hubin réunit un certain nombre de textes de factures différentes et qui appartiennent à des époques elles-mêmes très diverses.

Le livre comporte, rangés dans un ordre proche du chronologique, douze chapitres. Les textes les plus anciens datent de 1964 – Jean-Paul Hubin a alors une petite trentaine d'années –, les plus récents de 2011. Un long parcours de vie qui se fissure douloureusement, le 18 avril 2010, quand l'auteur est frappé par le décès soudain de son fils Thomas. Une béance s'ouvre ; il y aura désormais pour lui un *avant* et un *après*.

Les huit premiers chapitres de *Débarras* se rapportent, eux, à l'*avant*. Jean-Paul Hubin récupère un ancien essai de biographie familiale, il raconte plusieurs de ses rêves, il donne à lire de nombreuses pages de son journal, il reproduit une petite dizaine de lettres, certaines non envoyées, il évoque toute une galerie de personnages, les uns célèbres, d'autres inconnus comme cette Bertie, *âme à l'abandon*, amie précieuse jusqu'à sa mort prématurée, il retrace à grands traits enfin sa carrière d'écrivain et surtout de photographe. Autant de textes qui nous font découvrir une personnalité riche et tourmentée.

Dès son adolescence, et contre le souhait paternel, Jean-Paul Hubin rêve d'écrire, une envie que la fréquentation des grands auteurs et en particulier d'Henry Miller, l'écrivain élu entre tous, ne pourra que porter à l'incandescence. *Écrire* et surtout *s'écrire*. Jean-Paul Hubin composera quelques textes et réussira à en publier certains, mais – et cette limite sera vécue comme une souffrance – ce n'est pas par les mots qu'il parviendra à exprimer le mieux son moi profond. Son meilleur outil, son arme, ce sera la photographie qu'il pratiquera en professionnel et en artiste. Comme il l'analyse lui-même finement à plusieurs reprises, photographe ce n'est pas, ou pas uniquement, saisir dans son altérité un objet, une personne, un paysage, c'est se saisir soi en eux, exister dans ses photos. Il se définit donc tout naturellement comme *autobiographe photographe*.

Les réalisations de Jean-Paul Hubin sont importantes. Il écrit, s'engage avec Marc Liebens dans l'aventure du Théâtre du Parvis – une longue et belle lettre en témoigne –, participe à de nombreuses expositions de photos saluées régulièrement par la critique et qui, parfois, donnent naissance à des publications. Écorché vif, Jean-

Paul Hubin souffre cependant de n'être qu'imparfaitement entendu et compris. *C'est moi, et tout le monde s'en fout.* Le temps de vie s'amenuise. D'où cette fièvre qui s'empare de l'auteur au lendemain de son infarctus et de son opération cardiaque de juin 2004. Plus que jamais le taraude le désir de laisser une trace. Il tient alors plus régulièrement son journal, regroupe ses différents textes, se réjouit d'être accueilli au Musée de la Littérature. Conscient d'affronter la *dernière ligne droite*, il cultive aussi un nouvel art de vivre. Puisque la mort est proche, il se recentre *sur la vie quotidienne, au jour le jour, avec de minuscules bonheurs.*

Le drame du 18 avril 2010 va tragiquement redistribuer les cartes.

Les quatre derniers chapitres du livre, hommage à Thomas, le fils disparu, et violent cri de douleur paternelle, témoignent de cet *après*. À celui qui écrivait, en décembre 2005, pensant à sa propre mort : *Désormais, il me faut vivre face à l'inconnu, ayant épuisé les multiples facettes de l'existence. Je me prépare de la sorte à affronter la dernière expérience qui me reste à découvrir et à laquelle j'ai donné mon consentement il y a longtemps déjà*, le destin va cruellement répondre. L'expérience à affronter, tragique, n'est pas l'expérience attendue.

Thomas Hubin – Tom – meurt une nuit d'avril 2010, à presque trente-neuf ans. Crise d'épilepsie, malaise cardiaque, mal de vivre, les circonstances de sa mort restent floues. Jean-Paul Hubin va tenir pendant de longs mois le journal de cette disparition – celui-là même que nous lisons dans « Débarras ». Ce même journal, il va aussi l'éditer artisanalement en quatre petites brochures illustrées de photos, qu'il va distribuer autour de lui, principalement aux amis de son fils. Désir d'exprimer cette peine, cette douleur qui renaît continuellement mois après mois ; désir de trouver les mots, de les donner à lire au risque de blesser parfois certaines ou certains dont il parle sans fard. Un long et difficile cheminement qui permet à Jean-Paul Hubin de mieux communiquer, par-delà la mort, avec son fils, ce *type secret qui se cachait – si mal – derrière un nuage de dérision totale, d'humour noir, grinçant*, ce passionné de musique jusqu'à la démesure.

Au terme de cette lecture – une forte lecture – j'ai cherché à sélectionner un extrait qui rende bien compte des deux parties de « Débarras ». J'ai choisi celui qui suit, malgré ses nombreuses et mystérieuses initiales, en précisant tout de même que HM désigne Henry Miller et que HB (comprenez Henri Beyle) est un texte de Mérimée, hommage peu connu à son ami Stendhal.

« Je ne suis pas un saint, moi non plus, je suis sans doute un sacré salopard, moi aussi, j'ai l'impression de ressembler de plus en plus à TOM, ou devrais-je dire de faire ressortir en moi ce qu'il en avait pris lui-même : cette vérité avec les gens, ne faire que ce qu'il avait vraiment envie de faire, laisser tomber le reste (pour moi J., K., F., Mich' et Ch. et Pl.). Écouter de la musique, relire HB de Mérimée, me br. avec HM, cuisiner pour des amis. Dire la vérité, ne pas mentir. Photographier. Écrire. Écrire. Photographier. »

Michèle Maitron-Jodogne

Lakatos, Katalin, *Le triangle de Berlin-Schonholz*, 122 p., (version originale et intégrale), 2013 [MLPA 00224/0002]

Écho de lecture

Arrivée à Auschwitz d'une jeune Juive hongroise, c'est Katalin Lakatos, appelée dans la suite du récit, Erzsebet Fogel, Élisabeth. Elle s'exprime en parlant d'elle le plus souvent à la 3^e personne :

« Abasourdie par les cris d'ordre venant des soldats et les cris de désespoir venant de partout, elle ne vit que trop tard, alors que sa mère s'était déjà avancée de plusieurs pas, que celle-ci avait été tirée par une femme vers la droite, tandis qu'elle-même avait été tirée vers la gauche avec les jeunes et les bien portants. C'est cette image, cette femme vue de dos avec son maintien altier, maintenant tête baissée, son tailleur bleu qu'elle aimait tant, son sac qui tirait sur son épaule qui resterait dans son cœur, la plongeant dans une hébétude impuissante. Elle ne pouvait rien faire. Elle ne pouvait que subir ».

Élisabeth nous entraîne dans son abominable parcours, dans ses monstrueux séjours d'Auschwitz à Ravensbrück pour arriver enfin au camp industriel de Berlin-Schonholz. La faim, l'humiliation, les cris, le travail inhumain, le spectacle de la mort, les appels interminables, la saleté, les punaises, les maladies, l'arrogance de minables chefs ou surveillants, n'ayant d'humain que le nom, qui jouissent honteusement de leur pouvoir de droit de vie ou de mort sur leurs victimes, les deuils des proches. Rien n'épargne la déportée si ce n'est de rares moments de solidarité avec d'autres compagnes de misère ou exceptionnellement avec quelques Allemands – combien précieuse est la croûte de pain offerte... Conséquemment à cette entreprise de dépersonnalisation organisée, Élisabeth est hébétée, apathique. Elle s'abstrait des lieux et du vécu du moment, sa stratégie de préservation devant l'insoutenable. L'imaginaire la maintient en vie, elle se compare au papillon *aux ailes victorieuses*, ivre de nectar, qui sentant le danger replie ses ailes pour se rendre invisible mais terminera épinglé dans la boîte du collectionneur.

« Je sentais devant moi un monde qui promettait tant de merveilles, tellement de bonheur. J'avais un immense respect pour l'homme, pour les êtres humains. Pour ce qu'ils inventaient, pour ce qu'ils créaient, pour la noblesse de leurs arts, de leurs pensées. Je les savais bons, bienveillants, et si quelque chose n'allait pas, c'était parce que je m'y étais mal prise. Je me sentais en faute. Le remords, le sentiment de culpabilité étaient imprimés dans mon ADN ; je suis juive ».

Pauvre papillon !

Élisabeth a un autre atout, sa capacité d'adaptation. Dans les ateliers de Schonholtz, elle apprend à fabriquer des pièces métalliques douze heures par jour, si bien qu'elle finit par se fondre dans la machine devenue son cheval, son chien, dit-elle. Un peu mieux nourrie, que la vie là lui semble douce comparée à celle d'Auschwitz.

Instinct de vie, formidable sursaut, illumination... Élisabeth se retrouve et use à nouveau de son intelligence pour analyser ce qu'elle appelle *ce système génial au service du mal*, elle analyse également le comportement des chefs de camp. Elle n'a plus peur des bombardements. Elle retrouve le rire, elle rassure ses voisines, ses amies et va jusqu'à

monter une pièce de théâtre à l'occasion d'un Noël. Elle n'a plus peur ni honte de ses faiblesses passées. Elle s'accepte telle qu'elle est : *je préfère être là où nous sommes, je préfère ne pas faire ce qu'ils font et ne pas être comme ils sont*. Élisabeth se libère de sa culpabilité : non, elle n'a pas tué le Christ, oui elle n'a pas eu l'occasion de sauver sa mère. Selon son expression : *elle se débarrasse enfin de la honte, boue rouge et brûlante qui lui coule sur les épaules* depuis l'enfance où sa mère, femme seule et pauvre, supplie le directeur du gymnasium d'y accepter sa fille, élève studieuse. Refus, humiliation pour la mère, et l'adolescente, mais Élisabeth enfin réconciliée avec Katalin !

Un jour, à l'aube, le lagerführer apparaît après le zahlappel. Il désigne des prisonnières dont Élisabeth. Elles doivent quitter l'atelier pour procéder au creusement harassant de fosses antichars.

Les Russes approchent. L'appel est bref. Les malheureuses entourées de soldats et de chiens quittent le camp pour Oranienburg – Sachsenhausen.

Une apparition : enfin un soldat russe ô combien embrassé, des chants, des danses, on rit, on pleure. La joie, quoi ! Le portail est ouvert !

Retour à Budapest, commentaires, mots d'accueil de passants les regardant : « c'est pour cela que nous n'avons pas de pantalons, ce sont elles qui les portent » ou « plus reviennent qu'ils n'en sont partis ». Non l'antisémitisme n'est pas mort mais c'est néanmoins le retour à la civilisation et l'émerveillement.

La vie reprend, Élisabeth, communiste, croit aux valeurs de fraternité, de liberté, d'égalité. Elle obtient un poste de secrétaire à la Police politique mais très vite sa lucidité l'emporte. Elle prend conscience de son trop d'optimisme, de son aveuglement. Désenchantement !

Choc amoureux ! Je cite : « l'acte d'amour dénoua en moi un tel chagrin refoulé que je m'aperçus que les larmes coulaient de mes yeux et que je ne pouvais plus les arrêter ».

Katalin quittera la Hongrie d'après-guerre fortement antisémite pour rejoindre Bruxelles. En te lisant assise dans mon joli jardin si vert et printanier, une ombre s'est glissée. Mon bout de terre s'est décoloré, noir, blanc, gris. Les feuilles étaient tombées, les fleurs fanées.

En 2008, à 85 ans, Katalin Lakatos écrivait : « J'ai fait la paix avec mon passé. Pour le présent, j'essaie de ne pas oublier que chaque jour est un cadeau ! ».

Merci Katalin pour ton témoignage. Merci pour cette leçon de vie.

Myriam De Weerd

Bailly, Marie-Josée, *Le grand voyage. Récit autobiographique*, 112 p., 2012

[MLPA 00411]

Écho de lecture

Les boches ! Le ton est mis dès les premières lignes du récit de Marie-Josée. Nous sommes en mai 1940. La famille (la mère et deux filles) quitte la Belgique, à l'annonce de l'invasion de l'armée allemande. Direction la France, non encore occupée. Un périple qui les mènera d'Arlon en Bretagne.

Marie-Josée a dix ans, sa sœur aînée et sa mère l'accompagnent, le père est gendarme sous les ordres de l'ennemi, le frère est en fuite. Leurs absences seront un constant souci.

Une *mère courage*, dont Marie-Josée ne manque pas de faire un portrait admiratif, émerveillée devant son caractère téméraire. Le mot *courage* est un leitmotiv, répété maintes fois par la maman : *Maman veillait sur nous et nos bagages, quand dormira-t-elle un peu ?*

Cette jeune fille fera l'expérience des angoisses et peurs constantes, de la découverte des premières victimes humaines des bombardements et des mitraillages sur les routes de réfugiés.

Cette fuite s'adoucit quelque peu à Paris, un taxi réquisitionné pour les réfugiés de Belgique leur fera faire un *tour de ville*. Un logis temporaire dans une villa en Normandie, pour souffler un peu. Une période de scolarité, une nouvelle amie, et la mer de Normandie si belle !

Répit de courte durée, l'occupation de la France se confirme. Il faudra fuir Rennes sous les bombes, vers la Bretagne où un presbytère les accueille.

Mais l'urgence de revoir les siens incite la maman à demander un laissez-passer pour la Belgique. Elle l'obtiendra haut la main ! Même si pour cela une partie du voyage doit se faire en locomotive, sous les yeux ébahis des conducteurs ! *Qu'importe, si nous allons vers notre but !*

Sur la route du retour vers la Belgique, le contact avec les troupes et le partage de tartines amènent des réflexions nouvelles où se mêlent embarras, dégoût, pitié. Bien malgré elle, la famille est confrontée à la condition humaine de tout soldat en guerre et de sa population : *Madame, on nous a forcés à faire cette guerre, on n'avait pas le choix. Nous étions aux études. Il y a des tués chez vous, chez nous aussi : des copains d'école.*

Marie-Josée n'oublie rien, note tout, et cette sensibilité démontre combien *l'aventure* fut traumatisante et fut également une sorte d'école humaine. Le journal, écrit en grande partie sous forme de dialogue, devient un récit, au moment du retour en Belgique : *l'occupation qui sent mauvais*. Le père et le frère sont sains et saufs. La guerre a deux côtés, pile pour une armée invisible et menaçante dans les airs et ses alertes – un occupant qui n'a pas visage humain, pas encore –, face, qui n'est que contraintes alimentaires (les fameux timbres), couvre-feux, réquisitions diverses, fouilles, défilés arrogants, et surtout, une présence constante et humiliante.

Le grand cœur de la maman ne *suit* pas, ne se courbe pas et met en danger la famille (une famille juive sauvée de justesse !) et elle écoute la BBC, pour les messages à l'armée secrète, elle transmet des tracts. À tel point qu'une dénonciation oblige la famille entière à déménager.

Les années passent lourdement, puis, sensiblement, le vent tourne... Un sursaut des armées allemandes provoque les féroces combats de la *Bataille des Ardennes*. Mais, le 8 mai 1945, la fin de la guerre est signée. *Une joie qui n'a pas de mots !*

En épilogue, Marie-Josée raconte le pèlerinage que veut faire sa maman en 1949. Elles repartent sur leurs pas, sur les lieux où elles ont vécu une partie de leur existence qui sera gravée, pour toujours, dans leur cœur.

Septante années nous séparent de l'exode de la famille Bailly et nous replongent dans notre actualité ! Comment, en effet, ignorer tous ceux qui, de par le monde, vivent les mêmes angoisses devant l'inconnu, la faim et la soif, qui fuient leur pays en guerre pour échapper à la misère ou aux massacres.

Colette Meunier

Petrović, Zlatko, *La Guerre et moi. Sarajevo 1992-1994*, 156 p., 2014 [MLPA 00363]

Écho de lecture n°27

Né le 17 juin 1958 à Sarajevo, Zlatko Petrović a été membre de la police spéciale de la République de Bosnie-Herzégovine appelée « unité spéciale anti-terroriste pour la protection des personnes et des biens publics » de 1983 à 1994. Il a donc aussi vécu le siège de Sarajevo jusqu'en 1994, année où il a rejoint sa femme et ses enfants réfugiés à Liège depuis 1992.

À Sarajevo, la sécurité du Ministère de l'Intérieur, qui a un caractère national, est assurée par un service de police toujours mixte : un Serbe, un musulman, un Croate et un neutre, ici Zlatko Petrović (famille mixte).

La guerre fait déjà rage en Croatie mais la population mêlée de Sarajevo et de Bosnie-Herzégovine a espoir que la survivance des idées de Tito, l'Homme de la réunion, empêchera le conflit de se répandre dans cette région.

Le récit nous montre l'absurdité de cette guerre qui commence, à Sarajevo, comme nous le raconte Zlatko Petrović, par une caserne en feu, un ordre de séparer les équipes de la police fédérale en deux (donc par ethnies) et celui de se tenir sur ses gardes. Ce soir-là, Zlatko Petrović rentre chez lui sans savoir ce qui se passe. Il attend des ordres. Il n'est déjà plus payé depuis deux mois. Il restera à la police mais il ne comprend pas pourquoi l'on sépare les équipes ni pourquoi il doit choisir tel ou tel camp. Il reste avec ceux de son quartier.

Il raconte que, très vite, des voisins commencent à quitter les lieux sans dire au revoir et d'autres habitants s'organisent pour se protéger. Les banques ferment, l'argent manque, la faim, la saleté, l'inquiétude, la peur à cause des snipers ou des obus qui tombent sur les maisons vont faire fuir les occupants. Déjà beaucoup perdent la vie. Le troc et la pauvreté s'installent. Les coupures de gaz, d'eau et d'électricité sont de plus en plus nombreuses. La femme et les enfants de l'auteur essayent de quitter la ville mais sont refoulés parce que celle-ci est assiégée. Un peu plus tard, grâce à un oncle, sa femme et ses deux enfants quittent Sarajevo pour Grbavica.

Zlatko Petrović n'est toujours pas très au courant de ce qui se passe autour de lui ; c'est l'incompréhension et il ressent une grande solitude, un découragement devant l'absurdité, la cruauté de cette guerre fratricide...

La partie de la ville où il se trouve est sous contrôle des musulmans et des Croates de Bosnie et de quelques Serbes qui veulent rester dans un pays mixte – lui est de parents mixtes et marié à une Serbe. Des Serbes bosniaques, nationalistes occupent

⁷ Guylaine Liétaert a publié un premier écho dans le *Bulletin de liaison APA-AML* n° 5.

une autre partie de la ville et se battent eux aussi. Zlatko Petrović est affecté à une patrouille d'intervention. L'armée de Bosnie n'est, à ce moment-là, pas bien organisée et les patrouilles de police sont parfois chargées d'assurer la sécurité aussi sur la ligne de front qui entoure Sarajevo. La ville est encerclée par l'Armée Fédérale Yougoslave, dite *armée populaire de Yougoslavie* constituée à dessein, à cet endroit principalement, de Serbes de Serbie. Zlatko Petrović et ses aides, de jeunes étudiants et travailleurs inexpérimentés, sont nourris au poste de police, ce qui les empêche de mourir de faim.

S'ensuivent des récits de guerre, d'échanges de prisonniers d'ethnies et de religions différentes, de combats, d'attentats, de ramassages de blessés, de morts, d'espoir de cessez-le-feu, de la difficulté de tuer et de la peur de tuer quelqu'un en face, quelqu'un de sa famille ou de celle de sa femme ou un ami avec qui il a fêté la naissance d'un de ses enfants, tout est une question de survie. Durant ses séjours dans les tranchées, Zlatko Petrović fait appel à Dieu. Parfois il échange des nouvelles avec l'ennemi... parfois un tir, puis des injures et Zlatko Petrović nous dit qu'il ne doit pas y avoir eu beaucoup de guerres où les parties ennemies se connaissaient et parlaient la même langue.

En alternance à ses déplacements sur le front, il assure la sécurité dans la ville : éviter les pillages, s'occuper des affaires de bagarre, de marché noir, de cambriolage, de crime.

Il n'a aucune nouvelle de sa famille depuis un an. Il écrit des messages sur le mur avec le rouge à lèvres de sa femme et y colle des photos de ses enfants, un petit rituel qui le soulage, dit-il. Personne ne peut plus quitter la ville. Elle est bombardée et complètement assiégée. Le couvre-feu est installé. Un soir, un missile, probablement guidé, détruit sa chambre.

Dans les interstices des épisodes de guerre, il raconte des amitiés éphémères, douloureuses parce que beaucoup de ses amis meurent. Il parle de ses amours de réconfort. Il fait part de ses erreurs, de sa désobéissance relative dans cette guerre, vécue comme une absurdité imposée qui devient leur réalité avec ses dilemmes et son instinct de survie : continuer à servir son *pays*, empêcher la prise de Sarajevo, sauver des vies, échanger les prisonniers entre les camps, récupérer les corps des morts, empêcher l'anarchie, faire régner la loi, la justice à l'intérieur d'une ville assiégée devient primordial, équilibrant, sain.

Le récit de Zlatko Petrović m'a profondément touchée et il m'a semblé être une nécessité, voire une libération pour lui. Je le pense important parce qu'en abordant principalement le quotidien et la folie de ce conflit qu'il vit comme absurde, il a suscité mon questionnement puis mon intérêt pour l'aspect politique si complexe de ces guerres contemporaines. Je le pense inachevé car il termine son récit en écrivant qu'il n'a pas encore tout raconté.

Il nous a déjà pourtant confié un autre dilemme, celui du réfugié. Un jour, en remerciement de ses bons et loyaux services, il a reçu l'autorisation de quitter Sarajevo pour revoir sa famille ; il échouera une première fois parce qu'il ne s'agit pas seulement de quitter Sarajevo mais aussi de traverser les bois environnants occupés

par les Serbes. Quelques mois plus tard, avec un convoi humanitaire de Caritas encadré par les soldats de l'ONU, il se rend à Split (Croatie) et, avec les papiers envoyés par sa femme, il pourra regagner Liège. Il y retrouvera son épouse, sa belle-mère et ses enfants, tous sont contents de leur accueil et de leur vie en Belgique (école pour les enfants, aide sociale, statut de réfugiés de guerre). Après quelques semaines, Zlatko Petrović sera devant un choix : attendre en Belgique, mais sans doute ne plus retrouver son travail si la guerre cesse, ou retourner se battre pour son pays.

Voyant son fils courir derrière le bus qui le ramène vers la Bosnie, il redescend du bus et s'accorde quelques semaines de plus à Liège puis il repart. Pendant son absence en Bosnie, les événements se sont dégradés à Sarajevo et le conflit est à son apogée. Il apprend qu'il y a maintenant des problèmes au sein de l'alliance croato-musulmane. Menacé par les gardes à l'entrée de la ville, il fait demi-tour et reviendra définitivement en Belgique.

Mara Pigeon

Les récits de voyage

Ramsdam, Roger, *Les Muletiers de l'Atlas*, 54 p., 1983 [MLPA 00381]

Écho de lecture

L'auteur de ce récit, accompagné de sa compagne Janine, décide d'explorer la région du Haut-Atlas, au Maroc.

Cette région, en 1983, encore vierge de toutes routes carrossables, n'est accessible qu'en mulets. Ce sont de longues marches qui les attendent avec un mulet, réquisitionné pour chaque étape, accompagné de son muletier. Ramsdam et Janine vivront leur périple aidés par sept muletiers, tous de caractère et d'habiletés inégaux.

Trouver des muletiers, qui ne sont pas nécessairement des guides, qui ne connaissent guère leur territoire au-delà des limites de leur village, ne sera pas la seule difficulté. Il faut y ajouter le fait que les muletiers ne s'expriment qu'en dialecte berbère ou en arabe. Ramsdam apprendra ainsi à enrichir son vocabulaire... Toujours efficace !

Voici donc les ingrédients de leur programme : du tact (la rémunération), de la patience, un sens de la convivialité, leurs expériences humaines, acquises lors de leurs voyages au Kenya et au Népal, et surtout, beaucoup de tendresse... pour les mulets, sentiment que partagent les muletiers pour leur bête qui est leur seul et indispensable moyen de survie.

Des liens se tissent lorsqu'on partage les heures de longues marches, des passages à gué souvent dangereux, des chemins de rocailles, des mules au caractère bien trempé ou dociles... et, à l'occasion, l'impression d'être égarés ! Heureusement pour le groupe, Ramsdam se mue en guide et prend les *rénes* du mulet. Merci aux cartes précieuses acquises à Rabat, à leur arrivée au Maroc !

Ce récit nous plonge dans un quotidien rempli d'imprévus, d'émerveillements souvent partagés avec les muletiers qui découvrent leur propre pays !

« Une heure plus tard, nous découvrons le lac Tisli, perle de la nature, intact, d'harmonie parfaite. Moha (le muletier) ouvre des yeux incrédules, il n'a jamais vu de lac, ni autant d'eau, et c'est avec une chaleur toute particulière qu'il s'inclinera vers l'Orient pour sa prière cinq fois quotidienne. »

Il arrivera régulièrement aux voyageurs de soulager petits ou gros bobos rencontrés sur leur route. La trousse de premier secours de Ramsdam offrira l'occasion de moments de compassion et de sollicitude bien accueillis. Ce sont ainsi des scènes dures dont ils sont les témoins, sans compter la pauvreté extrême et le manque d'hygiène où se trouvent les populations. Ils reçoivent néanmoins une hospitalité, souvent généreuse, vu les pauvres moyens dont disposent leurs hôtes de gîtes occasionnels.

« Je suis impuissant devant la nécessité d'endurer, non pas la pauvreté, ni même la saleté du lieu mais cette invasion [de puces] infecte et dangereuse... À Sidi Albou... accueil très chaleureux, malgré le désordre et la saleté régnant dans la maison, c'est notre jeune ami, [soigné pour une entorse par Ramsdam] qui nous lavera les mains et nous servira de thé à la menthe. »

Au centre de la misère se cache aussi la merveille, le bonheur intense et magique lorsque les filles de leur hôtesse se parent de leurs costumes traditionnels :

« Lapher et sa sœur Etto revêtiront leurs beaux atours [...] tous brodés d'or et d'argent. Nous sommes émerveillés et émus [de leur confiance]. [...] La différence entre l'autonomie de la femme berbère et la soumission de la femme arabe nous frappe chaque jour davantage. »

Ce récit fut rédigé au tout début d'une gangrène : la sauce *Club Méditerranée*. En effet, à Imilchil, Ramsdam note ceci :

« Nous aurons d'ailleurs l'occasion, parmi les derniers ?, de voir comment se détruit inconsciemment, miette par miette, ce qu'on est censé découvrir ici ». Il ajoute : « J'espère n'avoir pas contribué à cette dégradation moi qui déteste cette exploitation, au nom de l'ethnotourisme, d'une population. »

Un récit de voyage aux variations multiples d'émotions et de sentiments contradictoires. Explorer ? Qu'est-ce à dire ? Comment découvrir un nouveau territoire ? Comment le protéger ? Le respecter ? Ainsi que sa population ?

Ramsdam nous offre dans ce récit un regard rempli de merveilles et de tristesses. Il est sûr que les muletiers qu'il a rencontrés lui en sauront gré. Un regard de voyageur différent.

Colette Meunier

Ramsdam, Roger, *Écrit sur le sable. Bivouacs solitaires dans le Tassili des Adjers*, 52 p., 1984 [MLPA 00378]

Écho de lecture

Roger Ramsdam fait un récit très détaillé, fort intéressant, illustré d'impressionnantes photos, d'une traversée du désert qu'il a effectuée à pied en décembre 1979. Pour la cinquième fois il a parcouru le Sahara. Après le Hoggar et Tamanrasset, il voulait connaître le Tassili des Adjers. C'était pour lui l'une des dénominations les plus prestigieuses du Sahara.

Traverser cette région lui a fait ressentir la puissance magique *d'un immense plateau gréseux à 2000 km au sud-est d'Alger, à portée de fusil de la frontière libyenne sur fond de dunes majestueuses, de campaniles dolomitiques et de Touaregs impénétrables.*

En partant de Djanet, la *capitale* du Tassili, atteinte en avion depuis Alger, il a effectué un circuit de 300 km dans le désert avec un jeune guide touareg.

Selon les descriptions de Roger Ramsdam, Djanet est un long ruban de 3 km de constructions cubiques en terre crue et paille hachée, peintes de différentes couleurs et closes sur elles-mêmes. Ce ruban tapisse deux versants rocheux séparés par un fleuve de palmiers. On trouve à Djanet une mosquée, un souk, quelques petits bazars, des écoles, un hôpital, une caserne mais cette bourgade n'est guère animée. Roger Ramsdam est frappé par *la grande dignité de tous ces seigneurs voués à l'inaction, de ces sages accroupis à l'ombre d'un palmier ou adossés contre un mur.* Non sans circonspection il se mêle à la vie locale. Il est invité à prendre le thé ou à partager le couscous lorsqu'il réussit à surmonter la méfiance naturelle de la population.

Enfin, le jour J ! Avec un sac à dos, un sac marin, une couverture et deux jerricans de 20 litres d'eau, Roger Ramsdam est conduit dans une Land Rover au village du guide qu'il a engagé. Ce village sera le point de départ du long périple hors-piste qu'il va affronter.

Accompagné d'un chameau de selle dont le caparaçon ne manque pas d'éclat, *le guide a belle et fière allure dans sa longue gandoura blanche.* Roger Ramsdam négociera longuement la rétribution du guide, Moussa, et la location de trois chameaux de bât.

Se mettant finalement en route, les deux hommes commencent à faire connaissance tandis que leur pas s'adapte à *l'allure lente, régulière et majestueuse* des chameaux qui marchent à l'amble. Leur progression patiente dans une plaine *sans revers et sans rides* s'interrompra pour un repas très frugal. Pour Moussa ce sera une grande tasse d'eau additionnée de lait en poudre. À la surprise de son compagnon, Roger se contentera d'un potage minute dans lequel flotte un biscuit. Une orange sera fraternellement partagée en guise de dessert.

Après une sieste les randonneurs marcheront encore pendant deux heures dans *cette immense plaine, uniforme et monotone, annonçant le plateau de Tassili.* Le soleil se couchant à six heures ils feront halte à quatre heures trente pour installer le bivouac nocturne. En l'absence du soleil, sur une terre froide, glaciale même, un feu est indispensable durant la nuit et à l'aube. Ils prendront ensemble un thé à la menthe puis prépareront séparément une petite popote. Roger a emporté des provisions très variées qu'il fera goûter par Moussa. Celui-ci offrira en échange une part de *charba*, le bouillon qu'il s'est cuisiné.

La veillée sera assez courte. Roger ne tardera pas à déployer sa couverture sur le sable froid. Il sombrera dans le sommeil *la tête et le cœur bouillonnants d'images, après cette première journée... où il ne s'est rien passé,* ses yeux se fermant sur un *tourbillon céleste.*

Au réveil il fait très froid. Il a gelé pendant la nuit mais la température s'élève rapidement et atteint 18° : c'est l'heure idéale pour se remettre en marche après avoir pris un petit-déjeuner très léger et récupéré les chameaux qui se sont éloignés du bivouac en broutant.

Bientôt Roger et Moussa sont à la *porte* du Tassili et s'engagent résolument. Roger éprouve un *coup de poing en plein cœur ! Sans transition aucune, tout le mystère, toute la beauté,*

toute l'extravagance même du Tassili se dévoilent à ses yeux. Il se demande comment décrire un décor irréel, fantastique, de pilastres, d'aiguilles, de murailles aux couleurs multiples, de défilés profonds et obscurs, comment retracer un tel labyrinthe sous une lumière éblouissante. Il admire l'adresse prodigieuse de Moussa pour se faufiler *dans ce monstrueux dédale*.

Roger et Moussa débouchent sur un plateau assez dégagé. Une chaleur suffocante les saisit. La température monte à 45°. Ils n'ont plus devant eux qu'un immense éblouissement.

Dans l'après-midi Roger connaîtra un nouveau moment d'exaltation en traversant les premières dunes de sable entre deux massifs barrant l'horizon.

Au bivouac Roger et Moussa (il comprend et parle – mal – le français) auront une longue conversation qui les rapprochera et qui inspirera à Roger des réflexions philosophiques à partir de leurs différences, tout en contemplant *comme d'une lucarne la nuit saharienne glacée*. Cette dernière enveloppe un désert dont le *silence minéral est trompeur* puisqu'il est toujours bien vivant. Le chacal *ne rôde-t-il pas partout dans la nuit du désert tandis que les petits rongeurs se terrent [...] à l'écoute du moindre bruissement d'insecte ?* »

Plusieurs pages du récit sont consacrées aux animaux du désert ainsi qu'aux arbres qui ne sont pas *rarissimes* dans le Tassili.

Les douze jours qui suivront les deux premières journées de la randonnée décrites plus haut, se passeront au même rythme lent, routiniers dans leur déroulement mais toujours riches en émotion devant *l'ineffable beauté, le mystère, la grandeur des paysages*.

C'est après une semaine de marche que Roger et Moussa auront retrouvé des humains. Au pied d'une falaise jaune, dans un *amazgar* ou campement rudimentaire, une femme est seule avec un jeune enfant sur les bras. Elle offre aux deux voyageurs le lait (de chèvre) de l'hospitalité. Lorsqu'en prenant congé Roger lui donne quelques menus objets, son visage s'ouvre *dans un sourire éblouissant* et elle prend la main de son hôte pour la porter à ses lèvres.

Roger et Moussa rencontreront ensuite une caravane comptant plus de vingt chameaux. Deux frères se rendent à Tamanrasset, ville distante de 700 km, pour y vendre une cargaison et leurs chameaux. Le thé à la menthe sera siroté par les quatre hommes pendant deux heures très agréables.

Un soir deux Bédouins arrivés *de loin* rejoignent Roger et Moussa à leur bivouac. Ils les quitteront après une brève conversation. À ce moment Moussa annonce à Roger qu'il va aller voir des *amis*. Il n'en dira pas davantage ! Le lendemain matin Roger constate que Moussa est rentré et se demande comment il a pu sans torche retrouver dans l'obscurité le bivouac, *ce point quelconque dans un espace quelconque*.

Quelques heures plus tard, dans un *interminable éboulis*, Roger et Moussa atteindront une oasis. Incroyable. Roger aura *une des visions les plus saisissantes* de sa vie, celle d'une oasis paradisiaque, un *jardin des délices*, où se trouve un puits contenant de l'eau *d'une limpidité et d'une saveur incomparables*. De petites chèvres noires broutent sous les frondaisons luxuriantes. Un étroit passage débouche dans une sorte d'oued qui abrite un *amazgar* où deux femmes préparent le couscous.

Une après-midi, au moment de déposer les sacs pour le bivouac, Roger et Moussa seront *rejoints* par un jeune Touareg, un berger à la recherche de chèvres égarées. Roger est frappé par l'apparence de ce jeune garçon qui lui paraît de nature à justifier une théorie suivant laquelle les Berbères ont une ascendance franque.

Le onzième jour, Moussa mène Roger dans un amphithéâtre rocheux où se déploie

un campement assez important. Il y retrouve des amis dont la pauvreté et la mauvaise santé impressionnent pleinement Roger. Celui-ci fera la connaissance, sur le chemin du retour, à Djanet, d'une sœur de Moussa dans un campement très différent. *Il règne là une harmonie, une sérénité* qui le réconfortent.

Aux portes de Djanet Roger et Moussa se séparent, très émus l'un et l'autre.

En conclusion, au moment de regagner l'Europe, Roger se demande si l'aventure qu'il vient de vivre ne lui apparaîtra pas à l'avenir comme un rêve, une illusion car, pense-t-il, toute réalité heureuse peut se confondre avec un rêve.

Raymond Du Moulin

Les journaux de voyage

Dosogne, José, *Extrait de mon journal de voyage. Comment les journées de l'APA à Ambérieu deviennent l'occasion de multiples découvertes*, 172 p., 2015 [MLPA 00302/0001]

Écho de lecture

Assister à un congrès imposant d'Apaïstes, à Ambérieu-en-Bugey, ne signifie pas qu'on en reste là ! Cela exige la liberté de vagabonder dans les alentours d'une région, qui s'avère être une bonne raison de saisir les curiosités environnantes.

Ambérieu où vivaient les Ambarres, superbes gaulois qui ont laissé une monnaie d'or – mais restons contemporains. José s'aventure donc, avec sa compagne, qui tient le volant, dans le Bugey jurassien et surplombe les gorges de l'Albarine. On monte ! Jusqu'à 1500 mètres. L'observatoire de Thézillieu leur donnera le loisir d'observer les étoiles dans la nuit du 15 juillet... Veinards !

Après avoir côtoyé les vaches folâtres et indisciplinées de leur village d'accueil, on jette un regard, en passant, sur un chamois habitué de la circulation routière... C'est au retour de la balade que José note une forte présence de martinets et d'hirondelles... Sont-ils en partance – déjà – et de quelle migration ?

Maître Mussy-sur-Seine veille sur sa source et sa collégiale dont les portes s'ouvrent pour les voyageurs. Veinards !

C'est ici que le récit bascule vers une autre migration qui se pose en transparence. Le passé s'infiltre dans le parcours actuel et refait surface. Un paysage connu déjà, le même été, les chaleurs identiques...

Quand on questionne un chemin, on trouve sa réponse dans d'anciens pas. Ceux des réfugiés belges, bien accueillis en France, lorsqu'ils furent poussés en été 1940 à suivre cette même route, Rethel et Poix Therron, destination Sens, et enfin Creuzier-le-Vieux jusqu'à l'automne, saison du retour en Belgique.

Tout cela conté en prenant tartines, sur le bord de la route qui conduit le diariste et son *guide imaginaire* vers Ambérieu. La boucle est bouclée.

Colette Meunier

Dosogne, José, *Extrait de mon journal de voyage. Carnets de la Semois*, 3 p., 2014-2015 [MLPA 00302/0002]

Écho de lecture

José Dosogne nous propose aujourd'hui deux petits textes, qui, tous deux, se rapportent à la Semois.

En novembre 2014 José est retourné à Vresse-sur Semois, pays où il a passé ses jeunes années auprès de sa grand-mère. Ce court séjour est l'occasion de brosser, dans un premier texte, un tableau du tourisme social qu'a connu la région dans les deux derniers tiers du vingtième siècle. Dès les premiers congés payés, réforme décisive du Front Populaire Français (1936-1938), les petites gens accourent. Des villages de vacances apparaissent, dont l'ampleur parfois impressionne (58 chalets pour 1200 personnes à Bohan, près de la frontière française). Le tourisme de masse, qui a connu de belles années, malheureusement périclité. Ce même village des Dolimarts à Bohan, un temps attribué à des réfugiés politiques, est aujourd'hui en ruine.

Si le tourisme est encore bien vivant dans la région, c'est d'un autre tourisme qu'il s'agit.

Dans le second texte – deux pages manuscrites – composé quelques mois plus tard, en février 2015, José rend compte d'un guide pratique et littéraire, « Semois secrète ». S'agit-il là d'un texte autobiographique, dira-t-on ? Sans doute non en apparence, même si José glisse ici ou là quelques notations plus personnelles. Pourtant, lorsqu'avec Daniel Polet, l'auteur du livre, il suit le parcours de cette rivière tant aimée, lorsqu'il évoque ses méandres, ses *brouillards généreux*, ses *hivers rudes*, lorsqu'il énumère les écrivains qui l'ont chantée, célébrant hameaux, *passerelles de claies* et *pirogues de sauvages*, lorsqu'il croque en quelques mots lavandières ou tanneurs, lorsqu'il fait référence à la culture du tabac, un temps prospère dans la région, c'est bien de lui qu'il nous parle, et de cette amie si chère, si tôt connue et jamais oubliée, la Semois, *la plus femme de toutes les rivières*, comme l'écrivait Adrien de Prémorel.

Michèle Maitron Jodogne

Dosogne, José, *Un cent et unième séjour à Paris du 16 avril au 19 avril 2015 ou comment quatre jours peuvent valoir une semaine*, 2 p., 2015 [MLPA 00255/0010]

Écho de lecture

Cent-unième séjour de José Dosogne à Paris. Du 16 au 19 avril 2015, toujours passionné, toujours enthousiaste, il poursuit inlassablement sa quête. Comme d'habitude ce ne sont pas les lieux les plus fameux, les événements les plus célébrés, qui l'attirent dans la capitale. La queue est-elle trop longue devant l'exposition Vélasquez (une heure et demie d'attente), il hésite, puis renonce. Ce qui lui plaît, c'est de découvrir ou de redécouvrir au fil de ses pérégrinations une exposition plus rare :

« Desdémone entre désir et désespoir » à l'Institut du Monde Arabe, un cimetière peu fréquenté : celui de Picpus, où repose Lafayette, mais aussi les 1306 victimes de la Terreur, une église en béton armé : celle du Saint-Esprit dans le 12^e, un spectacle : « La révolte » de Villiers de l'Isle-Adam, aux Bouffes du Nord, tant d'autres lieux ou réalisations dont il fait son miel.

Découvrir ou souvent redécouvrir, car José est un fidèle. De séjour en séjour, l'Institut du Monde Arabe reçoit régulièrement sa visite, comme le pavillon de l'Arsenal où s'exposent projets d'architecture et d'urbanisme et aussi le magnifique jardin du Palais Royal avec ses fleurs et son jet d'eau. Un fidèle en amitié aussi. Madeleine Henriot, amie d'enfance rencontrée durant l'Exode et pianiste de renom, est hospitalisée à la Pitié-Salpêtrière ; il lui rend visite.

José aime les lieux, mais il aime aussi les gens. Arthur Rimbaud et sa statue, Lafayette et son expédition sur l'*Hermione*, Colette et Jean Cocteau longtemps habitants du Palais Royal, mais aussi les Hindous du faubourg Saint-Denis ou le sculpteur Pol Bury sont évoqués avec attention et bienveillance. Des évocations qui redonnent vie, un instant, à ces personnalités disparues.

Vivante est la manière dont José nous guide d'un lieu à un autre, d'un personnage à un autre. Vivante et précise, presque méticuleuse. Car José, là encore, aime la précision, une précision qui n'a rien de froid et d'artificiel, rien de superflu non plus. Ces prénoms que, contre l'habitude, il n'omet pas (Villiers de l'Isle-Adam est Auguste, Colette, Sidonie), ces noms qu'il explique (Pitié-Salpêtrière) ou dont il énumère les équivalents (la *coulée verte* est *promenade plantée* mais aussi *viaduc des Arts*), ces dates et ces chiffres qu'il multiplie, autant de moyens de saisir le réel à pleines mains, de le capter, de le faire sien. N'en donnerait-on qu'un seul exemple, ce serait la référence à l'*Hermione*, bateau de Lafayette :

« Le samedi 18 est une date exceptionnelle : l'*Hermione*, voilier de Lafayette, a quitté la France 235 ans plus tôt. Une réplique toute neuve, construite en 17 ans, prend le départ aujourd'hui même en présence de 150.000 spectateurs. J'avais été voir les lieux en 2008, à Royan, où une statue de La Fayette rappelait déjà l'événement initial de 1780. »

José cultive avec amour ce goût du détail. Rien d'étonnant donc à ce qu'il conclue son texte par une précision surprenante : dans l'expression *salle des pas perdus* les mots *pas perdus* ne signifient pas ce que l'on croit. Ceux qui se trouvent dans cette salle ne sont pas perdus, ils savent où ils en sont... comme celui ou celle que José a pris une nouvelle fois par la main et guidé amicalement à travers Paris.

Michèle Maitron Jodogne

Dosogne, José, *Paris et Versailles, dans leurs parures multiformes séduisent toujours leurs visiteurs. Quatre jours du 22 octobre au 25 octobre 2015, 102^e voyage à Paris, 2 p., 2015 [MLPA 00255/0011]*

Écho de lecture

Le Poucet semait des indices pour retrouver sa chaumière voire son paradis dont il fut extrait. Sherlock Holmes recherchait des indications afin de retrouver quoi ou qui, lui seul le savait tout comme José, ce marcheur toujours inassouvi, amoureux inconditionnel de Paris.

Son regard, tel un précieux alliage de rêves et de réalités, est passionnant.

Mixage de lieux... des jardins de Versailles à la *maison-fond* de Leandro Erlich originaire de Buenos Aires près de la gare du Nord, à la Salle du Jeu de paume, aux courettes du village Saint-Paul.

Mélange d'histoire, avec ses fantômes, et de faits de sociétés... les Confédérés, le pacifiste et l'abolitionniste, Monseigneur Grégoire qui porte le même nom que la grand-mère de l'auteur.

Éclectisme de José... du spectacle « Journal d'une femme de chambre » d'après Octave Mirbeau à l'exposition « Qui a peur des femmes photographes ? ».

Connaissez-vous Suzanne Valadon ? Probablement, oui. Mais Anish Kapoor ? À vous de le découvrir et mener l'enquête au travers de cubes, automates ou arbres et oiseaux reflétés en un miroir...

Paris, une drogue douce-amère sur fond de nymphéas.

Myriam De Weerd

Patrizio, Marie-Ange, *Derrière l'image médiatique, le courage et la détermination des Syriens. Journal de voyage en Syrie du 3 au 17 octobre 2015, 8 épisodes, 108 p., 2015 [MLPA 00419]*

Écho de lecture n° 1 (les deux premiers épisodes)

Psychologue retraitée, membre à Marseille du Comité *Comprendre et agir contre la guerre*, Marie-Ange Patrizio s'est rendue en Syrie, à son initiative, en octobre 2015. Pour ce voyage dans ce pays qu'elle avait déjà visité en 2011, elle était accompagnée d'une amie française et d'une consœur syrienne.

Le 3 octobre, les trois voyageuses ont pris à Paris un avion pour Beyrouth d'où elles ont gagné, en taxi, un village syrien majoritairement chrétien de la province de Hama. Elles étaient attendues des hôtes qui avaient prévu un excellent dîner.

Selon la narratrice, elles se trouvaient dans une zone tranquille débarrassée des rebelles : *Nous savourons le bonheur d'être là, et c'est étonnant pour nous.*

Lorsque les voyageuses vont à Masyâf, elles empruntent une route étroitement contrôlée par l'armée gouvernementale qui *protège* la population. Elles s'offriront à Masyâf, un moment de gourmandise pour déguster le meilleur falafel de Syrie.

Dans les villages qu'elles ont traversés, elles ont vu, exposés, de nombreux portraits de *martyrs*, des soldats de l'armée gouvernementale morts au combat ou abattus par leurs adversaires.

Elles feront à Hama une autre excursion. À leur arrivée elles apprennent que *ça a bardé dans les villages proches*.

Hama est environnée d'oliveraies, de cultures maraîchères et de plantations de tabac. Deux cimenteries – dont l'une, à l'arrêt, est iranienne – tranchent sur le décor rustique. Dans le bourg, des artisans tissent, sur des métiers manuels traditionnels, coton et soie produits en Syrie. Marie-Ange et ses compagnes bavardent avec eux avant d'aller chez un pâtissier renommé qui leur fera connaître encore un moment de gourmandise. Elles seront reçues par une grande famille chrétienne, très chaleureuse, dans un salon aménagé au sous-sol ; car on craint les incursions des *méchants*. Pourtant *l'étau terroriste* se desserre grâce à l'intervention russe, leur dira-t-on lors d'une rencontre.

Marie-Ange termine le deuxième épisode en emmenant le lecteur au monastère de Saint-Jacques le Mutilé, le monastère de Mar Yakub, à côté de la ville de Quâra. Elle souligne que dans cette région, la sécurité a été complètement rétablie. L'armée gouvernementale et les chiïtes du Hezbollah ont mené une grande offensive victorieuse : *les poches de terroristes ont été nettoyées, tunnel par tunnel, grotte par grotte*.

Les forces gouvernementales et celles du Hezbollah sont encore très présentes dans les environs du monastère. Après avoir été *heureuses* de parler pendant quelques instants avec deux miliciens chiïtes, Marie-Ange et ses compagnes ont un entretien *très cordial* avec le colonel responsable de la sécurité dans cette zone.

Naturellement, ce colonel, qui tient entre ses mains un chapelet sunnite, fera l'éloge de Bachar al Assad et rendra hommage à son père et prédécesseur, Hafez. Il affirmera que l'armée gouvernementale défend le pays *à n'importe quelles conditions*. Son combat est une lutte pour *l'humanité et la justice*. Il se félicite du soutien apporté par la Russie à ce combat. Très critique à l'égard de la France, il exprime le souhait qu'elle change enfin de politique.

Marie-Ange juge très positivement cet entretien avec un officier dont les sœurs et les frères de la Communauté lui ont dit *la discrétion et le dévouement* ainsi que *son attention bienveillante à leur sécurité*. Les derniers mots de l'épisode sont les suivants :

« Protégez vos vies, soldats de l'armée arabe syrienne et combattants du Hezbollah, comme vous protégez celles du peuple syrien ; et les nôtres ».

Raymond Du Moulin

Écho de lecture n° 2

Ce *Journal de voyage en Syrie*, qui a le souci de prendre ses distances par rapport au discours des médias – son sous-titre le dit –, élabore une construction en négatif à ce discours médiatique de guerre, de division, d'inculture, de dislocation de l'information et du savoir. Plaidoyer, il devient une ode à la vie rassembleuse et rassemblée de la fraternité sororale de trois filles messagères entre un ici et un là-bas, dont l'ici se dit souvent coupable, complice de la guerre là-bas. Trois messagères qui savent prendre leur distance comme lorsqu'on leur parle miracle au détour des couloirs du monastère et qu'elles prennent le risque, dans leur récit, de tout dire – même ce discours-là.

Sur cet axe duel : Syrie, Russie, Hezbollah contre Turquie, USA, France, Israël soutenant des rebelles qui sont des terroristes, comment dire, parler, le récit de voyage ? La narratrice se pose la question. Au départ, il y eut quatre jours passés là-bas suivis de quatre ans de préparation pour y revenir. Le voyage doit donc être une quête de savoir. L'écriture dit sa règle, sa méthodologie : *partir des échanges verbaux avec les gens et élaborer ainsi la lecture politique au sens large*. Parfois la psychologue déchiffre ces paroles comme elle le ferait pour des séquences cliniques. C'est la convivialité de la rencontre avec l'autre dans une grande disponibilité qui en découle. Des figures passent, de simples syriens, de simples miliciens, les sœurs du monastère, le Père Georges, mais aussi des figures connues de militants et d'intellectuels : Thierry Meyssan du réseau Voltaire, le Père Elias Zahlaoui, Nadia Khost, Mère Agnès-Mariam.

Le *Journal* qui se fonde sur des prises de notes scrupuleuses est un livre ouvert sur la poésie et la résistance de la vie et sa beauté : les cerisiers de Quara ; les norias, l'eau et la neige ; le travail au fil du tricot ; l'arrivée dans la belle ville de Damas déroulée comme un tapis au pied des montagnes ; les ruchers nomades ; les gardiens de villages qui prennent soin des vaches en l'absence des habitants. Les titres des huit épisodes sont du même registre : *Matin de roses, Matin de lumière, La volière de Mar Yakoub, Les gens qui ont un livre, les gardiens, Damas des étoiles, Damas à bâtons rompus, Au cœur de la Syrie, Générosité*⁸.

Francine Meurice

Extrait

Jeudi 8 octobre

Nous allons travailler à ce que Carmel a demandé aux moniales hier soir : nous choisissons d'émonder des amandes qu'elle doit amener à la communauté où elles sont réfugiées au Liban. Et effeuiller les branchettes d'origan, pour les tisanes. Quand on en a marre, on change, ou bien on va faire un tour. Dans le patio, au bout d'un moment, on se met à chanter comme souvent quand on fait à plusieurs un travail domestique, s'il n'exige pas de concentration. Comme on est dans un couvent on commence par des chants de circonstances : de *Chez nous soyez reine*, chanté la veille à la chapelle, anniversaire de la bataille de Lépante contre les Ottomans, à l'*Adeste Fideles*. Oui *Adeste, fideles* : vous n'avez pas eu d'éducation religieuse populaire, ou un père croyant qui avait une belle voix de ténor ? Vous comprendriez que c'est ce qui vient, logiquement. Si on laisse venir, comme on le fait en psychanalyse. Et, parce que dans le fond c'est une suite révolutionnaire possible, *Debout les damnés de la terre. Sotto voce*, n'exagérons pas. Et puis, selon qui entonne : chants traditionnels syriens, ou des émigrants frioulans⁹ il y a un siècle, etc.

⁸ C'est le nom d'un bébé, né à ce moment du récit.

⁹ La famille de Marie-Ange a émigré du Frioul en France.

L'après-midi on va continuer les amandes au soleil, dans le jardin clos, à l'abri des tirs possibles de *snipers*. Rebecca nous rejoint en revenant de l'école ; elle apporte ses trésors pour nous les montrer et fait des photos avec mon appareil. Cette jeune adolescente est vive et dégourdie. Mais il faut reconnaître que la vie au monastère n'a rien à voir avec l'ennui et le vide (et addictions réactionnelles) ravageurs de nombreuses familles *occidentales*. Sœur Marie-Majd, chilienne, fait ses exercices de chant de l'autre côté du mur (à l'abri elle aussi).

Le monastère est aux *confins* des zones contrôlées par les deux parties (terroristes et Armée syrienne) et il est en danger ; il a reçu des tirs et des bombes des deux côtés puisqu'il est au milieu (20 missiles air-sol des hélicoptères de l'armée syrienne et plusieurs obus de chars puis des mortiers de la part de al Qaeda, lors de la bataille du Qalamoun) ; et des tirs de mortiers ou de canons gros calibres de la part de l'État islamique, stationné dans les contreforts de l'Anti-Liban qui surplombent le plateau où est situé Mar Yakub. Parfois, lors des incursions à la faveur du brouillard qui peut soudain rendre nulle la vision, les terroristes de l'EI peuvent s'approcher jusque moins d'un kilomètre de l'enceinte du monastère.

Mais on peut dire qu'en général il est épargné, peut-être pour son engagement au service du peuple syrien qui souffre, sans aucune discrimination d'origine, religion ou parti politique. Il rend de grands services à la population civile de la région dont une partie a des hommes, époux, frères ou enfants, militant avec les groupes rebelles ou même terroristes retranchés dans la montagne. Préparer la réconciliation en dehors des clivages de la politique internationale désastreuse.

Pour le moment, la communauté religieuse se trouve dans une région sous le contrôle du gouvernement et protégée par l'Armée syrienne et le Hezbollah fortement présent dans le Qalamoun.

Ces jours-ci, ce ne sont plus des incursions mais une véritable invasion qui s'est opérée en direction des villages antiques de Sadad et de Hafar, d'obédience syriaque orthodoxe. Les combats ont repris très violemment de l'autre côté de l'autoroute par laquelle nous sommes arrivées à Qâra : Mahin est tombée aux mains de l'EI. Les terroristes sont arrivés de Tadmur pour couper l'axe Homs-Damas et aussi rétablir une voie directe leur permettant de rejoindre l'enclave sunnite d'Ersaal, au Liban, qui demeure le meilleur refuge pour eux. Pour s'approvisionner, ou bien se mettre à l'abri en attendant que leurs patrons les envoient massacrer ailleurs. Les villes de Sadad et de Hafar sont en grand danger et, après elles... Qâra. 15 000 civils auraient pris la fuite pour se réfugier à Homs ou ailleurs. Plusieurs familles ont été accueillies au monastère.

Qu'entendrez-vous de tous ces combats dans nos médias ? À peine quelques mots sur le désenclavement et ravitaillement d'Alep par l'Armée syrienne le jeudi 5 novembre.

Marie-Ange Patrizio, Journal de Syrie, La volière de Mar Yakoub (épisode 3)

Les archives familiales

Le patrimoine artistique dans les archives familiales

Bellière, Simone, *Sans Titre*, 3 p., 2010 [MLPA 00400/0001/025]

Écho de lecture

En 2010, Simone Bellière Vosch avait le projet de faire don à l'APA-AML de dix dessins de son père, Jules Clément Vosch, mort en 1927. Elle les présente accompagnés par trois pages exposant ses intentions. Ces pages constituent un bel exemple de la double nature d'un document : à la fois un acte juridique, une donation dans ce cas-ci, et un écrit autobiographique des plus spontanés. Écrites d'un jet, elles montrent en effet l'amour et l'admiration que Simone porte à la figure paternelle, devenue mythique.

Simone Bellière n'avait qu'un an lorsque son père décéda, à 36 ans. Élevée par sa mère dans le culte du père artiste, ayant sous ses yeux ses huiles encadrées d'or, Simone rêvait à son père disparu. Sa mère, par ses souvenirs, conforta l'attachement de Simone pour cet être intelligent, ouvert aux autres, sensible au monde ouvrier et au petit peuple de la rue qu'il croquait inlassablement. Simone n'eut de cesse de mieux le connaître. Elle apprit lors de ses recherches un secret de famille qui touchait directement son père : le père de ce dernier, au caractère tyrannique, avait provoqué le suicide de son épouse et de son fils cadet. Il avait aussi dilapidé sa fortune à la roulette en vérifiant une martingale censée le rendre riche. Le père de Simone fut donc élevé pauvrement, contrairement à ses cousins. Il put cependant suivre les cours de l'Académie de Bruxelles, où il obtint en 1909 un premier prix en peinture décorative.

Plus tard, à la mort de sa mère, Simone découvrit dans la cave ce qu'elle appelle son héritage méconnu : plus de mille dessins de son père, croquant des scènes de la vie populaire à Bruxelles, mais aussi fusains, pastels, encres, craies, huiles qu'elle n'avait jamais vus. Aidée par sa fille, elles ont exposé ces œuvres, les ont encadrées, en ont vendu ou offert quelques-unes.

En 2010, Simone, ne sachant que faire de cet ensemble dont elle était l'unique héritière, sélectionna pour l'APA-AML, à titre d'essai, un choix de dix dessins. « Ces images présentent-elles un intérêt autobiographique, ces scènes prises sur le vif par un *je*, une main, un regard qui saisissent l'instant ? » se demande Simone. Nous ne doutons pas de la réponse. Simone nous a quittés le 31 janvier 2015 et sa fille a fait don aux AML de 12 dessins de Jules Clément Vosch et de deux toiles de Simone, un autoportrait et une anamorphose.

Louis Vannieuwenborgh

La Première Guerre mondiale dans les archives familiales

Du Moulin, Raymond, *Le colonel Léon Charlier (Paliseul 1855-Ixelles 1933). Combattant à Anvers, interné aux Pays-Bas*, 5 p., 2015 [MLPA 00367]

Présentation

L'auteur raconte le parcours de Léon Charlier, son grand-père maternel, en se souvenant de la *relation heureuse qu'il eut avec lui* et en partant de son dossier militaire pour essayer de reconstruire le personnage à partir du rôle essentiel qu'il eut pendant la Première Guerre mondiale. En se penchant sur les traces de mémoire laissées dans les archives familiales par ce personnage à la longue carrière militaire, Raymond Du Moulin réussit à faire exister le vécu de son aïeul dans ce moment particulier de l'histoire, lorsqu'il était interné aux Pays-Bas de 1914 à 1918. Ce travail d'autobiographie permet des éclairages neufs sur les variations de la neutralité hollandaise au sein du conflit mondial et sur la double interdiction, même pour les non gradés, de s'évader, d'abord par un colonel hollandais ensuite par le gouvernement belge.

Francine Meurice

Écho de lecture

Raymond Du Moulin évoque la vie de son grand-père maternel. Celui-ci termine en 1913 une longue et belle carrière militaire entamée en 1870 à l'âge de 15 ans. Lorsqu'il est admis à la retraite le colonel Léon Charlier commande à Bruges un régiment d'infanterie.

Dès le mois de juillet 1914 il est rappelé en activité. Il sera affecté à la Position fortifiée d'Anvers. Plusieurs généraux feront son éloge dans leurs rapports.

La défense de la ville d'Anvers cède le 10 octobre sous la puissance de l'offensive allemande et le passage en Hollande des troupes belges s'avère urgent pour échapper à la capture par l'ennemi. Neutralité oblige, quelque 30.000 militaires belges seront internés aux Pays-Bas. Environ 13.000 hommes devront s'installer à Harderwijk, petite ville de 7.500 habitants au bord du Zuiderzee. Léon Charlier fera partie de ce contingent.

Bientôt les familles pourront rejoindre les internés. Deux villages de fortune seront construits à Haderwijk. Un enseignement de qualité sera organisé auquel Léon Charlier apportera une contribution et les internés se livreront à de nombreuses activités culturelles et sportives.

En 1916 les autorités néerlandaises assouplissent leur attitude à l'égard des internés. Ceux-ci seront autorisés à aller travailler dans l'industrie ou l'agriculture. Les officiers pourront se déplacer. Léon Charlier, son épouse et leur fille Hélène iront vivre à La Haye. Ils y feront la connaissance d'Henri Du Moulin qui était venu en mission aux Pays-Bas comme agent des services alliés de contre-espionnage. Hélène et Henri se marieront à Ixelles en 1921. Trois ans plus tard naîtra leur fils Raymond, le narrateur de ce récit.

Mais avant cela, au cours du mois de décembre 1918, des opérations de

rapatriement seront organisées. Deux membres du gouvernement accueilleront les internés. La famille Charlier sera de retour le 21 décembre.

Tandis que son fils, un très jeune officier, se trouvait sur l'Yser, Léon Charlier a donc partagé le sort des internés et des réfugiés belges aux Pays-Bas de 1914 à 1918.

La condition morale de ces exilés a été analysée par des historiens néerlandais. Ils ont conclu, en recourant à une expression compassionnelle, que réfugiés et internés étaient généralement devenus des « demi-êtres humains » – « gehalveerde mensen »¹⁰.

Voilà une page de l'histoire de notre pays rarement évoquée et ressuscitée par l'histoire de cette famille.

Nadine Hardt-Dekeock

De Wée, Albert Jean, *Ein Fraulein*, 2 p., 1914 [MLPA 00420/0008]

Présentation

Le docteur Jean De Wée, après nous avoir confié les écrits de son père, le fonds Maurice De Wée (cf. inventaire dans notre *Bulletin de liaison* n° 1), a récemment fait don à l'APA-AML d'autres archives familiales concernant notamment ses oncles.

Écho de lecture

Automne 1914. Le jeune Albert De Wée – il a vingt ans – trace le portrait d'une jeune femme allemande qui, peu de temps auparavant, enseignait sa langue dans sa famille et qui est désormais retournée en Allemagne.

D'une plume aisée, mais assez méprisante Albert De Wée croque l'étrangère, l'affublant d'un *Mademoiselle Fraulein* volontairement ridicule. *Pur produit d'exportation d'outre Rhin*, elle s'est, note-t-il avec condescendance, affinée en Belgique, assimilant, au contact des dames du bon monde, manières délicates et art de se vêtir.

Le portrait, déjà bien acide, pourrait s'arrêter là, mais l'entrée en guerre des Allemands a changé la donne. Dans la seconde partie du texte le ton monte en violence. La jeune femme cesse d'être elle-même, une personne parmi d'autres, elle devient l'incarnation du peuple allemand, et le *vous* qui la désigne est désormais un *vous* collectif. Multipliant les imprécations dans un crescendo impressionnant Albert De Wée accuse la jeune femme de toutes les destructions, de tous les crimes, qu'il voit se profiler à l'horizon. Jusqu'à cette conclusion étonnante, et pourtant dans le droit fil de cette montée en puissance : *Merci* à la jeune femme (le mot *merci* est répété huit fois) d'avoir éveillé dans le peuple belge, en réaction à tant d'ignominie, les plus belles qualités civiques.

Le texte d'Albert De Wée existe en deux versions (un premier jet a été revu et légèrement raccourci). L'intention littéraire est donc évidente et, pour cette raison, l'auteur a peut-être un peu forcé le trait. Il reste que ce portrait passionné et excessif peut se comprendre en référence au climat de l'automne 1914. C'est un témoignage

¹⁰ *Halveren* signifie partager, diviser en deux ; *gehalveerd* signifie partagé, divisé. *Gehalveerde mensen* veut donc dire qu'ils sont devenus des êtres partagés (entre deux mondes).

intéressant de l'exaltation patriotique qui a marqué les débuts de la Première Guerre mondiale.

« Vous confondrez en un même rapt Flandre et Wallonie, nos charbonnages et nos campagnes. Après nous avoir noyés dans notre sang, étouffés sous les cendres, vous nous volerez notre or, comme autrefois, Fraulein, [vous] aviez capté notre confiance. »

Michèle Maitron Jodogne

De Wée, Albert Jean, *Journal*, Extraits, 21 p., 1914-1916-1917 [MLPA 00420/0004]

Écho de lecture

Les souvenirs du médecin militaire Albert De Wée se composent de trois parties :

- Août 1914 : à la suite de l'envahissement de son territoire par l'Allemagne, la Belgique mobilise. Albert De Wée, vingt ans à l'époque, veut s'engager mais n'y parvient pas. Il assiste à l'invasion allemande, se rend à Louvain et décrit l'état de la ville 3 jours après l'incendie, à Lennik, berceau de sa famille, et enfin à Lessines.
- Décembre 1916 : Albert De Wée intègre l'armée comme médecin militaire. Il fait le point sur les deux années écoulées depuis l'invasion allemande.
- Fin 1917 : Albert De Wée est en poste, à Moorslede en Flandre occidentale, non loin de Passchendaele, théâtre d'une terrible bataille peu de temps auparavant. Il décrit avec la plus grande précision quelques jours de sa vie sur le front.

Ce qui frappe à la lecture du premier et du troisième extraits de ce journal, c'est le contraste entre la vie menée par Albert De Wée en 1914 et celle menée en 1917. En 1914, il participe à l'enthousiasme patriotique de ses concitoyens et aspire à prendre sa place au combat. Certes il constate avec tristesse les ravages causés par la guerre – la description de Louvain bombardée est impressionnante – mais il jouit aussi de moments personnels intenses. La traversée en tramway de Lennik, occasion d'une montée de souvenirs heureux ou malheureux, comme la visite à son *bon-papa* à Lessines, sont à cet égard très émouvantes. Les Allemands, nommés à l'occasion *Ulhans* ou *Prussiens*, sont présents, mais comme à distance. En 1917, au contraire, Albert De Wée se trouve en plein cœur du conflit. Il n'est plus question de s'enthousiasmer mais de faire face courageusement et efficacement pour assurer les premiers soins aux blessés, si nombreux, et leur transport vers l'arrière quand cela est possible. Les Allemands, sous la plume pourtant sobre du diariste, sont cette fois devenus des *Boches*.

Cette différence de climat entre 1914 et 1917 est bien perçue par Albert De Wée. Il la souligne dans ce bilan de deux années d'occupation :

« Époque lointaine des enthousiasmes fous, de patriotisme ardent et agissant où l'on acclamait le souverain à son passage dans nos rues, où l'on criait sa

volonté de peuple libre à rester sans tache, sans flétrissure au drapeau, où l'on écoutait avec des larmes aux yeux, la rage au cœur, le premier ministre de Broqueville annoncer d'une voix ferme, mais émue, oh combien, la violation de notre territoire. »

La sensibilité et la droiture du diariste apparaissent bien dans ce passage de 1916, mais sa personnalité, mûrie par les difficultés, se précise encore en 1917. C'est avec une maîtrise de soi impressionnante qu'il relate tous les drames auxquels il assiste. S'il ne dissimule pas le calvaire de bien des blessés et même les bavures commises – certains soldats sont pris entre deux feux et abattus par des balles de leur camp – il ne s'emporte pas contre la guerre. On perçoit pourtant, discrètement exprimée, une véritable humanité. Il juge les blessés, condamnés trop souvent à l'abandon, *plus admirables que les combattants*. Très courageux, il ne se plaint jamais des conditions qu'il endure. Une seule fois il confesse – aveu attachant : *Dieu me pardonne, j'ai bien cru que j'avais peur*. Quant aux Allemands, certes nommés *Boches*, il en parle avec froideur mais sans haine affichée.

Les journaux de médecins militaires durant la guerre 1914-1918 sont précieux. Ces belles pages laissées par Albert De Wée enrichissent notre connaissance de la vie sur le front si meurtrière et difficile.

« Tous les blessés plus ou moins capables de marcher avaient été pansés puis envoyés dans la direction de l'arrière vers des autos hypothétiques que nous leur promettions sans trop y croire nous-mêmes. Je ne veux pas songer au martyr qui dut être le leur. Quant aux blessés absolument incapables de tout effort nous n'avions même pas de brancards pour les coucher. Nous fîmes flèche de tout bois. Comme lits, des treillis métalliques recueillis dans un rayon d'un km, des escabeaux, des caisses à eau et que sais-je. En guise de couvertures des capotes belges et allemandes prises sur les morts. Enfin la misère totale. »

Michèle Maitron Jodogne

Les colonies dans les archives familiales

Le Congo belge

Burhin, Yves, *Chronique congolaise. Récit de la famille de Maurice Burhin en Afrique 1923-1950*, 83 p., 78 ill., 2005 [MLPA 00291]

Écho de lecture

Six jours après leur mariage, Maurice et Henriette embarquent le 1^{er} mars 1923 sur le paquebot *Thysville*. Le départ pour le Congo est encore une aventure. *On part pour trois ans au minimum ; les moyens de communication avec les êtres chers restés au pays sont très réduits. Pas de radio, pas de téléphone*. Une lettre met cinq à six semaines entre la Belgique et sa colonie. Quelques larmes sont versées. Mais le voyage a l'avantage d'offrir la distraction de nombreuses escales avant l'arrivée à Matadi *par une chaleur de fournaise*. Le

parcours entre Matadi et Kinshasa prend deux jours de train pour couvrir 385 km et une nuit d'hôtel. Ensuite, par le fleuve, quinze jours de Kinshasa à Coquilhatville (Mbandaka depuis 1966), chef-lieu de Province à 586 km de Kinshasa. Lors de termes suivants, les voyages se passeront relativement de la même façon, je n'y reviendrai plus. Maurice est nommé Comptable du Territoire tandis qu'Henriette assume le secrétariat du Gouverneur de Province. Un premier fils, Marcel, vient au monde mais, au bout de trois mois, Maman et le bébé malade rentrent en Belgique. Seul Maurice désormais reviendra en congé en 1926. Les parents d'Henriette vivent à Anvers, la famille Burhin à Bouillon... Marcel est confié à ceux-ci : il ne suivra plus ses parents en Afrique.

Retour du couple à Coquilhatville en août 1926. En 1928, Maurice est muté à Gombé. Yves, le narrateur, vient au monde le 26 octobre 1928 à Ntondo au bord du lac Tumba. Il a un an lors du congé suivant. Pour le troisième mandat, il repart avec ses parents. Départ le 10 septembre. Cette fois, la famille est envoyée à Itoko, *poste complètement perdu dans la cuvette équatoriale et à plusieurs jours de piste*, et avec un enfant de deux ans. Aucun autre petit Européen. Aussi Yves apprend-il à parler en même temps le français avec ses parents et le lingala avec les petits indigènes. Il aura quatre ans lorsqu'on retournera à Coquilhatville.

En 1935 naît une petite fille, Monique. Malheureusement, elle meurt à 17 mois d'une attaque foudroyante de malaria lors d'un déplacement de la famille dans un village sans médecin, Linkumu. Comme il n'y a pas d'école dans les différents postes, Yves est scolarisé en Belgique en septembre 1937. Il apprend à lire à 9 ans ! Mais en septembre 1939, pour échapper à la guerre, la maman vient chercher les deux frères et les ramène au Congo. On sait combien les ressources diverses de la colonie ont contribué à la victoire des Alliés.

Marcel semble supporter les inconvénients de cette nouvelle vie surtout quand il voit des jeunes filles indigènes *qui portent pour tout vêtement une médaille de la Vierge*. Comme il n'y a toujours pas d'école, les deux garçons ont une heure de leçon par jour, par une religieuse de l'hôpital. En 1940, Yves et ses parents prendront des vacances en Afrique du Sud, comme nombre de coloniaux coupés de la métropole par la guerre. Marcel ne suit pas, il a 17 ans et s'engage à l'armée, à Léopoldville, où il entreprend des études de radiotélégraphie. Au retour, Maurice est désigné à Léopoldville, comme Chef Comptable à l'Office du Café Robusta, organisme parastatal. La famille bénéficie cette fois d'une jolie maison avec grand jardin et vue sur le Stanley Pool et Brazzaville. En 1941, Yves entre en classe au Collège Albert 1^{er} tenu par les Jésuites, un magnifique établissement avec piscine et courts de tennis. Il a beaucoup de retard. Il fait d'abord les quatrième et cinquième primaires et saute la dernière année pour entrer en sixième moderne. Marcel s'éprend d'une Marie-Suzanne, dite Zezette. Mais, ses études terminées, il est désigné en tant qu'aspirant d'aviation à la *South African Air Force* (SAAF) à Pretoria. Il participera à la défense côtière de l'Afrique du Sud, notamment au repérage des sous-marins allemands. Quand il reviendra à Léo, il épousera Zezette : mariage religieux avant le mariage civil, permis au Congo où les missionnaires ont fait longtemps la loi.

Le retour en Belgique ne pourra se faire qu'en août 1946. La joie de revoir le pays après le long exil sera ternie par des deuils cruels. À Bouillon, la mère de Maurice était morte, son frère avait péri en camp de concentration ; la grand-mère d'Anvers meurt d'une septicémie. D'Élisabethville parvient la nouvelle de la naissance d'une petite

Monique chez Marcel et Zezette. Hélas elle mourra avant huit mois également d'une malaria pernicieuse.

Yves ne peut terminer ses études secondaires au collège des Jésuites à Anvers, comme il le souhaitait ; on y enseigne maintenant en néerlandais. Il se rabat sur le Lycée français.

En juin 1947, dernier terme au Congo. Séjour à Léo dans une magnifique villa au bord du fleuve, louée par l'Office du Café Robusta, dont Maurice Burhin est devenu directeur. Yves termine enfin ses études au Collège tenu maintenant conjointement avec les Frères Maristes. Marcel est engagé par la Sabena. En 1948, il vient s'installer avec Zezette à Leo où naît bientôt une petite Michèle. Passent très agréablement, dans la paix retrouvée, les jours partagés entre les études et les distractions diverses : cinéma, promenades à vélo, canotage, football, natation, etc.

Après vingt-sept ans et cinq mois de carrière coloniale, Maurice Burhin quitte l'Office du Café Robusta dont il était devenu directeur. Le retour définitif se fera dans un paquebot français qui après maintes escales, les débarquera à Bordeaux le 23 août. En train pour un séjour à St-Raphaël, on s'arrête à Lourdes pour remercier la Vierge de sa protection. De la Côte d'Azur, Yves seul fait un pèlerinage à Rome et y décide de devenir père de famille plutôt que *Père Blanc*, sa première intention. Mais pas tout de suite. La famille s'installe à Bruxelles et Yves entreprend des études d'Ingénieur agronome à l'UCL. En 1956, il retourne au Congo comme agronome, épouse Suzanne Lemaire. Évacués d'urgence en 1960, ils séjourneront à Usumbura avec leurs deux premiers enfants jusqu'à l'indépendance du Burundi.

La famille vivra ensuite au Maroc pendant 23 ans. Mais ceci fera l'objet d'un autre récit.

Les nombreux et minutieux détails de ce passionnant récit ne peuvent trouver leur place dans un écho nécessairement court ; c'est bien dommage parce qu'ils font tout l'intérêt du récit en permettant au lecteur de participer littéralement aux heurs et malheurs de ce couple courageux.

Jean Nicaise

Choix d'un extrait

Dans les premières pages, Yves Burhin nous explique que les premières années de sa *Chronique congolaise* sont écrites à partir du récit que lui ont fait ses parents : jeunes mariés, sans expérience, ni préparation, ni école coloniale. Yves Burhin n'a pu s'appuyer que sur peu d'écrits de cette époque : quelques lettres et quelques récits de sa mère.

Durant le congé qui suit le premier terme, le père suit les cours à l'école coloniale. Dans ces premières années, les agents territoriaux accompagnés de détachements de la force publique viennent dans les villages lorsqu'il y a des émeutes mais aussi lorsqu'arrivent le gouverneur de Province et son épouse. Les soldats rendent les honneurs. Les chefs coutumiers en tenue d'apparat présentent un spectacle de danses exécuté par des femmes très peu vêtues.

Les nombreux souvenirs personnels du narrateur datent de 1934, l'époque où la famille retourne à Itoko bien qu'elle ait eu le choix de rester à Coq : séances de

tatouage, léproseries, pêche, chasse, ponts sur la rivière, passage d'éléphants la nuit, fauves, serpents, fourmis, araignées, scorpions...

C'est durant cette période en 1936 que la petite sœur du narrateur, Monique, décède. Voici le récit de sa mère qu'il a retrouvé dans les archives familiales :

« [...] nous avons eu le grand malheur de perdre notre petite fille d'une fièvre bilieuse hématurique ou malaria pernicieuse. Rien à faire, sur un jour de temps pour ainsi dire, tout est terminé. Pas de médecin pour donner une piqûre ou un médicament efficace, rien, rien, rien. Alors vous voyez notre grande peine. Je crois bien que si, en ces moments affreusement pénibles, je n'avais pas eu Yves auprès de moi, je n'aurais pas eu le courage de survivre à cette douleur. Une malle en fer, malle épée comme on appelait ce modèle parce qu'elle pouvait contenir, pour les officiers de la force publique, une épée avec uniformes de cérémonie... cela convenait à tous les coloniaux. Pour nous elle remplaçait le cercueil. [...] Notre chagrin est indescriptible mais il faut rapidement prendre les dispositions de l'enterrement qui doit s'effectuer impérativement le lendemain matin. Les Noirs entament une veillée funèbre selon leurs traditions. Les tam-tams jouent d'une manière lancinante. Il y aura des chants et des danses une bonne partie de la nuit... » (Yves Burhin, *Chronique congolaise*)

Nadine Dekock

Van Slijpe, Georges, *Une vie dans le 20^e siècle. Autobiographie*, extraits, 1999

[MLPA 00429]

Écho de lecture

Willy Van Slijpe, le père de l'autobiographe, est né à Ixelles le 17 novembre 1904. Sortant de l'athénée d'Ixelles, il entreprend, à l'ULB, des études de médecine qu'il termine en 1930. Il a choisi de se spécialiser en dermatologie puis en médecine tropicale. Entre-temps il a effectué son service militaire et, en 1928, il a épousé Zénaïde Fishkine. Georges Van Slijpe naît le 13 décembre 1928.

Engagé par la Compagnie des chemins de fer du Bas-Congo au Katanga, Willy Van Slijpe s'embarque le 13 février 1931 avec sa femme et leur fils, à Southampton pour gagner Capetown. De là, le trio rejoindra Élisabethville en train. Le jeune médecin prendra son premier poste à Dilolo, à proximité de la frontière angolaise. Il sera ensuite affecté à Mweka. À la fin du terme, la famille Van Slijpe retourne en Belgique à bord du paquebot *Thysville*. Elle quitte Lobito, en Angola, le 20 mai 1933 et arrive à Anvers le 6 juin suivant.

Recruté par la Colonie, Willy Van Slijpe accomplira un nouveau terme au Congo. Avec sa femme et leur fils il fera la traversée d'Anvers à Matadi sur l'*Albertville* du 20 octobre au 9 novembre 1933. Willy Van Slijpe se déplace désormais d'un village à un autre en voiture ou en hamac à porteurs (le *tipoy*) pour soigner les indigènes. Il est basé successivement à Kanda, au Katanga et à Luebo au Kasai (où Georges entame sa scolarité). Aimant ce qu'il fait, le *Davriskei* publie des articles sur les maladies qu'il traite et sur de nouveaux médicaments qu'il utilise ; il a une vie heureuse.

En 1936, Willy décide pourtant de rentrer définitivement en Belgique. Il ne veut pas que son fils reste dans l'enseignement catholique (il n'y avait pas encore d'écoles laïques au Congo). Il ne veut pas non plus se séparer de son fils et le mettre dans un internat en Belgique. Willy devient un médecin généraliste à Bruxelles. Comme il *ne fait pas fortune*, il tentera sa chance à Braine-l'Alleud où, sur le conseil d'amis, il s'installe en 1939. Il ne connaîtra qu'une très modeste réussite. Son caractère s'aigrit. Ses relations avec sa femme *s'enveniment* au point d'amener celle-ci à prendre la fuite. Le divorce sera prononcé le 29 septembre 1964. Remarié en 1966, Willy mourra inopinément l'année suivante.

Georges Van Slijpe écrit que, jusqu'à ses quinze ans environ, il eut un très bon père mais qu'à partir des années de guerre il souffrit du comportement d'un homme devenu neurasthénique et colérique.

Zénaïde Fishkine, la mère de l'autobiographe, est née le 18 mai 1909 à Ekaterinaslav, en Russie. Dans les années 1920, elle fuit l'URSS avec sa famille. Ces exilés s'installent à Bruxelles où se trouvait le siège européen de la société américaine qui employait le père de Zénaïde. Cette dernière, après avoir commencé des études de médecine à l'ULB, suivra des cours de kinésithérapie à l'école de Marneffe. En 1926, elle sera étudiante aux États-Unis, à l'Antioch College de Yellow Spring, dans l'Ohio.

Au Congo, *elle vit la vie d'une parfaite bourgeoise*. Elle élève son fils, dirige ses serviteurs (une femme de ménage, un cuisinier, un jardinier), se réunit avec des amies pour bavarder ou jouer au bridge autour d'une tasse de thé. De retour en Belgique elle traitera les patients de son mari qui ont besoin de kinésithérapie.

Égrenant des souvenirs de sa petite enfance congolaise, le narrateur rappelle que son anorexie exaspérait sa mère qui lui administrait des coups de chicote. En l'occurrence, ce fouet était une queue de rhinocéros désossée et tannée.

Georges Van Slijpe était prolix et posait beaucoup de questions. Beau parleur, maîtrisant la langue locale, il s'attirait la considération des indigènes qui donnaient du Bwana (Monsieur) au petit garçon qu'il était. Quand son père était médecin de la Colonie, Georges l'accompagnait dans ses déplacements professionnels de village en village. Il observait, dans les gîtes d'étape, le défilé des villageois que son père examinait et soignait sommairement.

À l'âge de sept ans Georges vivait à Luebo, le dernier poste de Willy au Congo. Il garde d'assez bons souvenirs de cette petite ville qui avait un port fluvial où s'amarrait un bateau à roues à aubes flanqué de deux barges. La population blanche ne comprenait qu'une cinquantaine de personnes dont la majorité habitait de belles villas avec des dépendances et de grands jardins. Il n'y avait toutefois ni gaz ni électricité, donc pas de réfrigérateur, pas de téléphone, pas de radio.

Le *centre social* de Luebo était le magasin tenu par des Portugais et où l'on trouvait de tout. À ses souvenirs personnels de la période passée à Luebo, Georges ajoute des souvenirs de périodes congolaises antérieures que des photographies ont suscités. Ces évocations le conduisent à la conclusion qu'il eut au Congo *la vie heureuse d'un petit enfant vivant avec des parents qui s'aimaient et qu' [il] aimait*. Il conserve *des souvenirs chaleureux des paysages et des gens*.

De la vie qui fut ultérieurement celle du narrateur, nous ne savons rien puisque le document déposé par son épouse Émilie Van Slijpe ne contient que des extraits de l'autobiographie de Georges Van Slijpe.

Raymond Du Moulin

L'Indonésie

Kievits, Jacques Christian Albert, *Histoire de la famille Kievits. La saga indonésienne*, 10 p., 2015 [MLPA 00365]

Écho de lecture

C'est Jean-Louis Pont qui a déposé le texte dans lequel son petit-cousin Jacques Kievits retrace l'histoire peu commune de leur famille. Les Kievits ont essaimé un peu partout dans le monde, mais leur berceau se situe aux Pays-Bas, dans une zone marécageuse du Biesbosch, au sud de Dordrecht, qui abritait des colonies de vanneaux huppés. Cet oiseau est appelé *kievit* en néerlandais.

Chaque chapitre de la saga familiale est habilement situé dans l'espace et dans le temps grâce à ce que son auteur appelle un *petit cours d'histoire*, le tout étant basé sur de longues et minutieuses recherches dans des écrits, albums de photos, souvenirs de l'un ou l'autre parent. Les sites de généalogie sur Internet lui ont aussi permis *d'y voir clair dans ce véritable imbroglio de lieux, de mélange de races et de culture*. Si la plupart des éléments évoqués ont pu être vérifiés, l'auteur déplore le désintérêt de certains membres de sa famille, et il avoue bien sincèrement s'être résolu à romancer quelque peu l'épopée indonésienne.

Dans un style vif, non dénué d'humour, Jacques Kievits intrigue son lecteur en annonçant d'emblée que sa famille est *d'origine noble et asiatique*. Il s'en explique dans un inventaire méticuleux des localités, dates, noms et prénoms des multiples personnages qui ont jalonné ce parcours haut en couleurs. Épinglons-en quelques-uns.

De petite noblesse hollandaise, Jan Herman Kievits s'établit en 1861 à Batavia en Indonésie où il fonda la banque *Kievits & Zoon* après avoir fait fortune dans la culture et le commerce de thé, girofliers, muscadiers et riz. Son épouse eurasienne, Anna Albrecht, lui donna douze enfants, le cinquième prénommé Jacobus étant le grand-père de l'auteur.

Le père d'Anna, un capitaine-pirate hollandais qui attaquait les navires de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales, s'était épris d'une des femmes du sultan de Boni, dans l'île des Célèbes. Ce dernier s'opposa à l'union des deux tourtereaux, d'autant que les mariages entre Européens et nobles indonésiens étaient interdits à l'époque. Le flibustier enleva alors sa belle pour se réfugier avec elle à Ceylan. Peu après leur mariage, Albrecht fut arrêté et emprisonné dans un bagne hollandais. La princesse regagna l'île de Sumatra où elle donna naissance à leur fille Anna.

En 1912, Jacobus épousa à son tour une jolie Eurasienne qui comptait parmi ses aïeux un Huguenot français, une Antillaise, un mandarin chinois et même un Picard belge. Le couple eut quatre enfants, le second, Jacobus, dit Bud, étant le père de l'auteur.

Ayant renvoyé sa famille en Europe, le grand-père Jacobus quitta définitivement l'Indonésie en 1935 après la nationalisation de sa banque et la confiscation de ses terres. Après un court séjour en Suisse, puis à La Haye, il vint s'installer à Bruxelles auprès de sa fille Louise, la grand-mère de Jean-Louis Pont.

Peu de citoyens belges peuvent se targuer d'avoir des ancêtres aussi divers et lointains. Et c'est ce que Jacques Kievits présentait en se livrant à un travail de fourmi qu'il justifie par la nécessité que l'on éprouve, à un moment de sa vie, de remonter à ses origines :

« Quand on est jeune on n'en a cure de connaître le berceau de sa famille. On se contente de grandir. Ce n'est que passé la cinquantaine que l'on se pose les questions essentielles : qui suis-je, d'où viens-je, dans quel état j'erre ? Hélas, il est souvent trop tard, les dépositaires du savoir sont tous partis rejoindre Elvis Presley et Joe Dassin sur leur île et les interrogations restent sans réponses ».

Claude Buchkremer

Souvenirs d'enfance et de jeunesse

Delsaux, Nancy, *Souvenirs d'enfance d'une petite fille pendant la guerre*, 19 p., 2015 [MLPA 00379]

Écho de lecture

« Dis, Nany, c'était comment la vie quand tu étais petite ? »

C'est pour répondre à cette question de deux de ses petites-filles que Nancy Delsaux a mis sur papier ses souvenirs d'une enfance vécue pendant la guerre entre insouciance et gravité. Le tapuscrit qu'elle nous confie – une vingtaine de pages – est joliment illustré en couverture d'un portrait d'elle, enfant, et accompagné de plusieurs reproductions de documents, de lieux ou d'objets évoqués ici ou là dans le texte.

Nancy Delsaux ne propose pas un récit suivi mais fait revivre successivement et suivant un ordre chronologique un certain nombre d'événements qui l'ont marquée, enfant ; chaque anecdote, chaque sujet étant traité séparément et surmonté d'un titre.

C'est un texte un peu plus long que les autres – « L'Exode » – qui ouvre le recueil, Nancy Delsaux, née un an seulement avant la guerre, s'appuyant ici sur les récits entendus dans son enfance. Dans les textes qui suivent et qui sont eux *de première main*, la narratrice traite souvent de menus sujets : *le cheval du laitier*, *la torréfaction du café*, *le coq anglais*, chacun d'eux étant pourtant subtilement marqué par le contexte de la guerre : les véhicules automobiles sont interdits, le café manque et la viande est si rare que l'ami-coq est exécuté sans pitié.

Les mois passant et la petite fille avançant en âge, la guerre se fait plus présente encore et l'angoisse grandit : le 453 avenue Louise est évoqué, où sévissait alors la Gestapo, mais aussi l'aménagement des caves en abris et le *vacarme infernal* des bombardements à jamais gravés dans la mémoire.

Le conflit prend fin, la fête de la libération a lieu, la vie reprend, mais la guerre ne

peut tout à fait s'oublier : l'amie de Nancy a perdu son père, abattu par un Allemand, sa directrice d'école est Madeleine Jacquemotte¹¹, une héroïque résistante.

Ce bref récit est simple, précis et touchant. Les petits-enfants de Nancy Delsaux vivent sans doute une enfance ou une jeunesse protégées, mais ils sont témoins, à travers les médias, d'autres drames qui atteignent aussi les plus jeunes. Nul doute que ce texte, dédié à eux par leur grand-mère, ne soit reçu avec intérêt et émotion :

« Les avions passent au raz des toits dans un vacarme infernal ! Je suis terrorisée et j'entame une course folle le long du couloir qui mène aux trois caves de la maison. Je me sens si seule face au danger qui semble paralyser les adultes incapables de calmer ma peur de petite fille. Le bruit strident des sirènes restera dans ma mémoire pendant toute mon existence. Le signal d'urgence d'une ambulance, d'une voiture de police, d'une usine... Toute mise en garde sonore, m'est encore, à ce jour, très désagréable. »

Michèle Maitron Jodogne

Huysmans, Sara, *Écrits personnels. Souvenirs de jeunesse : Sombre dimanche, Le jardin, La poupée, Première école, Naissance d'un oiseau, Les bonnes odeurs, Le bon sourire*, 29 p., 1963 et s.d. [MLT 001264 à 1270]

Écho de lecture

Le fonds Sara Huysmans des AML contient sept courtes nouvelles¹², rassemblées dans les *Écrits personnels* sous l'intitulé *Souvenirs de jeunesse*. Sara Huysmans est alors âgée d'une soixantaine d'années lorsqu'elle écrit ces textes. Ils ont été laissés dans un état de semi-brouillon et sont précédés d'une lettre à son père, Camille Huysmans, lui-même âgé de nonante ans passés, lettre qui permet de mieux comprendre l'intention autobiographique de l'écrivaine :

« Coxyde, le 24 août 1963, Mon cher papa, [...] J'ai apporté ma machine car de temps en temps j'essaie de me défaire du style administratif, dont je suis victime après de si nombreuses années de service et de servitude. J'essaie de rafraîchir mes souvenirs d'enfance et de raconter les faits saillants tout en conservant un style simple et sans prétention. Ci-joint un échantillon de ma prose. »

Des souvenirs d'enfance ! Qui s'attendrait à lire ici quelques jolis textes émouvants ressuscitant une jeunesse perdue et un peu idéalisée par le souvenir, serait certainement très surpris. Les sept récits qui nous sont proposés, sont tous, à un degré ou à un autre, empreints de tristesse et surtout d'une très forte amertume. *Attifée* dans sa toilette du dimanche, l'enfant tombe dans un bac de lessive sans s'attirer la compassion des adultes, bien au contraire ; saint Nicolas, négligent et injuste – d'autres enfants sont mieux servis – a mal tenu compte de sa liste ; la petite sœur

¹¹ Cf. Son autobiographie publiée par l'Université des Femmes : Madeleine Jacquemotte-Thonnart, *Ma vie de militante (1907-1945)*, Tome I, Université des Femmes (série « Mémoires »), 1992.

¹² Pour des précisions sur Sara Huysmans, cf. l'article du dossier consacré au *Journal personnel* de Sara Huysmans dans le dossier final. La nouvelle « La poupée » est reproduite, en annexe à cet article, pages 73, 74, 75.

malade écrase involontairement la poupée dont Sara vient de lui faire don ; l'école où elle est inscrite est austère et sans beauté ; l'oiseau de verre, offert par le magicien, perd une aile.

Certes sont évoqués, ici ou là, quelques souvenirs heureux : la magie du jardin d'enfance, l'odeur des villages d'autrefois, le savoir-faire du magicien. Curieusement, pourtant, ces passages se trouvent tous en début de texte et très vite, presque insensiblement, l'atmosphère se dégrade et le souvenir tourne au noir.

À maintes reprises également Sara Huysmans dépasse l'anecdote pour s'exprimer sur ce qu'est sa philosophie de la vie et sur les principes qui, à travers les années, ont guidé ses comportements. Là encore on retrouve une personne très pessimiste, hantée par le problème du bien et du mal, meurtrie par l'injustice et doutant profondément de la capacité de ses semblables à communiquer :

« C'est que chacun veut imposer à l'autre ses idées et lui faire partager ses émois, mais l'autre, pareillement, se livre à la même démarche. Chacun au fond ne s'intéressant qu'à soi, on en reste là à se regarder sans très bien se comprendre. Le dialogue recherché n'est en fait que le monologue du plus fort, de celui qui s'impose pour une raison quelconque et qui cherche un interlocuteur pour mieux entendre sa propre résonance, comme le mur est pour la balle le moyen de rebondir. Dès que ce mur s'évanouit, le joueur cherche quelqu'autre vis-à-vis. Si ce n'est Dieu, ce sera l'amant, la maîtresse, l'ami et finalement soi-même ; car le travail obstiné qui fait oublier l'heure, c'est toujours le duo imaginaire, l'homme qui se dédouble et ce double, cette ombre, c'est déjà l'ombre de la mort. »

Le pessimisme de Sara Huysmans atteint son point culminant dans le dernier texte du recueil : *Le bon sourire*. Comme le titre ne le laisse pas présager, on trouve là, passé un premier paragraphe heureux, un véritable réquisitoire contre la jeunesse des années soixante et, accessoirement, contre le scoutisme qui n'aiderait nullement au développement des vraies valeurs. Les mots employés sont particulièrement durs et, on l'avouera, dérangeants :

« Il est pénible de rappeler que les adolescents de notre époque sont souvent désagréables et grossiers, sans-gêne, irrespectueux et peu secourables. On en fait chaque jour la triste expérience. [...] Il est difficile aussi de saisir pour quelle raison la jeunesse actuelle produit tant d'êtres veules, tant de dévoyés, tant de déchets. »

Les sept textes qui nous sont ici proposés ne peuvent être lus sans un certain malaise. Ils donnent à connaître cependant, mieux que des récits édulcorés, le vrai visage de Sara Huysmans, ses indignations, son mal-être, cette souffrance née dans l'enfance et jamais véritablement dépassée. On rappellera qu'il s'agit de brouillons. Un premier jet, tapé à la machine, a été relu et retouché, mais jamais Sara Huysmans n'a jugé bon de mettre au propre la version définitive. Ses motivations restent obscures. A-t-elle reçu de son père, à qui elle a soumis *un échantillon de sa prose*, un avis négatif ? Ayant exprimé dans ses textes, à sa propre surprise, tant de rancœurs et d'insatisfactions s'est-elle sentie libérée ? A-t-elle jugé inutile d'aller plus loin ? Respectons ici son secret.

Michèle Maitron Jodogne

Ruelle, Pierre, « Une enfance boraine vers 1920 », extrait de *La vie wallonne*, tome 51, 1977, p. 70-84, 1977, tiré-à-part [MLA 23597], [MLPA 00362/0002]

Écho de lecture

Loin de la misère noire de Van Gogh et Zola, ici pas de drame, c'est le Borinage bonhomme et pittoresque vu par les yeux d'un enfant insouciant et joyeux que nous découvrons. Certes la nourriture est chiche mais il y a les tartes de la ducasse que l'on mange pendant trois jours, certes il n'y a ni eau courante ni électricité mais que de bonnes soirées à la lueur du foyer quand chacun raconte des histoires ! Les femmes sont toujours en deuil de quelqu'un, les hommes restent courbés par le dur labeur mais le *fresch café* de la voisine, le repos accroupis au soleil avec une bonne pipe ou une chique, les concours de balle pelote, les courses en sac, les jeux du paillet égaient les journées. Bien sûr, de jour comme de nuit, résonnent le bruit des wagonnets qui s'entrechoquent et roulent sur la tôle, le hurlement de la sirène, le souffle des ventilateurs mais en journée ce sont les cris typiques et joyeux des marchands poussant leurs charrettes sur les pavés *Archand de loques, Piaux d'lapégns*. Les enfants dorment sur des ballots de paille mais c'est tiède et confortable.

Trois générations parfois s'entassent dans les petites bicoques du coron mais une multitude d'enfants se déverse par tous les temps sur la place du Tri pour jouer sans contrainte aux billes, au cerceau, au bilboquet, à la récolte des fossiles.

En 1921 le franc germinal commence à dévaluer mais les jeunes se laissent tenter par les nouveautés : mode, phonographe, cinéma muet...

Le protestantisme, présent depuis la réforme, est entretenu par des missionnaires mais leur rigueur ne semble pas imprégner les Borains.

J'ai pris beaucoup de plaisir à lire ce récit émaillé de wallon si truculent et, comme j'ai la chance de le comprendre, je suis entrée de plain-pied dans cette vie.

Anne Mingeot

Du Moulin, Raymond, *Le camp de jeunesse d'Oetz au Tyrol : été 1946*, 3 p., 1946 [MLPA 00353]

Écho de lecture

Ce récit, publié à l'époque dans un quotidien bruxellois, a été déposé au Patrimoine autobiographique lorsque son auteur s'est souvenu, en rédigeant le compte rendu de lecture, d'un ouvrage intitulé : « La Brigade Pierre Brachet au Chemin de fer de la Jeunesse Samac-Sarajevo », en 1947, qu'il a lui-même tiré profit d'un séjour dans un camp de jeunesse au Tyrol comme les brigadistes l'ont fait de leur participation à la construction d'une importante voie ferrée en Yougoslavie. Le camp autrichien en 1946 et le chantier yougoslave en 1947 s'inscrivaient dans le cadre d'initiatives destinées à rapprocher les jeunes de différents pays au lendemain des affrontements

de la Seconde Guerre mondiale.

La rencontre de jeunes français, belges et autrichiens était organisée par l'administration militaire française dans les provinces du Tyrol et du Vorarlberg qu'elle contrôlait (partageant le sort de l'Allemagne vaincue, l'Autriche était occupée par l'Angleterre, les États-Unis, la France et l'URSS).

En Belgique, le Service national de la Jeunesse formait des groupes de dix à quinze garçons et filles qui devaient se rendre à Strasbourg où ils étaient accueillis par une organisation relevant du Ministère de l'Éducation nationale et qui constituait en quelque sorte une Maison de la Jeunesse. De la belle capitale alsacienne les jeunes voyageurs, pris en charge par l'armée française, étaient transportés en chemin de fer à destination de l'Autriche.

Le narrateur faisait partie d'un groupe social-chrétien réunissant des flamands et des francophones. Un jeune haut fonctionnaire et son épouse pilotaient ce groupe qui séjourna d'abord à Schruns, en montagne. Il y côtoya des scouts français, belges, autrichiens et russes blancs ainsi que des groupes autrichiens conduits par des prêtres ou des instituteurs. Ceux-ci jouant habilement un rôle de médiateurs – de facilitateurs dit-on aujourd'hui –, des relations vraiment amicales se développaient entre Français et Belges, d'une part, Autrichiens d'autre part, si bien qu'à cet endroit le but des organisateurs des rencontres était atteint.

Transféré ensuite dans la vallée d'Oetz, au cœur des sites grandioses des Oetztaler Alpes, le groupe du narrateur¹³ se trouva dans une atmosphère très différente. Il était entouré par des groupes viennois et un groupe du Bergendland du côté autrichien, par des colonies de vacances, des universitaires, des membres des auberges de Jeunesse, des *Camarades de la Liberté* et un groupe protestant du côté français. Cette trop grande diversité était d'autant plus difficile à surmonter que les *campeurs* étaient, en fait, livrés à eux-mêmes. La responsabilité du fonctionnement de l'ensemble du *camp* incombait, en effet, à deux Français et à un Autrichien qui s'entendaient mal et n'avaient que peu d'autorité.

Dans le contexte d'une organisation défailante, Français et Belges vivaient un face à face ingrat avec les Autrichiens qui non seulement ne se souciaient guère de suppléer au défaut d'organisation mais avaient tendance à en profiter pour se dérober.

Une certaine défiance compromettait le rapprochement des Français et des Belges, qui étaient du côté des vainqueurs de la guerre, avec les Autrichiens dont beaucoup, contraints ou volontaires, avaient porté un uniforme allemand.

Quant aux interlocuteurs autrichiens qui reniaient la période durant laquelle leur pays appartenait à l'Allemagne nazie, il était tentant de les croire plus opportunistes que réellement sincères.

Si globalement les relations furent froides à Oetz, tant avec les *campeurs* autrichiens qu'avec la jeunesse locale, il y eut pourtant assez de moments agréables pour que le narrateur conserve en 2015, avec le recul, un souvenir plutôt positif de ces lointaines vacances autrichiennes qui représentent une expérience intéressante pour l'étudiant qu'il était alors.

Nadine Hardt-Dekock et Raymond Du Moulin

¹³ En passant à Innsbruck, le groupe a remarqué qu'il y avait encore dans la capitale du Tyrol une « Adolf-Hitler Platz ».

La Résistance pendant la Seconde Guerre mondiale

Vincent, Marcel, *Souvenirs du maquis de Gedinne*, autoédition Madame Vincent, 5^e édition, 60 p., 1994 [MLPA 00383]

Écho de lecture

Le récit est dédié aux anciens compagnons de lutte de l'auteur et aux femmes des maquisards, pour leur implication dans les actions contre l'occupant allemand lors de la dernière partie de la guerre conduisant à la Libération. La zone considérée est la région de Graide et de Gedinne.

L'auteur, entré dans la résistance en février 1942, est un médecin vétérinaire exerçant un rôle important dans l'armée secrète, comme chef de la 1^e section du groupe Beauraing-Gedinne.

Ces pages nous introduisent d'emblée dans un épisode dont je n'ai pas entendu parler dans ma jeunesse à Vresse-sur-Semois – village que j'ai quitté en 1943 – alors que je connaissais l'existence du maquis de Vresse.

On se trouve au sein de l'action dès les premières pages où sont évoqués les parachutages d'armes, principalement au camp de la Croix-Scaille (500 m d'altitude). En page 20, on mentionne un rexiste abattu à Petit-Fays dans la basse Semois, sur un des lacets de la route descendant vers mon village, épisode dont j'étais au courant. En effet, mon oncle Jean avait quitté Bruxelles pour Vresse pendant la guerre et fait partie du maquis, chargé sur le plateau de Conrade de la réception des parachutages et de leur envoi vers les régions voisines.

Les activités mentionnées dans l'ouvrage sont évidemment plus amples, elles représentent un niveau d'actions et de combats tel, qu'il entraîne de nombreux morts et l'envoi de prisonniers dans les camps de concentration.

En septembre 1944, la bataille de Graide (p. 39 à 47) marque quasi la fin de la guerre mais elle provoque une perte importante en vies humaines. Les Américains arrivent à Gedinne le 6 septembre. Le retour à la vie civile est immédiat, l'armée secrète étant une organisation éphémère.

Un monument est inauguré en septembre 1945. Monseigneur Charrue, l'évêque présent, était déjà en service avant mon retour à Bruxelles en 1943. En 1964, lors de la fête du vingtième anniversaire de la bataille de Graide, un autel a été réalisé (photo p. 38).

Entre-temps, la paix revenue avait dispersé les protagonistes, et les souvenirs ont fait place à la nouvelle vie. Une nomenclature émouvante des hommes concernés par les événements relatés complète cette évocation.

Notons encore que Jacques Bellière, donateur du document à l'APA, précise qu'à la même époque il était engagé dans le maquis de Rochefort.

José Dosogne

Autobiographies éditées

Philippart, Odette, *Tous contes faits. La Ballade de Mélie*, Héவில்lers, Ker éditions, 191 p., 2013 [MLPA 00384]

Écho de lecture

Plus que les titres, ce sont souvent les sous-titres qui lèvent un coin du voile. Tel est le cas du roman d'Odette Philippart *Tous contes faits*, dont le sous-titre, *La ballade de Mélie*, en fait un récit autobiographique.

Car Mélie, c'est Odette enfant puis adolescente. Le ton est celui-là : Odette Philippart plonge dans son enfance et se poste juste à côté de la petite fille qu'elle était. Elle se joint à elle, accompagne son regard, met en mots ce qu'elle a vu et connu pour la première fois et dont le sens ne pouvait qu'être ébauche instinctive. Le ton est donné par ce partage de la perception d'une enfant qui grandit, et des questions qui surgissent de découvertes incessantes, comprises et repoussées à la fois. Adulte, elle, Odette, offre à Mélie ce que l'enfance ne peut que subodorer : mettre des mots sur ce qui va arriver – devenir adulte, quitter l'enfance – et dire l'inéluctable de cela. Sans prétendre posséder aucun dernier mot.

La ballade est la chanson du récit qui dès les premières lignes prend son rythme, sa cadence. La ballade est également, si l'on joue sur l'homonymie, balade dans un monde qui s'élargit lorsqu'on emprunte son chemin, parce que chaque pas y croise de la nouveauté – des événements, une sensibilité – et requiert de la compréhension (celle de ce monde toujours plus complexe, ambigu, contradictoire lorsqu'il est découvert). Avec lequel il est nécessaire de composer. Quelle liberté peut y être envisagée ? C'est l'une – la principale peut-être – des questions implicites qui courent d'un bout à l'autre de cette ballade...

Mais le récit est aussi une « histoire de.... » comme disent les historiens. Un chercheur actuel voulant esquisser une certaine Belgique, au mitan des deux XX^e siècles, trouverait ici matière à maintes études (entendons : le premier XX^e siècle, celui d'avant la Seconde Guerre mondiale, qui tient encore beaucoup du siècle précédent par le choc brutal de la Révolution industrielle. Le second, à travers les Trente glorieuses, file jusqu'à nos jours – vivant à son tour, peut-être, ses derniers instants...). Histoire de la vie ouvrière (d'un charbonnage : secteur d'activité emblématique de l'industrie belge et de la réussite économique du pays), l'histoire de l'habitat, de la relation aux objets du quotidien, des mentalités, des rapports sociaux.

Les charbonnages donc. Ceux du Limbourg, *le méprisé Limbourg*. Celui de Eisdén (site qui est aujourd'hui très exactement celui du... Maasmechelen Village !) : « De la mine ne reste que la carcasse ajourée des tours à molettes. Celles-ci servent de curiosité touristique à côté de boutiques de luxe aux couleurs de pacotille ».

Être une enfant, avoir un petit frère, des parents. Habiter une maison de la Cité de ces charbonnages spatialement organisée pour respecter les hiérarchies sociales (le « beau petit gravier blanc » strictement réservé à l'entrée des villas des ingénieurs). Population tôt bigarrée : Polonais, Slovènes, Hongrois, Italiens, Wallons et Flamands bien sûr (la langue de la Cité ? le mélange de celles de tous). L'occupation allemande,

les prisonniers russes. La peur des combats tout proches, la libération, le retour d'un déporté qui entre seul dans une maison vide sans qu'on en sache exactement la raison. Le pensionnat catholique pour jeunes filles à Huy (« première sonnette, premier matin, première prière, première hâte, première file indienne pour se rendre à la messe »), le retour dans un foyer qui appartient désormais au temps des vacances (« Mélie connaît le mot *nostalgie*. Elle ne sait comment s'appelle la coulée grise, douce, timorée, qui lui descend de la gorge aux genoux. *Vive les vacances...* »). Devenir une adolescente, entretenir des amitiés privilégiées et se découvrir des confidentes. Les humanités à Liège, dans l'émergence d'une société de l'après-guerre, autre : ce n'est pas encore la chance de voir la mer mais le monde moderne lui arrive au travers de ses camarades de classe les plus émancipées, « la valse des ongles, des bouches *Rouge Baiser*, des sourires entendus, des messages énoncés à lèvres immobiles ». Une auto familiale, « un sentiment de libération : ils ont des sous. Pas trop. Un peu quand même ».

Le livre comporte quatre parties. Les deux premières, « 1940-1944 » et « 1944-1949 » constituent la très grande majorité des pages. Trois pages seulement pour la suivante, « 1949-2009 ». « 2009 », la dernière... « 2009 », sept pages bouleversantes dont ces lignes ne diront presque rien. La parole est à Odette. Mais le mouvement qui d'une certaine manière allait d'Odette vers Mélie, s'inverse également. Alors au chevet de sa mère très âgée, Mélie rejoint Odette. Au chevet de leur unique mère, toutes deux sont son enfant. Ainsi, au bout du récit, ce n'est plus seulement Odette qui prête ses paroles adultes aux pensées, à l'esprit de l'enfant qu'elle était. C'est aussi Mélie qui a rejoint Odette – comme l'enfant garde une place toujours auprès de l'adulte depuis longtemps advenu. « 2009 » est le dernier mot du poète, celui qui en réalité commence tout ce qui précède. Celui qui commande au poète d'écrire. Le présent convoquant le passé à la lueur du jour.

Emmanuel Guise

Fizaine, Marie, *Mes Vacances à Valansart, Les Équipes rurales, Régionale de Gaume, 1989* [MLPA 00377]

Écho de lecture

Dans un petit livre publié en 1989 par « Les Équipes Rurales, régionales de Gaume », Marie Fizaine raconte joliment les grandes vacances tranquilles qu'elle a passées à Valansart, avec ses sœurs, durant quelques années de son enfance, chez leurs tantes maternelles Louise et Anna.

Celles-ci habitaient une *bonne maison grise* avec un grand jardin. Une étable et une remise flanquaient cette maison.

Marie Fizaine évoque non sans nostalgie le régulier déroulement des jours et des travaux chez ses tantes. Quant à l'oncle Charles, le mari d'Anna, il *se partage[ait] entre les travaux des champs à Valansart et à Jamoigne*.

C'était une joie *des plus pures* pour la narratrice d'être réveillée par le chant des coqs avant de se retrouver parmi les poules, les canards, les oies, les dindons, pendant que

l'une des tantes effectuait la traite matinale des vaches tandis que l'autre tante était au jardin pour récolter la provision quotidienne de légumes.

Le lundi était le jour de la lessive qui se faisait à l'une des deux fontaines de Valansart. Le jeudi était celui du pain – *il n'y en a pas deux comme tante Anna pour faire le pain*. Le vendredi était le jour des cochons, leur auge était nettoyée à fond. C'était aussi le jour des crêpes dont la dégustation était un festin pour Marie.

Le dimanche matin on se rendait à Jamoigne pour assister à la messe (il n'y a pas d'église à Valansart). Le repas de midi témoignait que tante Louise possédait une grande maîtrise de l'art culinaire. En parlant du repas dominical, Marie se rappelle qu'elle entendait beaucoup de choses mais ne comprenait pas tout, sans pouvoir poser de questions car les enfants devaient se taire, manger en silence. L'après-midi du dimanche était occupé par une promenade jusqu'à Prouvy où habitaient l'oncle Félix, chantre de l'église, et son épouse, Marguerite. Cette dernière, qui faisait sonner les cloches, était extrêmement serviable, toujours disposée à aider son prochain.

Au début de son récit Marie a décrit les journées où l'on rentrait les foin. En le terminant elle se souvient que la dernière semaine d'août apportait *prunes, pommes et autres récoltes savoureuses, alors qu'au grenier les céréales nouvelles avaient trouvé leur place (la paille neuve a rejoint le foin)*.

À la narration de ses vacances à Valansart Marie Fizaine ajoute quelques pages consacrées à la célébration de fêtes en famille, à *l'histoire d'amour* des parents de sa nièce et à une légende contant les mésaventures d'une certaine Célinie qui l'éloignent de son fiancé qu'elle finira miraculeusement par retrouver.

Raymond Du Moulin

Amaury, Laurence, *La ferveur de vivre. Contes bariolés*, Barry, Chloé des Lys, 224 p., 2012 [MLPA 00388]

Écho de lecture

Une seule des nouvelles est ici considérée : « La fausse brune avec une botte verte ». Son importance apparaît dans la table des matières. L'auteure tient à préciser les morceaux de musique à écouter durant la lecture de chaque conte. (À titre d'exemple pour celui-ci : la *Malaguena* mexicaine, le *Concerto d'Aranjuez*, le *Balletto* de Weiss, la *Valse créole* de Lauro, la *Sérénade espagnole* de Malats).

Dédiées à Jean Chasse, les 90 pages débutent par une référence aux fées et aux rêves nocturnes, répétitifs... *qui nous marquent de leur empreinte indélébile – tels ceux dont parle Verlaine et qu'il nomme les « rêves familiers »*.

Le premier rêve angoisse l'auteure et le second l'intrigue. Il s'agit d'un logis à surprises – comme on peut en aimer dans la vie, dans la recherche de leur âme, de leurs maléfices ou de leur charme.

Des amis ou compagnons surgissent. Ivan, Eugène... Le pays basque est évoqué. Au retour, la France est traversée pour revenir à Mons où des lettres sont lues, souvent énigmatiques.

La page 192 révèle un commentaire qui éclaire cette *longue nouvelle* quant à ses racines autobiographiques. Le récit, pour remplir la pochette secrète de la mallette contenant la liasse de lettres trouvées, reprend des extraits de l'échange épistolaire entre Jean Chasse et l'auteur de 1982 à 2002, et prolongé après 2002, intitulé *Chorégraphies de la lettre*. Leurs missives trouvent donc ici un autre environnement littéraire de prédilection :

« Toutes sont placées sous le triple signe de l'amitié, de l'humour et du besoin vital d'écrire. Il s'agit, selon le mot de Jean Chasse, de *joutes verbales* qui rejoignent la philosophie de Beaumarchais (*Dépêchons nous de rire de tout...*) : ces joutes aident réellement à traverser les épreuves que la vie nous inflige... »

José Dosogne

***Filles de mai, 68 mon Mai à moi, mémoires de femmes*, (sous la coordination de Monique Bauer), éditions Le Bord de l'Eau, (préface de Michelle Perrot), 164 p., 2004, [MLPA 00372]**

[Exemplaire dédié, offert à l'APA-AML par Monique Bauer à l'occasion des Journées de l'Autobiographie de l'APA 2015 à Ambérieu-en-Bugey.]

Liste des auteures :

Bellégo, Isabelle ; Boccara Mireille ; Bonnot-Jörgens, Françoise ; Cambronne-Desvignes, Chantal ; Derrienic, Jocelyne ; Devi, Clara ; Dupuy, Sylvette ; Fanton, Salima ; Feig, Anne ; Fresnel, Marie-Claude ; Gipouloux, Simone ; Haccard-Perrin, Florence ; Herlin, Luce ; Lévy, Christine ; Manet, Marie ; Moyroud, Gisèle ; Page, Marion ; Raynaud-Boucher, Martine ; Roux-Calviera, Line ; Ruata, Ada et Solis, Julieta.

Écho de lecture

De 2000 à 2003, le groupe d'écriture « 68 dans la mémoire des femmes » a réuni vingt-deux femmes de l'Association pour l'Autobiographie (France). Le texte *Filles de mai* paru en 2002 dans les *Cahiers de l'APA* a été édité ensuite en 2004 aux éditions du Bord de l'eau¹⁴ avec une préface de Michelle Perrot, professeure émérite d'histoire à l'Université Paris-Diderot, militante féministe, spécialiste de la condition ouvrière et réputée comme étant l'une des grandes historiennes des femmes.

Âgées de 15 à 54 ans en 1968, les auteures nous livrent avec sincérité et sensibilité ce que les événements de Mai 68 ont représenté pour elles. Elles répondent ainsi à la grande question posée par Michelle Perrot concernant le silence des femmes dans l'histoire.

La structure du texte comporte une soixantaine de mots-clés rangés selon l'ordre alphabétique, ce qui permet une lecture aisée par touches successives, tels que :

¹⁴ L'ouvrage peut être commandé sur le site de l'APA : <http://autobiographie.sitapa.org/publications/autres-publications/article/68-mon-mai-a-moi-memoires-de-femmes>

barricades, féministe, gauchiste, grève, interdit, liberté, luttes, manifs, militantisme, Nanterre, nostalgie, parole, politique, sexualité, tracts, université, vérité... Ce choix éclectique et judicieux embrasse l'ensemble des thématiques liées à cet épisode crucial de l'histoire. Les auteures témoignent de ce qui a changé un peu, beaucoup ou pas du tout dans leur vie, de ce qui les a bouleversées pour toujours, même si certaines ont éprouvé une sensation de vide après l'euphorie du *grand chambardement*.

Il est toutefois indéniable que le carcan du conformisme rigoriste de la société a perdu du terrain au profit de l'esprit critique, de l'imagination, de la créativité, de la spontanéité, de la liberté de parole et d'action, de la prise de conscience politique, de la libération des femmes (MLF) et de la sexualité, de la contraception, de l'avortement, du respect des minorités. Un large éventail d'avancées qui font qu'on a le sentiment d'avoir eu raison de se révolter, même s'il faut reconnaître que Mai 68 n'a pas été un coup de baguette magique résolvant tous les problèmes.

Au cœur de l'action, Julieta évoque Daniel Cohn-Bendit et ses plaidoyers enflammés : *Dany le Rouge. Nanterre, puis Paris. La rue, les manifs ; une flamme rouge en tête, joyeuse, réfléchie, iconoclaste et jubilatoire. Une flamme rouge qui embrasait la foule, éclairait les visages et les esprits, mettait le feu au vieux monde, chauffait les fesses des représentants de l'ordre établi. Un feu de joie.*

À l'heure du bilan, elle écrit : *La poussière est retombée... Mais elle est retombée sur un monde qui ne serait plus jamais tout à fait le même. [...] La contestation s'y était ouvert un passage qui ne se refermerait jamais complètement et qu'emprunteraient le libre arbitre, la remise en question des hiérarchies, la valorisation de l'autodiscipline, de l'autogestion, le désir d'autonomie et de responsabilité individuelle. Plus que tout, s'étaient peut-être imposés dans les esprits le droit à la désobéissance et le droit au rêve.*

En disant comme Chantal : *pendant ce printemps 68, je crois que j'ai commencé à oser vivre*, ou comme Michèle : *pour moi tout n'était qu'émerveillement : j'ai appris à parler, à exister, à aimer et à rire...*, les filles de mai nous rappellent qu'au-delà des barricades, des manifestations, de l'occupation de la Sorbonne, de la répression policière à coup de matraques et de grenades lacrymogènes, et des slogans qui restent gravés dans les mémoires (*Sous les pavés la plage, Il est interdit d'interdire, La chienlit c'est lui, Continuons le combat, CRS-SS, À bas l'État policier*), elles ont vécu un très joli mois de mai.

À n'en pas douter, il faisait beau en ce printemps de l'année 1968, tellement beau que tout semblait possible !

Claude Buchkremer

Dobbeleer, Georges, *Militer au XX^e siècle. Sur les traces de la Révolution*, éditions Léon Lesoil, (préface d'Alain Krivine), 265 p., 2009 [MLPA 00385]

Écho de lecture

C'est avec un très grand plaisir et beaucoup d'intérêt que j'ai lu l'ouvrage autobiographique de Dobbeleer.

Dans une préface, Alain Krivine salue ce *journal quotidien d'un militant révolutionnaire internationaliste né en Belgique*. Un ami, précise Krivine. *Avec la narration datée des événements clefs du XX^e siècle, auxquels il a été mêlé, Georges Dobbeleer nous plonge dans la vie quotidienne*

d'un révolutionnaire, estime Krivine.

Georges Dobbeleer raconte la Belgique d'après mai 68, les marches antiatomiques, la naissance du PWT (Parti Wallon des Travailleurs) après la période d'entrisme dans le PSB. Et aussi les grèves des mineurs du Limbourg et des dockers d'Anvers. L'antisindicalisme de la bureaucratie syndicale ne reconnut pas ces grèves.

Il salue la révolution d'avril 1974, au Portugal, et la naissance du syndicat polonais, *Solidarnosc*, sous la pression des ouvriers grévistes au chantier naval de Gdansk et leur leader Lech Walesa.

Dobbeleer évoque aussi longuement la personnalité brillante d'Ernest Mandel, leader de la IV^e Internationale. Il nous parle également plusieurs fois avec amitié de Pierre Le Grève. Il évoque aussi Jacques Yerna et son combat syndicaliste. Il éprouve une réelle sympathie et admiration pour le parcours du militant chrétien, Jean Van Lierde.

Arlette Dupont, Henri Vaume, Marthe Lambert, Marcel Slangen furent pour lui plus que des camarades.

La mort de Pierre Frank, le dirigeant trotskyste français, compagnon d'Alain Krivine, l'a beaucoup ému et sa première rencontre avec lui en 1953 l'a impressionné et l'a décidé à adhérer à la IV^e Internationale.

Cette lecture m'a donné un nouvel éclairage sur la personnalité, l'intelligence, la lucidité et le sens critique d'un camarade dont je n'avais pas toujours estimé les qualités à leur juste valeur.

Aujourd'hui, je suis fier et heureux de l'avoir connu.

Paul Doyen

**Hermanus, Merry, *L'ami encombrant*, 382 p., Éditions Luc Pire, 2013
[MLPA 00434]**

Écho de lecture

Pourquoi celui qui se qualifie lui-même d'ami des personnes qu'il a côtoyées dans l'administration et dans sa vie de militant socialiste, se déclare-t-il aussi *encombrant* ? C'est ce que Merry Hermanus tente d'expliquer en filigrane lorsqu'il retrace ses souvenirs. Présentés chronologiquement, les épisodes s'enchaînent tout naturellement. Les acteurs, qu'ils soient anonymes ou célèbres, sont croqués en quelques mots, souvent avec humour, parfois sur un ton grinçant, tantôt avec tendresse ou admiration, tantôt sans complaisance. Viennent d'abord les fonctionnaires que l'auteur a rencontrés au début de sa carrière. Tout lauréat d'un concours de recrutement qui a effectué un stage dans la Fonction publique à la charnière des années 1960 et 1970 reconnaîtra aisément les protagonistes, tant ils sont décrits avec justesse. La première affectation de l'auteur dans un service plus que poussiéreux déterminera sans doute son infatigable croisade pour une modernisation de l'administration.

Les choses se corsent lorsqu'en 1973, *l'ami encombrant* s'engage en politique au cabinet d'Irène Pétry, secrétaire d'État à la Coopération au développement, où il

découvre les frictions qui émaillent les relations entre les cabinets et l'administration. C'est en 1977 qu'il devient pour la première fois chef de cabinet : celui de Léon Hurez, ministre de la Fonction publique. Il exercera les mêmes fonctions au cabinet du ministre des PTT, Robert Urbain, ensuite à celui du vice-Premier ministre Guy Spitaels, et il fera son entrée au 16 rue de la Loi sous l'égide du Premier ministre Edmond Leburton. C'est là qu'il s'engagera dans les coulisses des nominations politiques, tâche ingrate qu'il assumera pour le PS jusqu'en 1995. On se rappellera certainement ce que Jacques Attali a écrit sur le même sujet : « nommer est le plus manifeste et le plus futile des pouvoirs, celui qui fascine le plus, qui attire le plus de convoitises, qui occupe le plus les conversations et mobilise le plus les esprits de tous ceux qui sont associés aux affaires publiques ».

L'auteur évoque ensuite ses petits déjeuners chez Guy Cudell, son admiration pour André Cools, ses fonctions de chef de cabinet du vice-Premier ministre Guy Mathot et ensuite du ministre-président de l'Exécutif de la Communauté française, Philippe Moureaux, qu'il côtoie depuis de longues années. Les deux hommes s'apprécient et, malgré tout, Merry Hermanus se veut lucide en égratignant son ami lorsque, d'humeur bougonne, celui-ci n'hésite pas à s'en prendre à lui. Quelques mauvais points seront aussi attribués sans ménagement à Elio Di Rupo et Charles Picqué qui viendront compléter cette galerie de portraits.

La carrière de l'auteur atteindra un nouveau sommet avec sa nomination en qualité de secrétaire général de la Communauté française en 1984. Élu député bruxellois en 1995, il démissionnera de tous ses mandats lorsqu'il sera impliqué dans les affaires INUSOP, Dassault et Agusta. Bien qu'ayant été condamné, il répète une fois de plus qu'aucune manœuvre de corruption ne peut être imputée au PS, comme il en a déjà témoigné dans son livre « L'Épreuve » paru en 1999. Persuadé d'avoir servi de fusible dans ces affaires et n'étant pas homme à se laisser faire, il rappelle que la Cour européenne des droits de l'homme accueille favorablement sa requête concernant la forme et les procédures dans les procès INUSOP et Dassault.

Tout au long de cet exposé sans langue de bois, l'auteur met sa passion pour l'écriture au service des multiples événements qu'il a vécus de près au cours de sa fulgurante ascension. L'arrêt INUSOP l'ayant condamné à dix ans de *mort politique*, l'ami encombrant ne put reprendre le premier échevinat de Jette qu'en 2006. L'attitude du nouveau bourgmestre aboutit à un profond malaise que Merry Hermanus ne se prive pas d'explicitier dans cet ouvrage paru à la veille de ses 70 ans et qu'il termine par une note positive en disant avoir retrouvé son équilibre auprès de sa famille qui n'a jamais douté de sa sincérité et l'a soutenu en toutes circonstances.

Claude Buchkremer

Mademba, Bay, *Il mio viaggio della speranza dal Senegal all'Italia in cerca di fortuna*, 61 p., 2011 [MLPA 00387]

Écho de lecture

« Mon voyage de l'espoir du Sénégal à l'Italie à la recherche de la fortune » est un petit livre contenant le récit d'un immigrant économique¹⁵. Son narrateur a grandi, entouré de huit frères et sœurs. Après le décès du papa, à l'âge de quarante-deux ans, les fils aînés devront travailler pour apporter une aide économique à la maman. Scolarisé jusqu'à seize ans, Bay Mademba prendra ensuite un emploi. Pour l'équivalent de quelque trois euros par jour, il travaillera chez un artisan qui fabrique des meubles. Soucieux d'apporter à sa maman un meilleur soutien, il aura d'autres activités : laveur de vitres d'automobiles, conteur (dans sa famille on est *griot* de génération en génération), enseignant de gymnastique. Le résultat de tant d'efforts ne le satisfaisant pas, il voudrait s'expatrier en Europe mais devant la difficulté d'obtenir un visa il décidera de rester en Afrique et de tenter sa chance en Côte d'Ivoire où de nombreux Sénégalais se sont installés et ont réussi.

En 1998, Bay quitte le Sénégal pour la Côte d'Ivoire où il restera deux ans. Il sera avec succès un vendeur de beaux vêtements, importés d'Europe, en solde. Hélas, dépouillé de ses économies à la suite d'une escroquerie, il retourne au Sénégal *con le pive nel sacco* : tout penaud. Il ne renonce pourtant pas à s'expatrier. Atteignant l'âge de vingt-six ans, il estime qu'il ne peut plus attendre et doit risquer le tout pour le tout afin de réaliser son rêve de l'Europe. Il n'obtiendra pas son visa pour l'Italie où vivent deux de ses frères et il recevra seulement un visa touristique de quinze jours pour la Turquie. Parti pour ce pays, il transitera à l'aéroport de Paris où il essayera de s'échapper mais il sera appréhendé et refoulé à destination d'Istanbul. Il y passera onze mois, vendant des montres pour assurer sa subsistance. Deux fois il tentera vainement de quitter la Turquie. Il sera arrêté et incarcéré pendant un mois et demi la première fois, pendant deux semaines la seconde fois. La troisième tentative sera la bonne. Parti avec cinquante-quatre autres migrants africains dans un minibus pour seize personnes, Bay rejoindra un bateau sur lequel il fera, en direction de la Grèce, une traversée éprouvante. Il atteindra finalement Rhodes où il vivra pendant trois mois dans un grand camp d'accueil avant de gagner Athènes. Dans la capitale grecque il logera chez une cousine et vendra des masques africains dans les rues.

Trois mois plus tard, Bay Mademba, muni d'une fausse carte d'identité française, s'embarque pour l'Italie qu'il désire irrésistiblement gagner. Ayant débarqué à Ancône, il prend le train pour se rendre, via Bologne et Florence, à Pontedera près de Pise, où habitent ses frères. Parvenu enfin *dans cette belle Italie*, Bay se demande ce qu'il va pouvoir faire en étant clandestin. Il admire les Italiens *riches d'une culture et d'une humanité immenses*. Partageant désormais leur vie, il cherchera à se mettre à la hauteur de leurs qualités et aussi à faire progresser le développement de sa personnalité. Ne voulant plus rien effectuer d'illégal, de hasardeux, il aura la chance de rencontrer un compatriote qui lui apprendra qu'il existe des coopératives où l'on peut acquérir des livres *africains* et les payer après les avoir vendus. Ce commerce de livres est tout à fait

¹⁵ Il a été acheté à son auteur devenu colporteur de livres, par Francine Meurice qui l'a rencontré sur une plage italienne en 2015.

en règle, – il s'exercera à la lumière du soleil. À la suite de cette rencontre, Bay pourra conclure avec un éditeur un contrat de collaboration grâce auquel il obtiendra la régularisation de sa situation.

Dès le début de sa nouvelle activité, Bay s'efforcera de trouver dans son offre de livres l'occasion de nouer une relation personnelle avec un client potentiel. Il l'appellera *frère*, ce mot étant couramment utilisé au Sénégal comme *un signe d'égard*. Il engagera la conversation et se rendra sympathique avant *d'attaquer* en priant son interlocuteur de faire une action humanitaire : *si tu m'achètes un livre, tu fais un beau geste de solidarité pour m'aider à soutenir ma famille lointaine*¹⁶.

Bay Mademba est heureux de son travail parce qu'il aime parler aux gens, parce que le contact avec l'être humain lui plaît tellement : *La rencontre avec l'autre a une valeur surnaturelle. C'est la rencontre avec une créature de Dieu ; se rapprocher de l'autre avec amour, c'est ressentir la présence du Tout Puissant.*

La vente d'un livre n'est pas seulement l'échange d'un objet contre de l'argent pour pouvoir vivre et aider la maman. Les livres que Bay aime vendre offrent de la poésie et de la beauté à ses clients, très souvent des personnes qui ne fréquentent pas les librairies. Bay se montre toujours de bonne humeur. Il cherche à faire rire celui ou celle qu'il aborde. Ses *avances* ont généralement du succès mais, malgré sa bonne volonté, il lui arrive tout de même de se heurter à un comportement hostile, à une manifestation de racisme. Il ne se laisse pourtant pas abattre et ne se décourage pas. Il connaît d'autres moments difficiles lorsque la nostalgie du Sénégal se fait insoutenable. Heureusement, il a des amis auprès desquels il trouve du réconfort. Il aimerait avoir une fiancée italienne mais *toujours il y a quelque chose qui rend cela difficile*. Méfiance et crainte font obstacle, ouvertement ou subtilement.

Bay Mademba termine son récit en relatant une conversation qu'il a eue dans un train avec deux Italiens. L'un parlait avec une certaine bienveillance des immigrés mais il leur reprochait de vouloir *profiter d'eux*, de vouloir profiter des services publics, d'avantages sociaux qui ont coûté aux Italiens des années de luttes et d'efforts. L'autre interlocuteur *montrait qu'il avait parfaitement compris que nous sommes, nous les immigrés*. Il disait que *tous ces gens qui viennent chez nous le font parce que nous avons créé une situation qui encourage la migration à la recherche d'une vie meilleure*. Il ajoutait que les Occidentaux ne peuvent oublier leurs responsabilités de colonialistes et d'esclavagistes. En écoutant ces propos, Bay pensait à l'île sénégalaise de Gorée d'où partaient des vaisseaux chargés d'esclaves.

Au récit autobiographique de Bay Mademba s'ajoute une narration intitulée : « Du Sénégal aux Canaries et retour », qui décrit l'émigration de nombreux Sénégalais vers ces îles, *une marée de clandestins à l'assaut de l'Espagne*. Le gouvernement Zapatero a renvoyé ces migrants au Sénégal mais il a accordé une généreuse aide financière au développement de ce pays.

Raymond Du Moulin

¹⁶ N.B. C'est parce qu'il était présenté comme un récit autobiographique que le livre a été acheté...

Giovanni, Fiorella, *Paris, ma vision 1962-2010, suivi de Les chats du Marais et les animaux de Paris*, photographie(s) par Fiorella Giovanni, France Libris, 2015, 206 p., 200 photos couleurs, ISBN 978-2-35519-358-3, [MLPA 00338]

Présentation

Très beaux clichés de Paris de la photographe Fiorella Giovanni égrenant 50 années de regard construit au fil du temps, légendés par elle en quelques mots signant ainsi une autobiographie discrète, sa vision de Paris. Un journal – les photos sont datées et localisées dans les aphorismes poétiques ou humoristiques des légendes – qui joue sur la métaphore de la révélation qu'est la photo.

Écho de lecture

À part quelques lignes (de une à cinq maximum) qui accompagnent les photographies et la quatrième de couverture, l'intention évidente de l'auteure est de faire parler les images qu'elle tient à donner de Paris.

Son intention est claire : ce *résumé* de Paris est bien à elle, « à sa façon, et sa vision d'une ville magnifique ». Les dates en sont formellement exprimées : de 1962 à 2010.

Ses autres titres présents dans le prologue mentionnent Venise, l'Italie, Un chat, Les chats, Mes chats – ainsi que les dates allant de 1999 à 2015. Fiorella Giovanni se présente comme « écrivain et photographe d'art depuis 1993 ».

Mon propre inventaire de mes voyages à Paris énumère une centaine d'images dans la même période, allant de 1966 à 2015, au long d'une cinquantaine d'années qui m'ont moins livré des « vues » qu'une « vision » de la ville. Car on ne reste pas indemne de se livrer tout entier à « l'action de voir » cette capitale. Il s'agit « d'une manière de percevoir » ce qui est exprimé, vu et ressenti. La perception devient une révélation et une sensation. C'est ainsi qu'on peut dire : « j'ai une autre vision que vous ».

En fait, l'auteure ne parle des chats et des animaux qu'à partir de la page 177. Les vues sont plus intimistes. « Son chat. Les chats. Le chien. Les moutons. »

Cependant, le cadre demeure Paris : les quais, Notre-Dame, le Quartier latin, la bouche de métro, les artisans, les arbres, la colonne Morris, les vitrines, etc.

Et les animaux resurgissent : sous forme de gargouilles !

Les toitures de zinc et les cheminées en séries ne sont pas oubliées ; elles me rappellent le miracle de leur découverte éblouie dès la fin des années 1960.

La Samaritaine se révèle comme on ne l'a jamais vue. Et l'immensité géographique du parc du Luxembourg. La pointe de l'île, tantôt habitée, tantôt vide de curieux. Le jeu géométrique des parallèles et des verticales créées par les bancs et leurs dossiers, les troncs rectilignes, les réverbères orgueilleux, énigmatiques, dans leur droiture fonctionnelle.

En comparant nos dates, la surprise naît : je suis sûr, désormais, d'avoir croisé et vu de près Fiorella Giovanni, quelque part, dans Paris.

José Dosogne

de Régnier, Henri, « L'entrevue », in *Récits vénitiens*, La Bibliothèque, L'écrivain voyageur, 2004

Écho de lecture

Une plaque de pierre gravée, apposée en 1948 sur le mur du jardin de la Ca' Dario, près du charmant Campiello Barbaro, honore la présence du célèbre écrivain Henri de Régnier en ce palais¹⁷. Elle nous dit : « Dans cette vieille maison des Dario, Henri de Régnier, poète de France, vécut *Veneziamente*¹⁸ et écrivit de 1899 à 1901 ».

L'écrivain se disait atteint de folie vénitienne. Elle le conduisit maintes fois à résider de longues périodes à Venise. Il la décrivit. Il raconta son atmosphère particulière. Comme un vrai Vénitien, il avait ses habitudes, rencontrait des connaissances, déjeunait en ville, s'asseyait *sous le chinois* au Florian. Venise lui offrit ce qu'il aimait : solitude et silence.

Sa nouvelle, « L'entrevue », se lit comme l'autobiographie d'un séjour.

Lors de son arrivée, sa chambre de Ca' Dario était occupée. Il avait oublié de téléphoner sa venue. Son ami Tiberio Prentinaglia lui indiqua une location dans un palais très délabré près de l'église des Carmini, sans quitter le *sestiere*¹⁹ de Dorsoduro. Il lui apprit la disparition d'un petit buste au musée civique. L'écrivain loua le *mezzanino*²⁰ de la signora dans son palais mal entretenu depuis longtemps. Un soir, il remarqua d'étranges reflets sur un mur-miroir de son salon. Une situation troublante naissait...

Il se promenait, foulait les dalles sonores des ruelles, se rendait à la trattoria du quartier et évitait ainsi la Piazza²¹. Le temps s'écoulait doucement. Il réfléchissait de longues heures au salon et suivait les arabesques serpentant sur les murs. Quand le jour baissait d'intensité, les étranges reflets apparaissaient.

Que se passa-t-il ? Il se réveilla à la clinique de l'île de la Giudecca. Le petit buste ? Il était à nouveau visible dans sa vitrine du musée civique.

J'ai habité plusieurs fois chez une Vénitienne, à côté de la Ca' Dario. Elle me fit découvrir cette plaque gravée en l'honneur de l'écrivain français. Si Henri de Régnier avait pu séjourner dans sa résidence vénitienne comme à l'accoutumée, lui aurait-elle rendu son séjour plus favorable ? Aurait-il évité les événements du *mezzanino* et la clinique de l'île de la Giudecca ? Des années après, la Ca' Dario fut déclarée *maudite*. Des propriétaires successifs y moururent.

Fiorella Giovanni

¹⁷ Sa façade mosaïquée donne sur le Grand Canal.

¹⁸ Comme un vénitien.

¹⁹ Le quartier Sestiere.

²⁰ *Mezzanino* : appartement dans un palais au plafond plus bas, plus facile à chauffer en hiver. Dans les palais anciens, on trouve souvent un *mezzanino* en-dessous et un autre au-dessus d'un appartement à hauteur de plafond normale (d'après Franco Filippi, écrivain et éditeur vénitien).

²¹ La Piazza San Marco.

Dossier : les journaux personnels²²

Ce premier dossier consacré aux journaux personnels propose trois *croquis de lecture*. Philippe Lejeune désigne ainsi l'écho de lecture pour l'opposer à un résumé des informations du texte²³. Le croquis de lecture, utilisé ici pour un commentaire plus vaste qu'un écho mais de même nature, désigne ainsi la description d'un document autobiographique dans « le but de transmettre une vie en déchiffrant ces traces forcément limitées et allusives, mais en même temps saisissantes dans leur allure elliptique »²⁴.

Pour le premier, le *Journal anonyme*, Raymond Du Moulin fait émerger petit à petit, d'un cahier anonyme contenant un Journal, le personnage de la jeune diariste en se fondant seulement sur les données du manuscrit. Il découvre ainsi son nom, son âge, sa famille, en recoupant les indices dont le journal a pris note et peut ainsi identifier son auteur. C'est l'énigme de l'anonymat du journal qui a engendré la lecture-enquête, débordant les limites d'un écho de lecture habituel, mais aussi la sympathie suscitée par la découverte d'archives familiales similaires ; puisque les grands-parents et les parents de Raymond Du Moulin se sont trouvés dans le même contexte que celui de Lucette pendant la guerre 1914-1918.

Pour les deux autres, le *Journal* de Paul Spaak et le *Journal* de Sara Huysmans, Louis Vannieuwenborgh et Francine Meurice utilisent la même démarche pour faire émerger les figures des diaristes à partir de leurs journaux personnels. La lecture-enquête fut suscitée dans ce cas par le fait que ces écrits restaient inexplorés depuis de longues années dans les archives des AML, alors que leurs auteurs sont reconnus pour leurs autres écrits ou leur rôle dans la vie culturelle belge. En les lisant, l'APA-AML en préserve la mémoire et élargit également l'inventaire des journaux personnels inédits repérés dans les archives des AML.

Francine Meurice

Un journal anonyme

[De Schepper, Lucette], *Journal anonyme*, 150 p., 1917-1918 [MLPA 00374]

Présentation

« Voici quelques précisions concernant la façon dont je suis entrée en possession de ces manuscrits.

Tout d'abord il faut que je dise que mon mari et moi, nous aimons les librairies de vieux livres et nous les fréquentons souvent, que ce soit en Allemagne, en France ou en Belgique.

En 2006, dans une de ces boutiques en Bourgogne, j'ai demandé au libraire s'il n'avait pas un journal intime (je pensais à un journal intime édité). Aussi ce fut une belle surprise quand il me montra un magnifique agenda des « Grands

²² Expression utilisée depuis 1990 par Philippe Lejeune, et faisant consensus chez les apaïstes, pour désigner un journal à usage ou contenu personnel en l'opposant à un journal conçu pour des usages professionnels ou collectifs. L'expression *journal intime* comporte plusieurs inconvénients décrits par Philippe Lejeune dans *Écrire sa vie, Du pacte au patrimoine autobiographique*, Éditions du Mauconduit, Paris, 2015, p. 82.

²³ *Idem*, p. 54.

²⁴ Commentaire de Philippe Lejeune pour désigner ce type d'article (courriel : janvier 2016).

magasins du Louvre » de 1891, aux pages remplies d'une écriture fine. Les plaisirs que me donna cet *objet magique*, je les ai décrits dans la page blanche de la *FAR (La Faute à Rousseau)* de février 2007.

Depuis je suis à l'affût de ce genre de manuscrits et j'en ai trouvé quelques-uns : deux au marché aux puces (un à Düsseldorf : le journal d'une jeune fille de 14 ans écrit en 1932-1933, un à Vienne : deux gros agendas écrits en 1959-1960 par une femme de 30 ans de Mauthausen, et les deux derniers à Liège, dans une bouquinerie du centre).

Tous les ans, entre Noël et le Jour de l'An, mon mari et moi, nous allons à Liège pour rendre visite à des amis. Nous ne manquons pas de visiter les librairies, entre autres celles de livres anciens et d'occasion. Malheureusement, en décembre 2013, notre boutique préférée était fermée, nos amis nous ont informés du décès du libraire. Nous étions vraiment tristes. Nous lui avons acheté beaucoup de livres très intéressants. Je lui demandais régulièrement s'il avait des journaux intimes manuscrits. Une fois, il y a 4 ans, il m'a répondu par l'affirmative et m'en a présenté deux, que j'ai tout de suite achetés.

Après les avoir lus, j'hésitais à les donner à l'APA car ils me semblaient faire partie du patrimoine belge. C'est pourquoi je me suis décidée à les offrir à l'APA-AML. »

Françoise Bonnot-Jörgens

(Extrait d'une lettre adressée à l'APA-AML, le 20 août 2015)

Le Journal de Lucette ou « Mon journal en exil »²⁵, un croquis de lecture de Raymond Du Moulin

Le cahier anonyme contenant ce *Journal* a été offert à Francine Meurice pour le fonds APA-AML par Françoise Bonnot-Jörgens, de l'APA/France, qui l'a acquis chez un bouquiniste lors d'un passage à Liège. Francine et Françoise se sont rencontrées en juillet 2015 à Ambérieu-en-Bugey aux Journées de l'autobiographie organisées par l'APA/France.

À l'évidence, la plume rédactrice du journal est celle d'une jeune fille belge réfugiée aux Pays-Bas. Dans les premières pages, le lecteur découvre, au détour d'une phrase, que cette jeune fille se prénomme Lucette. Son père est un officier interné aux Pays-Bas. Le journal nous introduit donc dans le milieu des militaires belges qui, en 1914, sont passés aux Pays-Bas. Les autorités de ce pays, soucieuses de sauvegarder leur neutralité, ont décidé de les interner jusqu'à la fin de la guerre. Lucette nous fait rencontrer de nombreux officiers parmi lesquels plusieurs généraux, notamment le général Werbrouck. Celui-ci était le chef d'état-major du gouverneur de la Position fortifiée d'Anvers dont les troupes ont franchi la frontière hollandaise, le 10 octobre 1914, pour ne pas être capturées par l'assaillant allemand victorieux. Le père de Lucette est un grand ami du général Werbrouck, interné à Zwolle, qui vient le visiter à La Haye.

²⁵ C'est ainsi que l'auteure appelle son journal.

« Scheveningue, 14 avril 1917 » : ce sont les premiers mots du journal de Lucette. Elle est de retour dans ce faubourg balnéaire de La Haye après avoir passé les vacances de Pâques à Zwolle, avec sa sœur, dans une famille belge. Durant ce séjour elle a assisté, le 8 avril, à un *Te Deum* célébré à l'occasion de l'anniversaire du roi Albert, dans une jolie chapelle réservée aux Belges. Elle a été très émue par cette cérémonie patriotique regroupant *trois cents déracinés* [internés ou réfugiés belges] *perdus dans le Nord de la Hollande*. Le lendemain avait lieu, autour d'une revue, une fête belge à laquelle étaient invités des Hollandais. Une version en français de la revue précédait une version flamande dans laquelle Lucette a trouvé moins de finesse d'esprit. Lucette relate aussi une *délicieuse soirée* chez ses hôtes. Elle s'était procuré *les musiques de la revue afin de chanter les couplets ensemble*, ce qui lui a permis d'admirer la voix du général Werbrouck. Revenue à La Haye, Lucette assiste à une grande fête patriotique belge. De nombreux militaires belges ainsi que des diplomates représentant les pays alliés occupent les places d'honneur. Cinq *tableaux vivants* sont présentés à la gloire des combattants belges de Liège, Haelen, Aerschot, Anvers et du front de l'Yser.

Sous la date du 4 mai, le lecteur du Journal apprend qu'un prêtre français, officier réformé après avoir été blessé au combat, qui a été envoyé aux Pays-Bas *pour faire de la propagande*, a donné une conférence à Zwolle. Il a trouvé les Zwollois assez froids, tout en se montrant très généreux lors d'une collecte (en un autre endroit de son Journal, Lucette note qu'un journal ouvertement *pro-boche* est publié à Zwolle). À Arnhem, le prêtre conférencier a parlé devant un auditoire très francophile. Le 9 mai, Lucette décrit longuement l'action, inspirée des grands événements survenus depuis juillet 1914, d'un film qu'elle a trouvé *superbe* : « Les mères françaises ». Le scénario est du célèbre écrivain Jean Richepin. La grande actrice Sarah Bernhardt interprète l'un des rôles principaux. *En voyant ce film, jamais je n'ai eu autant de chagrin*, écrit Lucette qui ajoute : *Dans les tristes temps de guerre que nous passons, à côté des milliers de héros qui offrent leur sang pour défendre la cause sacrée du Droit, se trouvent aussi celles qui restent à la maison : les mariées et les mères ont droit à notre admiration*. Le 15 mai Lucette écrit que *sur notre recommandation* le général Werbrouck, de passage à La Haye, est allé voir le *merveilleux* film « Les mères françaises ». Elle recopie ensuite plusieurs poèmes patriotiques belges et français avant de transcrire une « Lettre ouverte aux enfants belges réfugiés en Hollande ». L'attention de ces enfants, qui vivent très tranquilles, rient et mangent bien, est attirée sur les conditions de vie en Belgique. L'auteur de la « Lettre » prie instamment ceux à qui il s'adresse d'apporter leur contribution à l'œuvre du *Dubbeltje belge*. Les Belges se trouvant aux Pays-Bas font de cette œuvre, à partir de la piécette hollandaise de vingt centimes, des dons au profit de leurs compatriotes vivant sous l'Occupation.

Quelques pages plus loin, Lucette a collé un article qui présente un bilan de la section de Zwolle du *Dubbeltje belge*. Cette section a reçu au total 3600 florins. L'article souligne que les collaborateurs du *Dubbeltje belge* méritent la reconnaissance de la Belgique occupée. Plusieurs collaborateurs sont cités. L'un d'eux est une collaboratrice : mademoiselle Lucette De Schepper. Il n'y a pas de doute : le lecteur du Journal de Lucette connaît désormais le patronyme de la narratrice !

Ce nom, nous le retrouverons dans un article relatif au troisième anniversaire de l'entrée en Hollande, le 18 octobre 1914, de gendarmes du Limbourg et de soldats qui avaient bravement participé à de nombreux combats *sous les ordres du général De Schepper*. Il n'y a pas de doute non plus : ce dernier est le père de Lucette ! À côté de

l'article concernant le *Dubbeltje belge* est collé un article de « L'information » de Paris qui rend *un bel hommage au mordant et à l'audace* des soldats belges. L'auteur du présent compte rendu de lecture n'a pas été peu surpris en constatant qu'aux Pays-Bas durant la Grande Guerre on lisait « L'Information », un quotidien dont son père a été le correspondant à Bruxelles de 1908 à 1914 et de 1919 à 1940.

Lucette avoue implicitement qu'elle s'ennuie le dimanche : *j'ai passé (par exception), écrit-elle, un très agréable dimanche en compagnie d'un officier hollandais et de sa fille que j'aime beaucoup.* Cet officier est charmant et tient des propos qui font rire Lucette aux larmes. Par contraste, en assistant à l'enterrement d'un lieutenant décédé des suites de blessures reçues au cours de la défense d'un fort d'Anvers, Lucette connaît un moment bien émouvant. Des officiers belges *venus de tous les coins de la Hollande*, des officiers hollandais ainsi que les attachés militaires français, anglais et russe étaient présents. Lucette ajoute qu'après la cérémonie le général Werbrouck et un capitaine *sont venus dîner à la maison.* Une semaine plus tard, le père de Lucette reçoit une nouvelle visite d'un trappiste hollandais qu'il a connu en Belgique. Au commencement de la guerre ce moine *était plutôt pro-boche mais il a complètement changé d'opinion*, observe Lucette qui a, semble-t-il, un esprit quelque peu caustique.

Au début du mois d'août 1917 la sœur de Lucette part pour l'Angleterre : elle va se marier à Londres. Elle s'embarque à Rotterdam mais le bateau restera quelques jours à Hoek van Holland où il attendra le moment propice de filer droit sur l'Angleterre. Un co-passager belge de la sœur de Lucette est un haut fonctionnaire du Ministère de l'Instruction publique qui, pour entrer en Hollande, *a passé sous le fil de fer.* Il refusait de se soumettre à une mesure dictée par l'Occupant suivant laquelle des fonctionnaires travaillant à Bruxelles seraient transférés *dans la capitale wallonne*, autrement dit à Namur. En septembre, Lucette a passé *quinze jours délicieux* à Zwolle. Elle était heureuse de revoir tous ses amis belges. Elle regrette de n'avoir pas pu aller à Deventer et à Appeldoorn pour retrouver des amies hollandaises. Des circonstances familiales l'obligeaient à retourner chez elle plus tôt que prévu. Une visite impromptue fera un grand plaisir à Lucette, celle d'un *capitaine de marine qui est de nouveau en Hollande pour emmener 300 jeunes gens presque tous échappés de Belgique.* Leur destination n'est pas indiquée par Lucette mais ce ne peut être que l'Angleterre d'abord, le front de l'Yser ensuite. Quant aux modalités de la réalisation d'une telle opération, le lecteur du journal de Lucette reste sur sa faim !

Fin octobre, Lucette connaît un moment de dépression. Elle se sent assez confinée en Hollande et dit s'y morfondre. Un film *empoignant* la distraira de cette morosité. Sous le titre « *Strijdkreet om Vreden* » ce film montre notamment les horreurs commises par les *Boches* mais, très habilement, en usant d'artifices pour que *la légation allemande ne se plaigne pas au gouvernement néerlandais (le tour est bien joué, souligne Lucette).*

Le 2 janvier 1918, Lucette regrette que les visites de circonstance qui occupent le premier mois d'une année vont mettre à l'épreuve sa résolution de tenir plus assidûment son Journal. Si ces visites du Nouvel An ne sont *pas toujours amusantes* la visite du général Jamotte et de son épouse sera particulièrement agréable. Le général Jamotte commandait le 5^e secteur de la Position fortifiée d'Anvers. Le colonel Charlier, futur grand-père maternel de l'auteur du présent compte rendu de lecture, se trouvait dans ce secteur le 10 octobre 1914 lorsque les Allemands se sont emparés d'Anvers.

Le 5 janvier 1918, Lucette relate l'arrivée *à la gare électrique* de La Haye de

250 prisonniers de guerre anglais transférés d'Allemagne. Une foule les attendait, composée de Belges, de Hollandais et de ... *Boches*. *Lorsque le train entra en gare, de formidables hurrah éclatèrent. [...] Après une longue attente dans la neige, [...] les braves tommies défilèrent lentement et en silence. [...] Ce qui me faisait plaisir c'était d'entendre des Hollandais crier « England for ever », « leve England ».* C'était émouvant de voir ces malheureux qui dorénavant seront libres car on est très bon pour les internés. Il n'y a pas d'invalides parmi eux. Ceux-là sont arrivés à Rotterdam pour retourner dans leur patrie.

Lucette aura plusieurs fois l'occasion de rencontrer des officiers anglais, notamment quand ils sont invités au Comité belge de Scheveningue et elle sera très sensible à leur gentillesse.

Sous la date du 10 janvier, Lucette consacre quelques lignes aux relations épistolaires de deux cousines, Jeanine et Juliette, avec leurs filleuls de guerre, des poilus. Le mariage de Jeanine avec son filleul est en vue. Une autre union conjugale belgo-française peut-être évoquée ici : le capitaine Robert Charlier, fils du colonel Charlier, a épousé sa marraine de guerre à Paris en 1919.

Le 19 janvier, Lucette s'étonne : des *Boches* sont internés à Zwolle. Un incident se produit lorsque l'ordonnance du général Werbrouck s'abstient de saluer un officier hollandais et un officier *boche* qu'il croise dans la rue.

Le 22 février, Lucette écrit que *Madame Buysse et la sœur du lieutenant Kervyn, avec quatre enfants, sont arrivés de Gand*. Elle ne dit pas comment ces personnes sont parvenues en Hollande. Une conversation avec Madame Buysse et la sœur du lieutenant Kervyn apprend à Lucette que la vie en Belgique est devenue *intenable*. Le coût de l'alimentation est très élevé. La viande en fraude est hors de prix. Les conditions de vie sont de plus en plus difficiles. Toutefois *malgré tout le moral de la population est admirable*. Le patriotisme est très intense. *On tape sur les activistes (les flamingants) aussi bien à Bruxelles qu'à Gand, Anvers et Malines*, note Lucette qui ajoute : *Bravo !*

L'activisme est vilipendé à La Haye, le 13 mars, par de très nombreux Belges qui vivent en Hollande, au cours d'une grande manifestation patriotique de solidarité avec le pays occupé. Des photographies de la manifestation seront distribuées en Belgique *par la voie aérienne*. Lucette a vécu une *journée historique* en assistant à une *aussi superbe et émouvante séance* qui était organisée par la presse quotidienne belge paraissant en Hollande.

Fin mars-début avril, Lucette fait un séjour chez de *bons amis* dans la Drenthe. Si elle trouve qu'Assen, le chef-lieu de cette province, est *une coquette petite ville*, elle n'aime pas la campagne environnante qui est *aride et peuplée de paysans qui ne sont pas civilisés*. En retournant à La Haye, Lucette s'arrête à Zwolle où la reçoit une famille belge qu'elle connaît bien et retrouve avec plaisir. Cette famille l'entoure affectueusement pour fêter ses dix-huit ans. Dès son lever Lucette sera félicitée par ses hôtes. À ce propos le rédacteur du présent compte rendu de lecture se souvient qu'il a eu l'agréable surprise, le jour de son anniversaire, d'être réveillé, très gentiment, par la famille hollandaise chez qui il passait les grandes vacances de 1938 pour perfectionner sa connaissance du néerlandais.

Le 17 avril, Lucette se réjouit : *le courrier [de Belgique] est enfin arrivé ! Trois longues semaines sans nouvelles de tous ceux qui nous sont chers...* Le 25 avril 1918 est la dernière date que l'on trouve dans le Journal de Lucette De Schepper. Elle applaudit le raid anglais sur la base allemande de Zeebruges. Pour surprendre les Allemands, une très habile manœuvre a été conçue par les Anglais. Si finalement les Allemands l'ont emporté, *cela*

ne fait rien, estime Lucette, l'affaire de Zeebruges leur donnera à réfléchir !

Le lecteur de son Journal quitte Lucette avec regret. Il a passé des moments très intéressants en sa compagnie... sans être indiscret puisque ce Journal n'est pas un confident, ne contient (quasiment) rien d'intime. Lucette le dit : elle tient un Journal pour consigner des faits. Vivant dans des circonstances qui n'étaient pas ordinaires, elle voulait fixer dans la mémoire certains moments de son existence durant des années de guerre. Elle enregistre des tranches de son emploi du temps en le faisant avec une certaine vivacité, en les assortissant de quelques commentaires, de quelques réactions. La lecture du Journal de Lucette est attachante. L'attention est retenue non seulement par ce qu'on apprend mais aussi par la personnalité sympathique de l'auteure. C'est une jeune personne sérieuse, sensible, cultivée, très sociable, qui fait partager des moments de sa vie d'exilée aux Pays-Bas dans les années 1917 et 1918. Elle livre ainsi un intéressant témoignage sur la vie de très nombreux Belges qui se trouvaient aux Pays-Bas durant les années de la Première Guerre mondiale et sur maints aspects de la vie dans ce pays pendant cette période. Son Journal apporte un éclairage sur un passage méconnu des chapitres de l'Histoire de Belgique relatifs aux années 1914-1918.

Merci, Lucette !

Raymond Du Moulin

Le journal personnel de Paul Spaak

Spaak, Paul, *Journal personnel*, 15 cahiers, 1928-1936 [MLT 00084]

Paul Spaak²⁶, docteur en droit et écrivain, fut un membre fondateur de l'Académie royale de langue et de littérature française de Belgique. Il est le père de Paul-Henri Spaak, le politicien, fondateur de l'Europe.

Les carnets de Paul Spaak, un croquis de lecture de Louis Vannieuwenborgh

Description des carnets

Quinze carnets lignés 22,3 x 14,7 cm, portant en 1^{ère} de couverture, les dates allant de 1928 à 1936.

Chaque carnet est daté et numéroté en chiffres romains, de 1928 à 1936 et de I à XV. La signature de l'auteur se trouve en haut à droite. Seules les belles pages sont écrites et paginées par l'auteur.

Remarques générales sur le texte

Le texte est constitué de pensées commençant en alinéas, précédés d'un tiret. Ces paragraphes ne sont pas datés. De loin en loin, apparaissent les mentions de mois. Des paragraphes intitulés *Bêtisier* reprennent des citations.

Les passages biffés le sont toujours avec soin, les rendant illisibles. Parfois, une page est découpée soigneusement.

²⁶ Paul Spaak (BE: 1871-1936).

Le texte est écrit au stylo et à l'encre noire. Les pensées ont été numérotées au crayon de 1 à 4.126 par une autre main. Certaines pensées sont marquées d'une croix au crayon rouge. Ces interventions font penser à un travail pré-éditorial.

Les carnets, une première approche

Alors que Paul Spaak a l'impression, dans ses carnets, de penser à tout, leur lecture suivie relève des récurrences, des retours de thèmes. Loin de penser *à tout* le cercle de ses intérêts est structuré en un certain nombre de sujets qui donnent à ces pages leur physionomie particulière. Suivons-en quelques-uns en gardant à l'esprit que les observations qui suivent ne sont le résultat que de l'examen d'un cinquième des carnets et qu'elles sont forcément incomplètes.

Pourquoi écrire ?

L'écriture intime, de soi à soi, fait naître un moment où l'auteur s'interroge sur sa pratique et veut éclaircir son besoin de livrer sa pensée au papier.

« Je commence ce quinzième cahier... N'ai-je pas perdu mon temps à remplir les quatorze premiers ? Ce qu'ils contiennent présente-t-il le moindre intérêt ? Qu'importe... Je sens que ce travail m'a été utile, bienfaisant, comme les exercices d'assouplissements que j'exécute, chaque matin, au saut du lit. »

Comment écrire ?

Les carnets montrent d'une manière évidente la méthode d'écriture de Paul Spaak : signalés par des tirets dans la marge de gauche, de courts paragraphes de quelques lignes forment l'essentiel des carnets. Les textes plus longs sont rares, motivés par l'indignation, l'écrivain donne libre cours à son ressentiment. La forme visée est donc la formule et il n'hésite pas à la reprendre plusieurs fois jusqu'à ce qu'elle atteigne au sens et à la forme voulue. Des pensées plus générales, conseils adressés à soi-même, parsèment ses carnets :

« Secret de bien écrire : croire qu'on est son propre lecteur », « Je ne mens certes pas en disant que je n'ai jamais écrit pour le public, pour la gloire, pour l'argent... Ce journal en est bien la preuve. »

Les quinze carnets comportent 4.126 pensées. Si l'on rapporte ce nombre à la durée de leur rédaction, on compte une pensée et demie par jour. Les carnets ont donc été rédigés au rythme quotidien de une à deux entrées. On peut donc dire que chaque pensée est *la pensée du jour*.

Éloge de la raison

Centre positif de ses réflexions, Paul Spaak place la raison au cœur de ses valeurs. *Journal d'un homme raisonnable* aurait pu être le titre de ces pages, pense-t-il. Il loue la raison avec de tendres accents :

« Qu'elle est belle et touchante, pourtant, cette humble petite flamme qui brûle courageusement, obstinément, alors que ceux-là qu'elle seule éclaire s'entêtent, si souvent, à souffler stupidement dessus. »

Poincaré emporte son plein accord : *Tout ce qui n'est pas pensée est néant. Encore que penser est l'onanisme de l'esprit*, écrit-il à un autre moment.

Les ennemis de la raison

Il y a les ennemis intérieurs, la rêverie mais aussi le sentiment, *la raison des sots*. Aussi s'intéresse-t-il à ce qu'il pense et non à ce qu'il ressent. Les ennemis extérieurs sont plus nombreux : la religion emporte la palme parmi ses exécutions. *Dieu est le cul-de-sac de l'esprit. La religion gâte tout ce qu'elle touche, et, malheureusement, elle touche à tout*. Un autre sujet de plaintes, pourtant plus gracieux de prime abord, ce sont les femmes : elles *parlent très vite, la parole, chez elles, n'a pas à vaincre la résistance de la pensée*. Les critiques à leur égard reviennent souvent, mais elles proviennent d'un homme déçu : *Hélas, combien m'ont plu parce qu'elles avaient l'air intelligent*. Il est choqué par leur *quasi-nudité* mise à la mode. Il affiche également des réactions toutes personnelles : il voit de l'impudeur quand une femme montre ses gencives... Ces réactions négatives se retrouvent dans un passage où il décrit une étourderie de son épouse. Le lecteur ne peut qu'en tirer ses conclusions sur la bonne entente qui régnait dans son couple. L'une de ses pensées condense ses dégoûts :

« Je ne comprends pas qu'un homme intelligent : Aime la danse – Admire la Suisse – Porte une décoration – Joue aux cartes – Prétende que le cinéma est un art – Se plaise dans la société des femmes [...] – Croie en Dieu ».

L'entrée la plus longue de ses carnets est consacrée à sa détestation du touchant mélodrame de Chaplin, « Les Lumières de la Ville ».

Ce qu'il aime : *Un temple d'Égypte, un marbre grec, un vers de Ronsard, un dessin de Rembrandt, un lied de Schumann, une page de Claude Bonnard ou de Nietzsche car beauté et bonté me font pleurer*, nous apprend-il, oubliant un instant sa méfiance des sentiments.

Comment se voit-il ?

Physiquement, il n'a pour son corps aucune sympathie. Intellectuellement, *Soyons francs, je ne me crois pas un homme de génie, un Goethe [...]*. C'est fâcheux, car *Si je n'ai pas de génie, je ne veux pas de talent ; seul le premier excuse le second*. Il y a aussi ce paradoxe : *J'ai passé dans la vie pour un orgueilleux, distant et dédaigneux* alors que *Nul n'aura été plus inquiet de soi-même, timide, insatisfait de son effort*. Cette insatisfaction se retrouve dans ses *Carnets* : *combien de perles découvertes dans ce Journal pourraient enrichir l'écrin de mon Bêtisier*.

Vie et statut littéraire

La réalité de sa position est là : *Je n'existe pas pour la génération littéraire d'après-guerre*. Il le lui rend bien, il critique, parfois avec roserie, Maeterlinck, Georgette Leblanc et ses médiocres souvenirs, Georges Marlow, Colette et sa littérature gluante, Valéry, Proust et l'intérêt médiocre de ses travaux d'entomologiste qui compte pattes et ailes. Que restera-t-il de la littérature belge dans 50 ans, se demande-t-il.

Politique

Les pensées politiques sont peu nombreuses, mais nettes, ainsi sur le *Traité de*

Versailles, il y voit une *œuvre de passion, de rancune, de vengeance, d'orgueil, de nationalisme*, au lieu d'être œuvre de raison. Sur Napoléon, Mussolini, Hitler : la honte de l'humanité.

Contradictions

Il s'était pourtant bien mis en garde : *Passes encore ta prétention de m'intéresser à ce que tu penses : j'en puis tirer certain profit ; mais à ce que tu ressens !!* On constate cependant que son carnet comporte également des notes qui renvoient au moment de l'écriture et de son humeur : *Je dois être bien bas ce matin...*, ou : *la journée est grise [...] comme une vieille demoiselle*, ou *Pluie, froid, jour gris, tristesse et dépression*, jusqu'au trivial : *Je viens d'écraser une mouche*. Ou bien dans un registre éclatant, il peut élever un regret jusqu'au cri : *Oh, quelle faiblesse de s'être attaché à la terre !*

Si le lecteur garde le plus souvent ses distances avec cet auteur bougon, la lecture suivie des carnets le mène à des passages où ses réticences tombent. Ainsi, délaissant un moment l'inscription de ses cogitations, vient sous la plume de Paul Spaak, non une idée originale ou une sentence bien frappée, mais, tout simplement un souvenir des temps anciens qui le remplit d'aise :

« En prison, jadis, où j'expiais durant quatorze jours mon refus de tirer sur des émeutiers, j'ai lu *Aurora* de Nietzsche, l'un des ouvrages les plus libres qui soient. Inoubliable évasion de ma cellule ! Nous étions trois qui fimes ce *grand refus*, un socialiste, un végétarien et moi, déjà trop frénétiquement trop individualiste pour accepter une contrainte qui me déplaisait. »

En cinq lignes, Paul Spaak retrouve son humanité et retourne son lecteur qui pense : quel brave type !

Conclusions provisoires

Elles ne pourront être que provisoires. La lecture intégrale de ce genre d'écrits révèle souvent des surprises et les carnets de Paul Spaak méritent cette lecture. D'abord parce qu'ils révèlent une forte personnalité, riche aussi par ses contrastes. Ces carnets répondent également à la question : comment vieillir alors que les succès sont passés ? Au point de vue de la forme, les carnets sont très intéressants. Ils conservent les écarts, le plus souvent involontaires, de l'auteur avec son projet initial. Des notations de journal intime voisinent avec des pensées impersonnelles. Les carnets tels que les voulait Paul Spaak sont hybrides et, à ce titre, stimulent la lecture. Pour le fond, des naïvetés succèdent parfois à des pensées intéressantes. On entre alors dans le domaine de la poésie. *Faiblesse de nos sens : nous n'entendons même pas le bruit formidable que fait le globe en tournant dans l'espace !*

Pour terminer, voici un bel anagramme que nous laisse Paul Spaak :

« Européaniser = Serai en proue »

Louis Vannieuwenborgh

Les cahiers de Sara Huysmans

Huysmans, Sara, *Journal*, Huit cahiers, 1933-1971 [MLT 001271/0001-0008]

Le journal inédit de Sara Huysmans, un croquis de lecture de Francine Meurice

Le fonds Sara Huysmans conservé aux AML contient un journal personnel²⁷ composé de cahiers annuels qui débutent le 6 janvier 1963 et se terminent le 5 avril 1971. La diariste a sans doute tenu son journal avant et après ces dates car le dossier contient d'autres petits carnets de notes datées concernant ses écrits, ses lectures, ses voyages culturels, son travail. Elle avait l'habitude d'inscrire ses états de conscience comme sur ce feuillet égaré qui précède le journal et en annonce la tonalité : « 31-8-1961. Je me suis sentie d'avance éliminée. D'où ce poids, cette sensation d'inutilité »²⁸.

Aucune biographie de Sara Huysmans, née le 17 décembre 1897 et décédée le 18 janvier 1983, n'est disponible, excepté l'article que lui consacre Malou Haine dans *Le dictionnaire des femmes belges, XIX^e et XX^e siècles*²⁹. Son journal, qui coïncide avec son départ à la retraite, nous donnera donc quelques éléments pour mieux comprendre qui fut la fille aînée de Camille Huysmans et de Marthe Espagne. Il nous ouvre les portes de son appartement lumineux au Coudenberg. Il nous parle de sa manière d'envisager sa mission de fonctionnaire au ministère des Sciences et des Arts. Il capte quelques confidences de l'amante qu'elle fut. Il note les dernières visites à son père à Anvers jusqu'à sa disparition, et les brèves apparitions de Marthe, sa sœur cadette. Il fait état de souffrances physiques et morales : Sara se plaint d'un mal-être physique qui lui fait craindre la mort (une grande fatigue, des vertiges et surtout une perte progressive de l'ouïe – son médecin lui parle du mal de Ménière³⁰). Cette période d'angoisse a dû être passagère puisqu'elle a vécu jusque 86 ans. Le journal de Sara Huysmans constitue surtout un journal d'écriture où se croisent projets, brouillons et poèmes aboutis.

Coudenberg, n° 68, Bruxelles

L'appartement de Sara apparaît comme le cadre scénique de l'écriture de son journal. Il a été possible d'en trouver l'adresse grâce aux descriptions qu'elle fait des vues qu'il permet sur la ville, et grâce au répertoire de *L'annuaire du commerce et de l'industrie de Belgique*³¹. Il était situé au n° 68 du Coudenberg, aux étages, puisqu'elle se plaint de l'absence d'ascenseur et qu'elle a une mansarde (9-1-63). La maison à la façade de pierre existe encore, – ce côté-là de la rue n'a pas été détruit par la transformation du Mont des Arts. Dans les pages liminaires du journal qui coïncident avec le début de sa

²⁷ AML, fonds Sara Huysmans: MLT 01271/0001-0008.

²⁸ *Journal*, MLT 001271/0001.

²⁹ Éliane Gubin, Catherine Jacques, Valérie Piette et Jean Puissant (dir.), 2006, Bruxelles, Racine, p. 325, 326.

³⁰ Le 6-1-64 et le 24-1-68 où elle note : « Je ne savais pas que se refermerait sur moi si tôt le mur du silence. Et surtout que les sons dont je suis nourrie et qui restent ma consolation seraient si tôt menacés – dans mon oreille par la distorsion. »

³¹ Édité par Mertens et Rozez. Sara Huysmans apparaît dans les almanachs dès 1937, d'abord sans profession, puis comme Conseillère aux Beaux-arts en 1965.

retraite, Sara a le projet, vite abandonné, de déménager : « 17-1-63. Jour anniversaire de maman. Gel et froid protestant. L'appartement bien chaud, joliment éclairé, me devient plus cher. La vue enneigée est jolie et le froid fait désertier les voitures sur le parvis du Coudenberg. Tout n'est qu'ordre et beauté. Alors ce déménagement me paraît bien en péril. Du reste le montant de ma pension (pas encore touchée) ne me permet nulle extravagance³² ». Dans les pages de clôture par contre le déménagement s'impose : « 17-1-70, Va ! Le sort est jeté. Il va falloir partir d'ici. Dommage, car j'aime le quartier – les chambres spacieuses et hautes. – Ici, une paix dans son cadre modeste. Dommage, dommage. Mille fois dommage de devoir quitter des lieux chers depuis 37 ans. La nuit, quelle paix ici, ds le silence, les murs blancs, les hauts plafonds. Ah, mon beau quartier, quelle peine, quel déchirement de vous quitter ! Tous mes souvenirs vécus ici, font cela aussi. Les murs parlent. »³³

Le père, Camille Huysmans, figure belge de la II^e Internationale socialiste

Le 22 septembre 1964, Sara note qu'elle a visité avec son père l'exposition du centenaire de l'Internationale au Palais des Beaux-arts – *qui est très bien faite* – et l'a raccompagné ensuite à Anvers. Le lecteur ne saura rien de la réaction à cette commémoration de celui qui fut, de 1905 à 1922, le secrétaire de la II^e Internationale. Quelques mois avant cette exposition, Camille Huysmans vient d'écrire, le 4 février 1963, la préface de l'ouvrage de Georges Haupt³⁴, qui édite sa correspondance avec Lénine. Sara n'y fait pas allusion, ni à la détermination de l'engagement de son père qui transparait encore dans son écrit lorsqu'il rappelle ses efforts au seuil de la Première Guerre mondiale pour éviter la rupture de l'Internationale socialiste dans ce contexte des nationalismes belliqueux.

À ce moment, Camille Huysmans a 93 ans³⁵, et le journal de Sara est traversé par la figure de ce grand personnage dans ses dernières années de vie. Si chaque visite à Anvers est notée, l'expression est laconique. Les degrés d'intimité varient entre la mention affectueuse d'un *vu papa ce me* et la désignation par ses initiales *C. H.*, de même qu'alternent attendrissement et rancœur.

Émue par le désarroi de son père quand il se plaint de ne plus pouvoir travailler, Sara se promet d'aller chaque semaine à Anvers pour « rassurer son vieux père »³⁶. Compatissante, elle admire la « vitalité de cet homme au vouloir exceptionnel »³⁷ qui a le souci de mettre ses archives en ordre. Il lui devient plus accessible dans sa faiblesse attendrissante comme lorsqu'il se raccroche à l'affection d'un canari : « La mort du canari. La vie. Un chant. Un cri. C'est tout ce qui lui reste. L'amitié d'un tout petit oiseau. La recherche d'une innocence vivante avec laquelle on voudrait s'identifier. L'agneau pascal ?³⁸ [...] Pleure-t-il le canari ou lui-même ? Mais, sa consolation enfantine à la promesse d'en recevoir un autre. La réparation³⁹ ».

³² *Id.*, MLT 001271/0002/026.

³³ *Id.*, MLT 001271/0009/004

³⁴ Georges Haupt, *Correspondance entre Lénine et Camille Huysmans 1905-1914*, Paris, La Haye, Labor-Mouton, 1963.

³⁵ Camille Huysmans est né en 1871 et décédé en 1968.

³⁶ 17-1-65.

³⁷ 12-12-66.

³⁸ 10-9-67.

³⁹ 27-9-67.

Certains comptes rendus de visites, plus tourmentés, sont révélateurs d'un contentieux entre la fille et le père. Si l'on observe la manière dont s'organise le journal autour de la date du décès de Camille Huysmans, le 25 février 1968, la diariste n'écrit rien ce jour-là ni jusqu'au 30 mars, elle avait écrit la veille sur sa manière de méditer en lisant, elle avait relaté sa visite à Anvers le 17 février, sans autre alarme. Lors de ce qui deviendra la dernière visite à son père, il lui est apparu un peu surexcité, parlant de Bilzen, son village natal, de sa bibliothèque et de l'école communale. La note, écrite par Sara plus d'un mois après le décès de son père, ressemble à une épitaphe cinglante chargée d'implicite et de connotations psychanalytiques : « 30-3-68. Et maintenant tout est sur-consommé. Le père qui s'est aimé (narcisse) et qui a bâti sa gloire sur une blessure d'enfant (absence du père-absence de légitimité). Et, chose curieuse, qui au lieu d'en tirer la leçon pour les siens, répète les faits blessants qui ont été à l'origine de son traumatisme affectif ». Le lecteur n'en saura pas plus car la communication avec sa sœur n'est pas plus favorable à la confiance : « 2-4-68. Rentrée d'Ostende hier soir. N'ai rien pu dire à Marthe. Dois tout mener seule. C'est lourd à porter ». La biographie⁴⁰ de Camille Huysmans, né le 26 mai 1871 à Bilzen dans le Limbourg, le renseigne comme l'enfant illégitime de Catherine Hansen qui a épousé le marchand de tissus Huysmans en août 1871. Le père biologique était un pharmacien prospère de Tongres, O. Francken. Les faits sont donc là pour corroborer l'interprétation de Sara.

Le remariage de Camille Huysmans apparaît comme une autre composante du contentieux dans la relation fille-père. Nous savons par la même source biographique⁴¹ que la mère de Sara, Marthe Espagne, est décédée le 14 janvier 1955 et que son père épouse Ida Smissen en secondes noces, en 1957. Il a 86 ans et elle, 35. Sara ressent Ida comme un écran entre elle et son père. Elle dit ne pas toujours comprendre sa *belle-mère* par exemple, lorsqu'accidentée, elle préfère faire séjourner son époux à l'hôpital plutôt que d'inviter Sara à prendre soin de lui ou encore lorsque le couple fête les anniversaires en province au lieu de réunir la famille⁴². Sara souffre de la permanence d'un important non-dit à propos de ce remariage et le journal garde l'énigme de ce qui pourtant en motive en partie l'écriture, les dernières années de sa relation avec son père. Elle note le 17 mai 1964 : « Le coup terrible, non révélateur mais dur à entendre. C. H. à J. Rosbaeck⁴³ à la veille de son re-mariage. “ Mes enfants, je m'en fous ”. Évidemment, ns le savions. Mais la confirmation est dure. [...] Et puis le silence des autres (Marthe-Paul⁴⁴). Cette conspiration du silence. ». L'énigme perdure pour le lecteur tandis que la diariste la résout dans sa langue poétique, celle des aphorismes métaphoriques cinglants qu'on lui connaît : « 2-11-66 Visite à C. H. La tombe de maman serait trop simple. Le mon. funéraire à élever pr un petit garçon assassiné ! L'idée de la mort est ruminée. C'est fatal. – Le silence endormi. T.V. les dauphins sauvent des hommes contre les requins. Les dauphins & moi ».

⁴⁰ Annuaire de la société de la littérature néerlandaise de Leyde, Brill, Leiden, 1972.

⁴¹ Annuaire de la société de la littérature néerlandaise de Leyde, Brill, Leiden, 1972.

⁴² 28-5-63.

⁴³ Orthographe incertaine (illisible).

⁴⁴ Sa sœur et son frère.

La sœur, Marthe Huysmans épouse Deguent, figure belge de la III^e Internationale communiste

Marthe est peu présente dans le journal : soit elle ne vient pas à un rendez-vous convenu, soit elle ne fait qu'une brève visite, le père se plaint également que sa fille ne réponde pas à ses lettres. Cependant les apparitions de Marthe sont liées à son engagement politique au sein de la III^e Internationale. On ne peut comprendre les notations de Sara à propos de sa sœur si on ignore que celle-ci était communiste et depuis 1955, présidente de l'Association Belgique-Chine⁴⁵ : « 21-1-63. Ce soir, Marthe m'a fait faux bond. Tjrs la même histoire. Se battre et se débattre pr reforcer une situation compromise. C'était fatal que tout l'Occident se resserre. Il faudra surveiller l'Afrique et les infiltrations ». Sara fait sans doute allusion à la scission du parti communiste belge en 1963 qui, resté fidèle à Moscou, exclura Jacques Grippa (« la dissidence grippiste ») qui créa le premier parti marxiste-léniniste européen soutenu par Mao et l'Albanie. Ce qu'elle note le 13-3-64 le confirme « Aujourd'hui à 9h 1/2, Marthe s'est envolée vers la Chine. Via Zurich. Elle n'a voulu avoir personne sur le tarmac. Je comprends. Et moi je me repose de deux soirées très lourdes (chapelle musicale – anniv de 4 ans du National⁴⁶) ». Dans le cadre de ce contexte restauré, la compréhension de Sara pour l'engagement et l'attitude politique de sa sœur prend une dimension quasi diplomatique. En regard, ses occupations pourraient sembler futiles mais il n'en est rien, la musique et le théâtre sont ses deux terrains *politiques*.

Une troisième voie, la politique culturelle

Les nombreuses activités professionnelles et culturelles de Sara Huysmans ne transparaissent qu'en filigrane dans son journal mais l'affirmation de son engagement pour favoriser l'éducation du plus grand nombre à la culture est explicitement formulée⁴⁷. De même elle déplore que les services publics n'assument pas leur mission éducative, la RTB ne diffuse que de la mauvaise musique « et semble être plutôt aux mains d'un gang de malfaiteurs. Pas étonnant que la jeunesse se dégrade ». ⁴⁸ Elle préférerait l'INR et trouve « qu'avant la guerre, la démocratie avait un autre goût »⁴⁹.

La première description du fonds Sara Huysmans aux AML⁵⁰ faite par Vincent Radermecker réunit les données permettant de retracer sa carrière : « Après la première guerre mondiale, elle étudie au King's College à Londres et à la London School of Economics and Political Sciences (nos archives conservent deux cahiers scolaires de cette époque). En 1920, elle accepte un modeste emploi au Ministère du Travail, pour obtenir, quand son père devient Ministre des Sciences et des Arts en

⁴⁵ Engagée auprès des Républicains avec Isabelle Blume durant la guerre d'Espagne, elle était journaliste correspondante du quotidien *Le Peuple*. Elle a organisé le voyage de son père en République populaire chinoise en 1958 et celui de la reine Élisabeth. Cf. la biographie de Marthe Huysmans (1900-1988) in *Le dictionnaire des femmes belges, XIX^e et XX^e siècles*, Éliane Gubin, Catherine Jacques, Valérie Piette et Jean Puissant (dir.), 2006, Bruxelles, Racine, p. 323-325.

⁴⁶ La chapelle Reine Élisabeth et l'anniversaire de l'installation du Théâtre national à Rogier sans doute.

⁴⁷ 12-2-63, 16-8-63, 18 au 30-07-66.

⁴⁸ 16-8-63. Elle explique la révolte des étudiants de mai 68 par les mêmes raisons : l'absence d'une réelle éducation pour tous (1-06-68) et la condamne : « 28-6-68. Autant j'ai le respect de la révolte ouvrière, autant me navre la révolte étudiante dans ses manifestations violentes, insolentes, primitives ».

⁴⁹ 16-8-63.

⁵⁰ Vincent Radermecker, « Le fonds Sara Huysmans », Chronique des AML parue dans *Textyles*, n° 22, 2002, p. 115-116.

1925, sa mutation dans cette administration. Elle y restera de longues années, attachée au département des arts d'un ministère qui deviendra le Ministère de l'Instruction publique, puis de l'Éducation et de la Culture. En 1947, elle est nommée Inspecteur des théâtres et des concerts, poste important qu'elle conserve jusqu'en 1954, année de sa nomination comme Conseiller-Chef de Service pour les Beaux-arts. Cette fonction est la plus haute qu'une femme ait occupée jusque-là au sein d'un Ministère⁵¹ »⁵².

Sara a été la fondatrice de plusieurs institutions culturelles belges : les Midis de la musique (les Concerts de Midi), de la poésie et de la danse. Après sa retraite, elle poursuit son activité au sein de ces trois associations et de nombreuses pages de son journal sont consacrées à des critiques de concerts qu'elle a entendus, de spectacles auxquels elle assiste. Elle suit notamment le travail de Maurice Béjart qu'elle n'apprécie pas vraiment dans ses débuts : « Samedi 16-2-63. Hier soir au TRM le nouveau spectacle de ballets, dont la Bacchanale de Tannhäuser qui a fait scandale à Bayreuth et pour cause. On ne m'ôtera pas de la tête que ce Béjart soit un obsédé sexuel. [...] Aucune poésie là-dedans. Du faux renouvellement. Je ne le comprends pas comme une réaction contre le romantisme. C'est la ligne allemande expressionniste (Ballets Jooss) [...]. C'est donc un art démagogique [...] »⁵³. Durant la même soirée elle est déçue par les costumes de Thierry Bosquet pour le Martyr de Milloss, décorateur qu'elle apprécie pourtant toujours : « 25-1-68. TRM Rich. Strauss. La femme sans ombre. Très belle représent. Voix magnifiques, fastueuses. Très bons décors de Thierry Bosquet. »

Son journal est également contemporain de l'écriture de son livre sur les compositeurs belges⁵⁴ : « Dimanche 24 mai 64. [...] Ai terminé la correction des épreuves du livre s/ les compositeurs belges et complété la table des noms. Ai traduit le texte de Leduc pr le concert de mercredi. » ; « 9-2-65 10h. Mes traductions sont terminées pour la version finale de *Music in Belgium* et à Anvers, j'ai pu travailler avec ardeur sans fatigue à la révision de trois tragédies de la chambre de rhétorique de Bilzen. »

Un journal d'écriture

Même si la diariste analyse ses états d'âme, son journal inscrit difficilement l'intime, il ne contient que peu d'informations factuelles sur sa vie et aucune des mentions métatextuelles habituelles d'adresse au journal, comme confident par exemple, n'y figure. Il s'agit avant tout d'un journal d'écriture. Même si Sara Huysmans n'a jamais publié d'œuvre littéraire, elle y songeait et son journal le révèle de différentes manières.

À l'ouverture, l'intention de se consacrer à sa poésie fait partie du programme, la mise à la retraite coïncide avec le temps retrouvé pour écrire : « 6-1-1963, Les premières heures de liberté [...]. Je transcris mes notes du 3-1-63 »⁵⁵.

Sa principale orientation dans les formes d'expression est la poésie⁵⁶. Elle écrit régulièrement des poèmes depuis son adolescence en Angleterre, dont certains sont

⁵¹ B.-J. Baudart, « Profil de femme belge : Sara Huysmans », dans *Conseil National des Femmes belges*, n° 68, Bruxelles, novembre-décembre 1967, pp. 11-12.

⁵² Vincent Radermecker, « Le fonds Sara Huysmans », *Chronique* parue dans *Textyles*, n° 22, 2002, p. 115-116.

⁵³ Le 19-11-66, elle critique l'exhibitionnisme de Béjart dans son *Roméo et Juliette* (musique de Berlioz).

⁵⁴ Sara Huysmans, *Muziek in België : hedendaagse Belgische componisten*, Brussel, A. Manteau, 1967.

⁵⁵ *Journal*, MLT 001271/0002/031. S. H. (17 décembre 1897- 18 janvier 1983) a alors 65 ans.

en flamand, et elle les a rassemblés comme pour préparer une édition. Certains, jusqu'en 1945, sont dactylographiés, d'autres, jusqu'en 1968, sont recopiés de façon manuscrite. D'autres poèmes postérieurs figurent dans son journal et n'ont pas été regroupés avec les précédents. Le journal apparaît comme un laboratoire de fabrication des poèmes, non qu'il contienne un art poétique ou une explication de leur composition mais parce qu'il met en route une mélodie discursive, une mélodie de la plainte du mal de vivre qui se cristallise ensuite dans un poème. Il est un lieu où se jouent des gammes qui conduiront au texte poétique.

Le journal est aussi le lieu de la notation des commentaires de lecture, des ouvrages de philosophie, des œuvres de femmes⁵⁷, elle apprécie le genre autobiographique, de Rousseau aux contemporains : « 1-3-64. Comme il est agréable de lire la vie de certains auteurs qui se décrivent bien (ex. S. de Beauvoir – Sartre). Le début de « Les Mots » surtout m'a plu. [...] l'analyste, très lucide, écrit comme un psychiatre ». Ces commentaires de lectures constituent également une forme d'échauffement à la production personnelle d'essais d'introspection ou de philosophie. Sara exprime son désir de se consacrer à un travail personnel d'écriture au moment où le temps lui est rendu après sa retraite d'attachée au Ministère de l'Instruction publique, mais elle exprime en même temps la difficulté de se dégager de ses « occupations » contraintes. Elle évoque ce que serait cette œuvre à venir comme le résultat d'une discipline, d'un travail de réflexion difficile, arraché aux routines de pensée et destiné à remplir un vide du sens existentiel. Ses commentaires élogieux de Valéry font correspondre son aspiration à l'écriture de cet écrivain, sans doute lit-elle son *Monsieur Teste* ?

Un autre dossier du fonds⁵⁸, 7 nouvelles autobiographiques précédées d'une lettre à son père du 24 août 1963, prouvent que parallèlement Sara avait commencé une troisième activité d'écriture personnelle. Elle est en vacances à Coxyde, chez une amie et envoie ses premiers essais à son père : « Mon cher papa, [...] J'ai apporté ma machine car de temps en temps j'essaie de me défaire du style administratif, dont je suis victime après de si nombreuses années de service et de servitude. J'essaie de rafraîchir mes souvenirs d'enfance, et de raconter les faits saillants tout en conservant un style simple sans prétention. Ci-joint un échantillon de ma prose [la nouvelle *Sombre dimanche*] ». Son journal se tait sur cette orientation autobiographique. Elle n'y a rien écrit pendant la période correspondante, du 16-8-63 au 18-11-63, blanc dont elle est consciente : « Je reprends après un long silence ».

Le lecteur peut donc établir des liens génétiques entre différents états de textes qui indiquent bien que le journal avait, pour l'auteur, cette fonction d'atelier de travail sur le matériau des notations. La lune, le jardin et la poupée font partie des thèmes qui traversent les trois manifestations d'une même écriture autobiographique : la notation diariste, le poème, la nouvelle⁵⁹. Nous proposons en annexe trois déclinaisons de l'image la poupée : la nouvelle *La poupée* du 8-7-63, la notation diariste le 12-09-67 d'un rêve assez hallucinant, un poème glissé entre les feuillets du 4-2-69 et du 11-4-69. La présence d'un petit carnet entièrement biffé avec, comme indication, *recopié* permet de constater que les notes du journal ne sont pas nécessairement une première

⁵⁶ *Écrits personnels : poésie* [MLT 1278 à 1281].

⁵⁷ Par exemple : 5-1-64 : Françoise Mallet-Joris ; 6-4-63 : Suzanne Lilar ; 1-3-64 : Simone de Beauvoir.

⁵⁸ *Écrits personnels*, MLT 01264 à 01270. Voir, plus haut de ce numéro, p. 40 à 42, l'écho de lecture de Michèle Maitron sur les nouvelles de Sara Huysmans.

⁵⁹ Cf. illustration en annexe.

mouture. De même le lundi 25 mai 64 à 7h ½ du matin elle écrit : « Je relis mes carnets et je transcris 22-12-63 [...] ».

Le féminisme de Sara Huysmans

Sara Huysmans défend le vote des femmes dès 1924 dans un article⁶⁰ qui traite de cette problématique en Belgique. Alors que les socialistes ont différé leur soutien par crainte que leur octroyer ce droit ne favorise les catholiques, elle pense qu'à plus long terme, ce vote serait au contraire favorable aux formations progressistes. Son journal témoigne de son engagement pour les droits des femmes, pour leur émancipation intellectuelle et pour l'égalité entre les sexes. Il ne s'agit pas seulement de prises de position au niveau des idées par rapport aux écrivaines qu'elle lit mais aussi d'un combat dans son entourage. Le lecteur ne peut que suivre la colère de Sara face à la détresse de son amie Odette qui doit accoucher seule à domicile sans le soutien ni de son amant, ni de son mari, qui refuse de reconnaître l'enfant⁶¹. Les faits se passent en 1964 et les notes de Sara nous remettent en mémoire la condition de la femme à ce moment. Le 25-2-64, elle nous révèle sa stratégie de guerre avec beaucoup d'humour : « Ce Van Winckel, président du parti démocrate chrétien de Kraainem me dégoûte. Âgé de 66 ans, il fait un enfant à Odette et alors qu'il a un mariage stérile et qu'il est riche, il se soustrait à ses obligations de père. L'enfant (anormal) est placé dans un établissement relevant de l'ONE et il refuse d'intervenir, sauf pour quelques mois, à raison de 1000 francs par mois pour autant que personne ne le sache et qu'Odette plie à ses exigences. Je désire le persécuter jusqu'à ce qu'il fasse son devoir. J'irai voir le curé de Kraainem ».

Elle dénonce continuellement la difficulté pour la femme d'avoir le temps de se consacrer à elle-même. Constat qu'elle fait en général : « La condition de la femme. Le dernier esclavage. La maternité, quel poids ! Le progrès social se fait au détriment de la femme sur qui retombe finalement tout ce qui permet l'affranchissement de l'homme en général et du mâle en particulier. »⁶², ou chez ses amies : « Les vieillards pompent littéralement les forces des jeunes femmes et tout retombe sur le nez de celles-ci à qui aucune fatigue n'est épargnée... »⁶³ ; ou pour elle-même : « La condition féminine. Se libérer autant que possible. Échapper à la tyrannie masculine. Se suffire. Cela a pris toutes mes énergies. Et la liberté est arrivée trop tard, quand l'âge est là et que les forces sont épuisées. »⁶⁴

L'histoire intime et personnelle

Parmi les travaux de classement des archives entrepris par Sara au seuil de sa mise à la retraite figurent aussi des dossiers plus intimes. Le vendredi 10 janvier 1964, elle a repris le sac scellé par les Allemands qui avaient ouvert son coffre pendant la guerre et qui ne contenait que sa correspondance avec D.⁶⁵ Durant les quelques jours de

⁶⁰ Sara Huysmans, « Women's Suffrage in Belgium », in *The Labour Magazine*, novembre 1924, n° 7, vol. III, p. 306 - 307, 1924/11.

⁶¹ 12-01-64.

⁶² 17-3-66 (dans le cahier 1967).

⁶³ 10-06-63.

⁶⁴ 1^{er} mars 1965 (petit carnet vert, textes à transcrire) dans le cahier 1965.

⁶⁵ 13-01-64.

classement pour ne conserver que l'essentiel de cette abondante correspondance – « plusieurs lettres par jours durant les séparations » – elle retrouve toute la ferveur de cet amour-passion. Elle parle de sa souffrance d'avoir tout trouvé fade après cette liaison : « Était-ce lui ? Était-il un prétexte ? Je ne sais. Mais cet homme adorable m'a vidée de toutes mes possibilités de tendresse »⁶⁶. Plusieurs poèmes sont dédiés à ce mystérieux D. dont le lecteur n'apprendra rien de l'identité.

L'amour a été vécu comme une fusion : « Je rêve encore de quelque fulgurante possession mais qui n'aurait point de visage, de froissement de la chair et de craquement des os. Pulvérisation, anéantissement de la mémoire. Oui, c'est cela la vraie volupté – le repos, l'oubli total – rien qu'une chair vibrante, douceur et ardeur, le reflet des étoiles, la musique des astres et pas de morale, pas de cerveau, pas de comparaison, un absolu foudroyant total, comme un plongeon, mais... avec promesse d'une remonte. Passé ce stade, c'est la morbidité »⁶⁷.

L'amour est désiré en miroir dans le rêve de l'amitié d'une compagne : « J'ai terminé le beau livre de Simone de Beauvoir (*La Force des choses*), le seul qui m'ait vraiment émue de tous ceux que je connaisse d'elle. J'y sens exprimée une grande détresse, un mécontentement, un sentiment de frustration qu'aucune sagesse (ou soumission) n'adoucit. Il me semble que je pourrais quelque chose pour elle, si au moins je pouvais capter son amitié »⁶⁸.

L'amour lui manque comme relation de complémentarité et d'amitié dans la solitude. Le discours, produit par ce désir, aboutit, comme c'est souvent le cas dans le journal de Sara, à une cristallisation poétique : « Je n'ai pas pu faire un nid, un lit. Je ne connais que la tanière et comme le fauve, je rugis, parfois dans la solitude »⁶⁹. Ici encore se succèdent trois moments scripturaux caractéristiques, la diariste usant de son journal laboratoire : une envolée plus lyrique comme prémisse à une condensation poétique suivie d'une métaréflexion sur l'écriture : « Quand j'écris, c'est que je me décompose intérieurement »⁷⁰. Elle ajoute que cette détente salutaire équivaut à celle provoquée par les exercices religieux ou les séances de psychanalyse.

La configuration de la transmission des archives familiales de la famille Huysmans

Le journal de Sara Huysmans permet de percevoir dans quel type de configuration de la transmission des archives familiales la famille se situe. On sait que la conscience de la transmission des archives familiales est directement dépendante du statut social des familles et certainement davantage de la représentation de l'appartenance de classe que la famille a d'elle-même – en simplifiant, l'aristocratie construit, conserve et transmet ses archives familiales, le prolétariat ne possède pas d'archives écrites et la bourgeoisie aurait « inventé » l'autobiographie. Les origines de Camille Huysmans sont la petite bourgeoisie. Comme enseignant, journaliste et ensuite homme politique il appartient au milieu bourgeois. Sa fille prolongera ce statut en étant haut fonctionnaire. Cependant, Sara se démarque régulièrement de la culture bourgeoise dans son journal identifiant celle-ci à une forme de démocratisation qui baisse le

⁶⁶ 13-1-64.

⁶⁷ 1-3-64.

⁶⁸ 18-11-63.

⁶⁹ 1-3-64. Dimanche.

⁷⁰ 1-3-64. Dimanche.

niveau. Elle a une conception aristocratique dans le sens où elle se place à l'extérieur de ce qui se pratique à la fin des années 1960 dans les services publics (radio, théâtre, danse, musique) tout en revendiquant l'accès à la culture pour tous. Cette conception est probablement tributaire de l'héritage familial, Camille Huysmans, a fréquenté et entretenu une correspondance avec les grands protagonistes du siècle : Lénine, Rosa Luxembourg, etc. L'habitude de côtoyer « l'aristocratie » culturelle ou politique se voit d'ailleurs quand Sara pense, tout simplement, pouvoir devenir l'amie de Simone de Beauvoir. Cette conscience d'appartenance de classe, qui n'est jamais exprimée comme un élitisme, se traduit chez le père par l'attribution d'une dimension historique et scientifique à la conservation de ses archives personnelles. Il a œuvré en ce sens en léguant en 1958 à Georges Haupt, le spécialiste de l'histoire de la II^e Internationale socialiste, le fonds d'archives du Bureau Socialiste International, dont il était le dépositaire comme deuxième secrétaire. Il confie ainsi à Georges Haupt plus d'un millier de documents originaux (correspondance, notes, rapports, bulletins) pour qu'ils soient étudiés et diffusés⁷¹. En léguant ses archives personnelles avec ces intentions, Camille Huysmans se positionne comme archiviste du Bureau Socialiste International. Sa fille a la même attitude. Au début de son journal, elle désire organiser sa nouvelle vie de retraitée. Elle programme son plan de retraite⁷² qui comporte deux volets de gestion des archives : « [1] mise en ordre de l'appartement et du bureau (Cebedem⁷³) [...] [2] concentrer au CBM⁷⁴ la documentation utile et tout ce qui est impersonnel ».

Cependant, la diariste exprime une forme d'amertume à propos de certains choix de transmission de cette part d'héritage qui est révélatrice d'une tension entre plusieurs représentations. Le 10-2-63, elle rentre d'Anvers et déplore que son père donne sa bibliothèque et ses archives au Musée culturel flamand : « Ainsi tout file ailleurs. Soit ». Elle subtilise quelques partitions pour les donner au CBM et cherche en vain un dessin de Rik Wouters⁷⁵ représentant des marchands de poisson. Plus tard, le 14-12-65, elle entend parler de la publication des *Mémoires* de Camille Huysmans et note « qu'est-ce à dire ? », et puis découvre que c'est un bruit : « 26-12-65. Il paraît donc que ces mémoires présentés à Mme M. par la direction du Th. N. n'existent pas, ainsi que je m'en doutais. Alors quoi ? On vend la peau de l'ours ? ». L'archiviste familial qui favorise l'archivage scientifique et historique de son héritage par la constitution de fonds au sein d'institutions de recherche prive l'héritier de la possession affective du legs. Vient se greffer à ce conflit de transmission, un clivage culturel typiquement belge de répartition entre institutions wallonnes et flamandes. Répartition que Sara corrige là où elle le peut en rapatriant des archives musicales au Centre belge de la musique. La supposée autobiographie de Camille Huysmans, révèle également un

⁷¹ D'après Julien Pomart, *Autour de la IIe internationale : les archives de Georges Haupt et du BSI*, FMSH (Fondation Maison des Sciences de l'homme), 10/07/2015, <http://archivesfmsch.hypotheses.org/1542>. Julien Pomart insiste sur « la rareté de ce type de source : des archives d'une organisation, là où l'on rencontre le plus souvent des archives de militants ».

⁷² 7-1-63.

⁷³ Centre belge de documentation musicale. ASBL fondée en 1951 dont une des missions était de promouvoir les compositeurs belges. Depuis 2015, c'est la Bibliothèque des Conservatoires royaux de Bruxelles qui le gère avec le même objectif.

⁷⁴ Centre belge de la musique.

⁷⁵ Elle avait déjà décrit en détail, le 15-1-63, une peinture de Rik Wouters vendue par Leirens aux Van Creveld. Le sujet est « deux femmes devant une fenêtre ouverte ». L'écriture de Sara est illisible pour le titre.

conflit entre patrimoine privé et patrimoine public au sein de la transmission des archives familiales. Sara se sentirait spoliée de son droit d'auteur à l'écriture de l'histoire familiale si les mémoires de son père s'étaient écrites à son insu. Cette douleur exprimée par Sara met en évidence l'existence d'une forme de collectif de l'énonciation dans l'écriture de l'histoire familiale. Ce collectif est de fait scindé par le geste de donation des archives par l'un des membres au patrimoine public. Même si ce geste sauve l'archive, il enclenche une rupture de la transmission familiale.

Francine Meurice

*Annexes*⁷⁶

1. Nouvelle⁷⁷

La poupée

Quand ma petite sœur atteignit l'âge de deux ans, il devint nécessaire de lui enlever les polypes qui entravaient sa respiration. Et moi, son aînée (4 ans et demi), je sentais confusément qu'une chose grave se préparait qui préoccupait mes parents. Le chirurgien en charge de cette intervention habitait à quelques pas de notre maison et c'est chez lui que cela devait se passer. À cette époque il y avait peu de cliniques privées et les hôpitaux étaient réservés aux indigents. Du reste, nos mères se seraient crues déshonorées en n'accouchant pas dans la chambre conjugale. Un matin, donc, j'aperçus mon père, qui à cette heure n'aurait plus dû se trouver à la maison, emmitoufler ma petite cadette dans un grand châle et disparaître avec elle dans la rue. Mais c'est de son retour que je me souviens avec le plus de netteté. Mon père était un peu pâle et légèrement nerveux. Dans ses bras ma petite sœur dormait. Je la vois encore dans sa robe de nuit de flanelle blanche, mon père la déposant délicatement dans son petit lit-cage. On m'expliqua ce qui s'était passé. Je contemplai le bébé qui dormait profondément sous l'effet de la narcose. Son petit visage me parut tout défait et de la bouche amère qu'un pli déformait, suintait un petit filet sanguinolent. Alors une grande pitié envahit mon cœur.

On me dit encore que l'enfant se réveillerait quelques heures plus tard et qu'il fallait préparer pour lors des petits glaçons qu'elle aurait à sucer, car pendant deux jours le boire et le manger lui étaient interdits, tout au plus pourrait-on lui donner un peu de crème glacée.

Ma petite sœur était un bébé pas comme les autres. Son humeur était capricieuse, même fantasque. Comme elle était brune de peau, que ses yeux et ses cheveux étaient très foncés, les passants, quand ma mère la promenait, s'arrêtaient pour demander si c'était une petite étrangère. Il est vrai que ma mère, qui avait du goût, prenait plaisir à souligner son type exotique en l'habillant de couleurs voyantes et d'étoffes chamarrées où le rouge dominait. Ma sœur avait failli lui coûter la vie car elle dut être extraite de

⁷⁶ La poupée est un des thèmes qui traversent, chez Sara Huysmans, les trois manifestations d'une même écriture autobiographique : la notation diariste, le poème, la nouvelle.

⁷⁷ L'écho de lecture de Michèle Maitron (p. 40) rend compte de toutes les nouvelles du fonds Sara Huysmans des AML.

force du sein maternel. Toute l'attention de la famille fut ainsi reportée sur la nouvelle venue, dont la santé délicate causa longtemps du souci.

Ainsi donc, depuis l'arrivée de ce second bébé, j'avais été reléguée au second plan et considérée, peut-être à tort, comme un enfant ne posant pas de problèmes. Si loin que je plonge dans le passé, je ne décèle cependant aucun accès de jalousie à l'endroit de ma sœur, ou, plus tard, de mon frère qui naquit cinq ans après elle. Il me paraissait naturel que mes parents se penchassent sur les derniers nés. Et pourtant ma mère me confia quand je fus adulte, qu'à la naissance de ma sœur, alors que je n'avais que deux ans et cinq mois, je fus prise d'un accès de jalousie caractérisé.

Cette crise a dû passer assez vite, car je n'en ai rien retenu et à aucun moment de notre vie, déjà longue, je n'ai souvenance d'avoir nourri des sentiments de ce genre à l'égard de mes cadets.

Il était donc tout à fait normal que l'enfant malade excitât ma compassion.

Nos parents avaient l'habitude de nous offrir des jouets pareils. Mais la petite sœur était peu soigneuse et très vite ses jouets étaient démantelés, souillés ou même perdus. C'est ce qui était encore arrivé à sa poupée, tandis que la mienne était intacte. Dans un élan de générosité, je lui fis offrande de mon bébé. C'était à vrai dire un grand sacrifice. Je disposai donc ma fille entre les bras de la malade toujours assoupie en me réjouissant déjà de la belle surprise qui l'attendait.

Quand à son réveil je vis ma mère sortir du petit lit ma poupée complètement désarticulée, j'eus un grand serrement de cœur. L'enfant en remuant s'était couchée dessus. Non seulement je perdais ma poupée, mais le sacrifice avait été sans objet. Cette double frustration me laissa dans la bouche un goût amer. Depuis, la sensation du sacrifice inutile m'a souvent habitée. Combien de fois n'ai-je ressenti la stérilité de certains élans tombant à faux et combien souvent aussi le renoncement m'est-il apparu comme un acte fait en pure perte !

Ce n'est que bien plus tard que je sus que seul le geste doit importer, encore que celui-ci, après tout, n'est souvent qu'une sorte de satisfecit que l'on s'accorde, pour s'octroyer une conscience tranquille.

Sara Huysmans, *La poupée*, 8-7-63⁷⁸.

2. Notation diariste

12-9-67

Rêvé de del Pueyo⁷⁹ et de Ida de Becker⁸⁰ et Maurice Huisman⁸¹. Del P. quitte le C. de Bx et Bx. Intérieur chaotique de M.H. et mal tenu. Je sème un paquet de très petites et charmantes poupées aux éléments non encore agencés, en descendant un escalier en même temps qu'un rang d'enfants. Je les ramasse en remontant.

Je critique l'organisation et le programme du T.R.M. notamment l'emploi de l'orchestre.

Sara Huysmans, *Journal*⁸²

⁷⁸ MLT 001266.

⁷⁹ Professeur de piano au Conservatoire de Bruxelles.

⁸⁰ Comédienne, épouse de Maurice Huisman. Les Comédiens routiers.

⁸¹ Fondateur avec son frère Jacques, des Comédiens routiers. Directeur du TRM (Théâtre royal de la Monnaie).

⁸² MLT 001271/0006.

3. Poème

Danses et chant
Musique et danse
Danse des mots
Sur le marbre chantant
Rythme sonore
Scandant les chants, les mots
Ô mes élans, mes retombées
Billes qui sautent
Et roulent au loin
Cascadant
Sur le marbre très blanc
Voix claires, sonores
Voix d'enfants
Dans le jardin
Si beau d'antan
Bonheurs très vrais
D'un monde fermé
Où l'on chantait
Pianotait
Bach et Schubert
Où l'on jouait
Avec le chat, le petit chien
Et bien des riens
Trésor très grand
De nos poupées.

Sara Huysmans (Avril 1969)⁸³

⁸³ MLT 001279.

Bibliographie des documents autobiographiques

Excepté le *Journal* de Sara Huysmans, ses poèmes, ses nouvelles, et le *Journal* de Paul Spaak, qui appartiennent aux collections des AML, les documents traités dans ce numéro et repris dans cette bibliographie sont arrivés dans le fonds APA-AML entre mars 2015 et mars 2016.

1. Amaury, Laurence, Chasse, Jean, *Chorégraphies de la lettre. Correspondance 1982-2002*, extraits choisis, [MLPA 00386].
2. Amaury, Laurence, *La ferveur de vivre. Contes bariolés*, Barry, Chloé des Lys, 224 p., 2012 [MLPA 00388].
3. Bailly, Marie-Josée, *Le grand voyage. Récit autobiographique*, 112 p., 2012 [MLPA 00411].
4. Bellière, Simone, *Sans Titre*, 3 p., 2010 [MLPA 00400/0001/025].
5. Burhin, Yves, *Chronique congolaise. Récit de la famille de Maurice Burbin en Afrique 1923-1950*, 83 p., 78 ill., 2005 [MLPA 00291].
6. de Régnier, Henri, « L'entrevue », in *Récits vénitiens*, La Bibliothèque, L'écrivain voyageur, 2004.
7. d'Ursel (comte), De Wée, Albert Jean, *Lettre adressée par le comte d'Ursel à Albert De Wée*, 31 septembre 1939 (date fictive), 2 p., et sa minute manuscrite cryptée ainsi que la version originale non cryptée, 2 p., et sa minute manuscrite [MLPA 00420/0009].
8. Delsaux, Nancy, *Souvenirs d'enfance d'une petite fille pendant la guerre*, 19 p., 2015 [MLPA 00379].
9. [De Schepper, Lucette], *Journal anonyme*, 150 p., 1917-1918 [MLPA 00374].
10. De Wée, Albert Jean, *Ein Fraulein*, 2 p., 1914 [MLPA 00420/0008].
11. De Wée, Albert Jean, *Journal*, extraits, 21 p., 1914-1916-1917 [MLPA 00420/0004].
12. Dobbeleer, Georges, *Militer au XX^e siècle. Sur les traces de la Révolution*, éditions Léon Lesoil, (préface d'Alain Krivine), 265 p., 2009 [MLPA 00385].
13. Dosogne, José, *Extrait de mon journal de voyage. Carnets de la Semois*, 3 p., 2014-2015 [MLPA 00302/0002].
14. Dosogne, José, *Un cent-et-unième séjour à Paris du 16 avril au 19 avril 2015 ou comment quatre jours peuvent valoir une semaine*, 2015 [MLPA 00255/0010].
15. Dosogne, José, *Extrait de mon journal de voyage. Comment les journées de l'APA à Ambérieu deviennent l'occasion de multiples découvertes*, 172 p., 2015 [MLPA 00302/0001].
16. Dosogne, José, *Paris et Versailles, dans leurs parures multiformes séduisent toujours leurs visiteurs. Quatre jours du 22 octobre au 25 octobre 2015, 102^e voyage à Paris*, 2015 [MLPA 00255/0011].
17. Du Moulin, Raymond, *Le camp de jeunesse d'Oetz au Tyrol : été 1946*, 3 p., 1946 [MLPA 00353].
18. Du Moulin, Raymond, *Le colonel Léon Charlier (Paliseul 1855-Ixelles 1933). Combattant à Anvers, interné aux Pays-Bas*, 5 p., 2015 [MLPA 00367].
19. Eristov, Agathe et Paul, Monique, *Correspondance Mail art*, 2001-2015 [MLPA 00300].
20. *Filles de mai, 68 mon Mai à moi, mémoires de femmes*, (sous la coordination de Monique Bauer), éditions Le Bord de l'Eau, (préface de Michelle Perrot), 164 p., 2004, [MLPA 00372].

Liste des auteures :

- Bellégo, Isabelle ; Boccara Mireille ; Bonnot-Jôrgens, Françoise ; Cambronne-Desvignes, Chantal ; Derrienic, Jocelyne ; Devi, Clara ; Dupuy, Sylvette ; Fanton, Salima ; Feig, Anne ; Fresnel, Marie-Claude ; Gipouloux, Simone ; Haccard-Perrin, Florence ; Herlin, Luce ; Lévy, Christine ; Manet, Marie ; Moyroud, Gisèle ; Page, Marion ; Raynaud-Boucher, Martine ; Roux-Calviera, Line ; Ruata, Ada et Solis, Julieta.
21. Fizaine, Marie, *Mes Vacances à Valansart*, Les Équipes Rurales, régionales de Gaume, 1989 [MLPA 00377].
 22. Giovanni, Fiorella, *Paris, ma vision 1962-2010, suivi de Les chats du Marais et les animaux de Paris*, photographie(s) par Fiorella Giovanni, France Libris, 2015, 206 p., 200 photos couleurs, ISBN 978-2-35519-358-3, [MLPA 00338].
 23. Hermanus, Merry, *L'ami encombrant*, 382 p., éditions Luc Pire, 2013 [MLPA 00434].
 24. Hubin, Jean-Paul, *Débarras. Souvenirs d'égotisme*, Charlie Brown éditeur [Charlie Brown, pseudonyme de l'auteur], 172 p., s.d. [MLPA 00431].
 25. Huysmans, Sara, *Écrits personnels. Souvenirs de jeunesse : Sombre dimanche, Le jardin, La poupée, Première école, Naissance d'un oiseau, Les bonnes odeurs, Le bon sourire*, 29 p., 1963 et s.d. [MLT 001264 à 1270].
 26. Huysmans, Sara, *Journal*, huit cahiers, 1933-1971 [MLT 001271/0001-0008].
 27. Kievits, Jacques Christian Albert, *Histoire de la famille Kievits. La saga indonésienne*, 10 p., 2015 [MLPA 00365].
 28. Lakatos, Katalin, *Le triangle de Berlin-Schonholz*, 122 p., (version originale et intégrale), 2013 [MLPA 00224/0002].
 29. Mademba, Bay, *Il mio viaggio della speranza dal Senegal all'Italia in cerca di fortuna*, 61 p., 2011 [MLPA 00387].
 30. Patrizio, Marie-Ange, *Derrière l'image médiatique, le courage et la détermination des Syriens. Journal de voyage en Syrie du 3 au 17 octobre 2015*, 8 épisodes, 108 p., 2015 [MLPA 00419].
 31. Petrović, Zlatko, *La Guerre et moi. Sarajevo 1992-1994*, 156 p., 2014 [MLPA 00363].
 32. Philippart, Odette, *Tous contes faits. La Ballade de Mélie*, Hévillers, Ker éditions, 191 p., 2013 [MLPA 00384].
 33. Ramsdam, Roger, *Écrit sur le sable. Bivouacs solitaires dans le Tassili des Adjers*, 52 p., 1984 [MLPA 00378].
 34. Ramsdam, Roger, *Les Muletiers de l'Atlas*, 54 p., 1983 [MLPA 00381].
 35. Ruelle, Pierre, « Une enfance boraine vers 1920 », extrait de *La vie wallonne*, tome 51, 1977, p. 70-84, 1977, tiré-à-part [MLA 23597], [MLPA 00362/0002].
 36. Spaak, Paul, *Journal personnel*, 15 cahiers, 1928-1936 [MLT 00084].
 37. Van Slijpe, Georges, *Une vie dans le 20^e siècle. Autobiographie*, extraits, 1999 [MLPA 00429].
 38. Vincent, Marcel, *Souvenirs du maquis de Gedinne*, autoédition Madame Vincent, 5^e édition, 60 p., 1994 [MLPA 00383].
-

Index

A

Amaury, Laurence, 6, 47, 77

B

Bailly, Marie-Josée, 14, 77
 Bauer Monique, 48, 77
 Bellégo, Isabelle, 48, 78
 Bellière, Simone, 29, 77
 Boccara Mireille, 48, 78
 Bonnot-Jörgens, Françoise, 48, 78
 Burhin, Yves, 33, 77

C

Cambronne-Desvignes, Chantal, 48, 78
 Chasse, Jean, 6, 77

D

d'Ursel (comte), 9, 77
 de Régnier, Henri, 55, 77
 De Schepper, Lucette, 56, 77
 De Wée, Albert Jean, 9, 31, 32, 77
 Delsaux, Nancy, 39, 77
 Derrienic, Jocelyne, 48, 78
 Devi, Clara, 48, 78
 Dobbeleer, Gorges, 49, 77
 Dosogne, José, 22, 23, 25, 77
 Du Moulin, Raymond, 30, 42, 77
 Dupuy, Sylvette, 48, 78

E

Eristov, Agathe, 7, 77

F

Fanton, Salima, 48, 78
 Feig, Anne, 48, 78
 Fizaine, Marie, 46, 78
 Fresnel, Marie-Claude, 48, 78

G

Giovanni, Fiorella, 54, 78
 Gipouloux, Simone, 48, 78

H

Haccard-Perrin, Florence, 48, 78
 Herlin, Luce, 48, 78
 Hermanus, Merry, 50, 78
 Hubin, Jean-Paul, 11, 78
 Huysmans, Sara, 40, 65, 78

K

Kievits, Jacques Christian Albert, 38, 78

L

Lakatos, Katalin, 13, 78
 Lévy, Christine, 48, 78

M

Mademba, Bay, 52, 78
 Manet, Marie, 48, 78
 Moyroud, Gisèle, 48, 78

P

Page, Marion, 48, 78
 Patrizio, Marie-Ange, 25, 78
 Paul, Monique, 7, 77
 Perrot, Michelle, 48, 77
 Petrović, Zlatko, 16, 78
 Philippart, Odette, 45, 78

R

Ramsdam, Roger, 18, 19, 78
 Raynaud-Boucher, Martine, 48, 78
 Roux-Calviera, Line, 48, 78
 Ruata, Ada, 48, 78
 Ruelle, Pierre, 42, 78

S

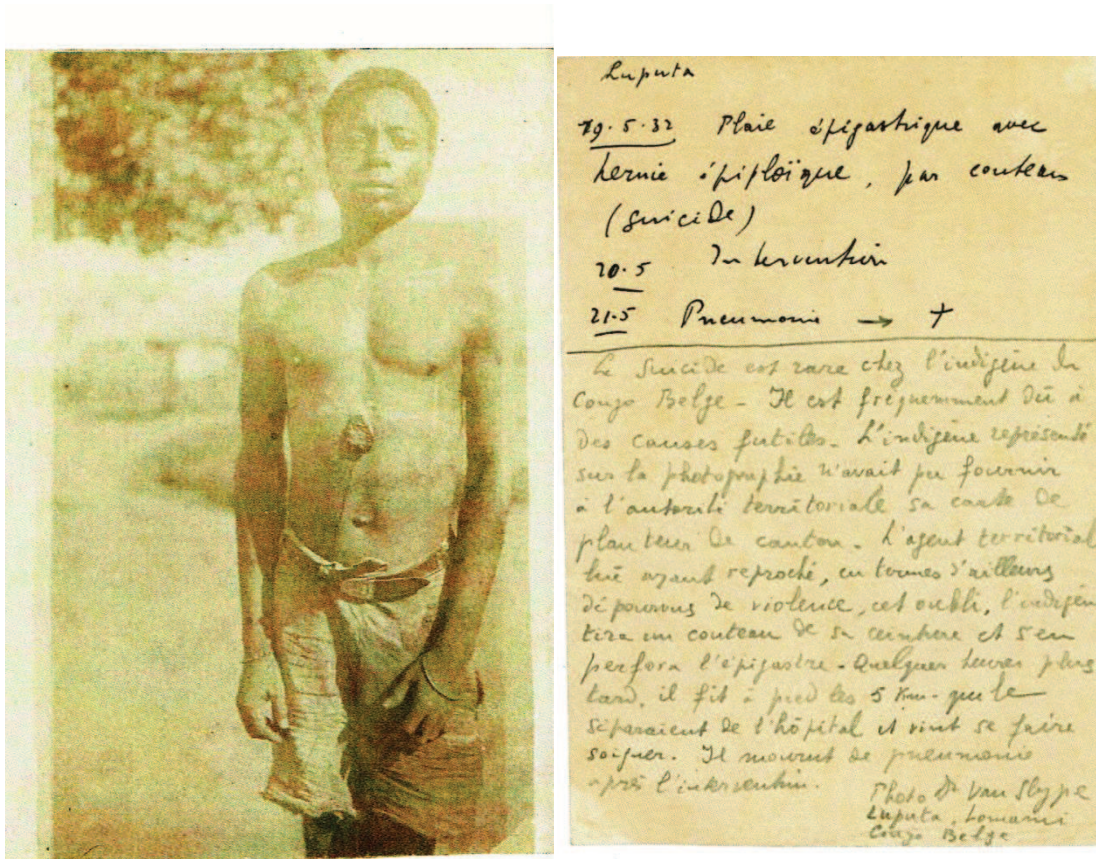
Solis, Julieta, 48, 78
 Spaak, Paul, 61, 78

V

Van Slijpe, Georges, 36, 78
 Vincent, Marcel, 44, 78

Table des matières

PRÉSENTATION DU NUMÉRO -----	1
PUBLICATIONS -----	4
LES CORRESPONDANCES SINGULIÈRES -----	6
L'ÉCRITURE AUTOBIOGRAPHIQUE ET L'INTIMITÉ DU TRAUMATISME -----	11
LES RÉCITS DE VOYAGE -----	18
LES JOURNAUX DE VOYAGE -----	22
LES ARCHIVES FAMILIALES -----	29
LE PATRIMOINE ARTISTIQUE DANS LES ARCHIVES FAMILIALES -----	29
LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE DANS LES ARCHIVES FAMILIALES -----	30
LES COLONIES DANS LES ARCHIVES FAMILIALES -----	33
<i>Le Congo belge</i> -----	33
<i>L'Indonésie</i> -----	38
SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE -----	39
LA RÉSISTANCE PENDANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE -----	44
AUTOBIOGRAPHIES ÉDITÉES -----	45
DOSSIER : LES JOURNAUX PERSONNELS -----	56
UN JOURNAL ANONYME -----	56
<i>Le Journal de Lucette ou « Mon journal en exil », un croquis de lecture de Raymond Du Moulin</i> -----	57
LE JOURNAL PERSONNEL DE PAUL SPAAK -----	61
<i>Les carnets de Paul Spaak, un croquis de lecture de Louis Vannieuwenborgh</i> -----	61
LES CAHIERS DE SARA HUYSMANS -----	65
<i>Le journal inédit de Sara Huysmans, un croquis de lecture de Francine Meurice</i> -----	65
BIBLIOGRAPHIE DES DOCUMENTS AUTOBIOGRAPHIQUES -----	77
INDEX -----	79
TABLE DES MATIÈRES -----	80



Georges Van Slijp, *Archives familiales, Photos* [MLPA 00429/0001]

Photo du docteur Willy Van Slijpe, père de Georges Van Slijp (cf. p. 36)

Verso (transcription):

« Lupata, 19-5-1932 : plaie épigastrique avec hernie épiploïque, par couteau (suicide) ;
 20-5 : intervention ; 21-5 : pneumonie, décès.

Le suicide est rare chez l'indigène du Congo belge. Il est fréquemment dû à des causes futiles. L'indigène représenté sur la photographie n'avait pu fournir à l'autorité territoriale sa carte de planteur de coton. L'agent territorial lui ayant reproché, en termes d'ailleurs dépourvus de violence, cet oubli, l'indigène tira un couteau de sa ceinture et s'en perfora l'épigastre. Quelques jours plus tard, il fit à pied les 5 km qui le séparaient de l'hôpital et vint se faire soigner. Il mourut de pneumonie après l'intervention. »

Photo du Dr Van Slijp
 Lupata, Lomami
 Congo Belge

***Actualités du patrimoine autobiographique* est une revue consacrée à l'archivage et à la lecture des documents autobiographiques, de toutes natures et de toutes provenances, conservés aux AML.**

La revue a pour fonction de dresser l'inventaire de ce domaine au fur et à mesure de sa constitution alimentée par l'arrivée de nouveaux dons et par l'exploration des archives des AML. Dans l'intention de rendre compte des contenus de ce fonds, des groupes de lecture et de recherche livrent systématiquement de brèves notices qui sont autant de lectures personnelles et subjectives des documents autobiographiques. Ce sont des *échos de lecture*, comme nous les nommons, en empruntant cette manière de concevoir le compte rendu de lecture à l'Association pour le Patrimoine Autobiographique française.

Cette méthode d'archivage dynamique prend note de chaque autobiographie du fonds en donnant le rôle prédominant à l'interprétation d'un lecteur particulier. Elle présente un double avantage. En miroir à une écriture en *je*, elle construit une lecture en *je*, qui renvoie un retour à l'auteur sur son écrit, au sein d'une relation individualisée. Elle génère des lectures croisées provoquant une intertextualité significative pour l'étude de la réception de ces *écrits du moi* et pour l'exploitation des thèmes et des domaines dont ils traitent

Dans ce numéro

Un dossier consacré aux journaux personnels

de **Sara Huysmans**, de **Lucette De Schepper** et de **Paul Spaak**

Des correspondances singulières

L'écriture autobiographique et le traumatisme

Des récits de voyage et des journaux de voyage

Les archives familiales et la guerre 1914-1918 et le Congo belge des années 1920 et 1930 et l'Indonésie du XIX^e

Des récits d'enfance et de jeunesse

L'exode et la résistance pendant la guerre 1940-1945

L'histoire du militantisme

Des récits de réfugiés